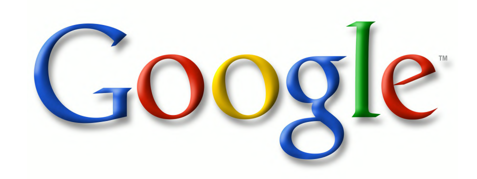
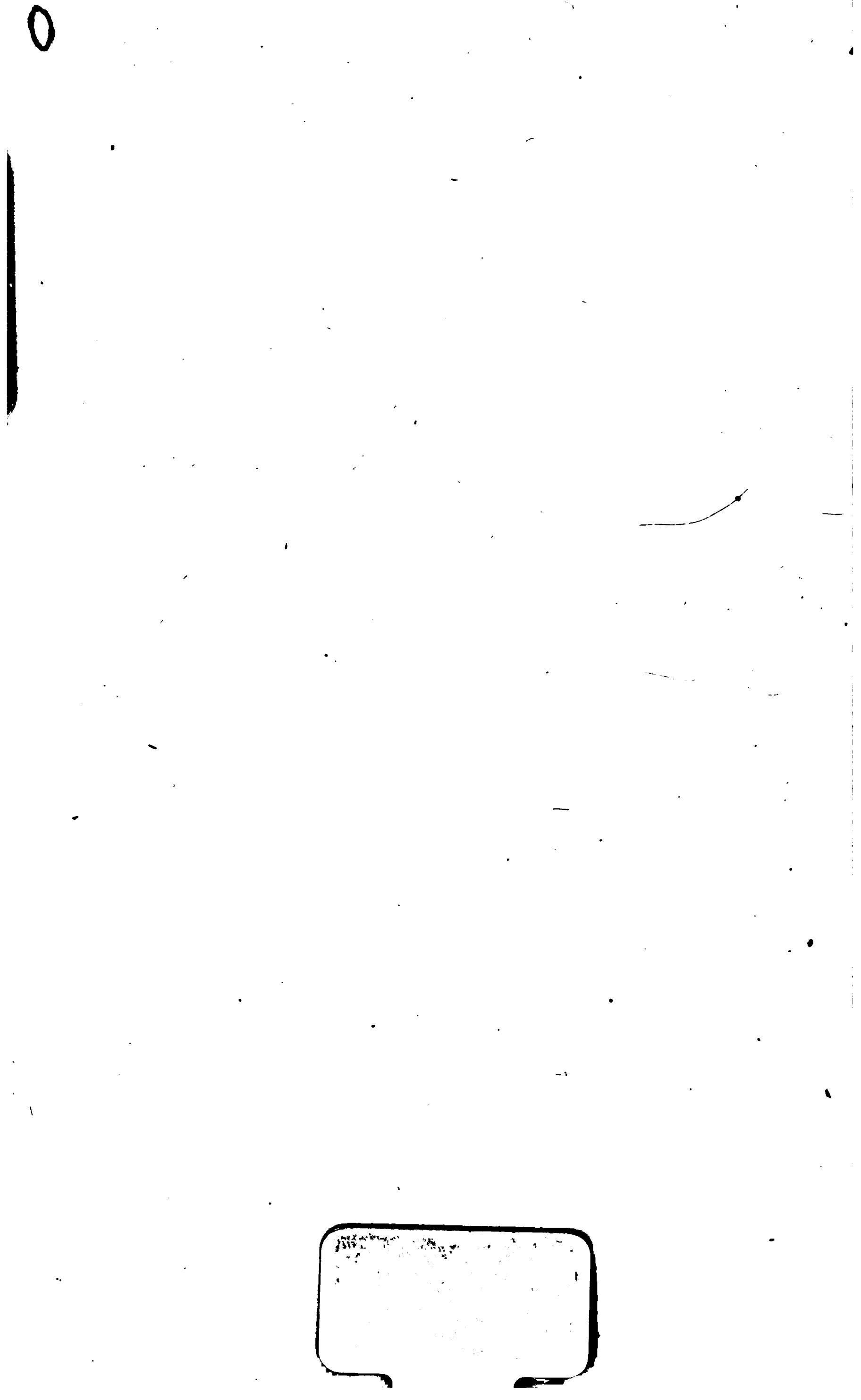
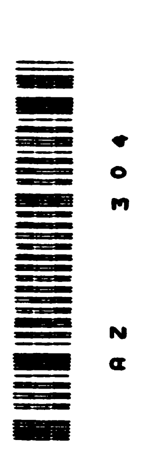







AZ 304

RELATION
DE L'EXPÉDITION
DU PORTUGAL.

Cet ouvrage se trouve également,

A LONDRES,

Chez Bossange et Masson, Libraires, n° 14 Great-Marlborough Street; et n° 100 New-Bond Street.

A MADRID,

Chez Dennée fils, Libraire.

RELATION

DE L'EXPÉDITION

DU PORTUGAL,

FAITE EN 1807 ET 1808,

PAR LE Ier CORPS D'OBSERVATION DE LA GIRONDE,

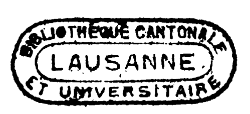
DEVENU

ARMÉE DE PORTUGAL.

[Paul-Charles-François-Adrien-Henri-Dieudonné]
PAR LE BARON THIÉBAULT,
LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

A PARIS,
CHEZ MAGIMEL, ANSELIN ET POCHARD,
LIBRAIRES POUR L'ART MILITAIRE, RUE DAUPHINE, N° 9.

1817.



AVERTISSEMENT.

Peu de mois avant la campagne d'Austerlitz, j'entrai dans le 19e régiment de dragons, que je rejoignis en Allemagne. Pour conserver le souvenir des principaux événemens de la guerre, je recueillis dès-lors quelques notes sous la forme d'un journal, que j'ai continué pendant dix ans passés hors de France : ayant été plus de trois ans en Espagne, et ce royaume étant moins connu que les autres parties de l'Europe, je me suis décidé à publier la partie de ces Mémoires qui concerne l'Espagne et le Portugal.

Des observations destinées à moi seul, écrites le plus souvent au bi-

vouac et au milieu du tumulte des armes, seroient peu dignes d'intérêt, si toutes les particularités de cette guerre désastreuse n'avoient pas un caractère de nouveauté qui excite la curiosité ; c'est à la faveur de ce sentiment que j'espère être traité avec moins de rigueur. On aura aussi peut-être quelque indulgence pour un militaire qui, pendant une campagne très-active, a souvent dérobé à son repos des instans qu'il a consacrés au travail. Je rapporte les faits comme je les ai vus, et la vérité la plus impartiale m'a toujours guidé.

J'ai parlé souvent avec enthousiasme des succès de nos armes, car les mots d'honneur et de gloire ont toujours fait palpiter le cœur d'un Français ; nos Princes et notre Roi,

lui-même, ont daigné applaudir à des lauriers obtenus en servant une cause qui n'étoit pas la leur; mais des Bourbons! mais les descendans de Henri IV, de tant de preux et de héros immortels n'ont jamais été étrangers à nos triomphes et à nos revers!

Ayant écrit ces Mémoires avant la Restauration, je me suis servi quelquefois en parlant de Napoléon et de son frère Joseph, des dénominations sous lesquelles ils étoient alors désignés; mais mon opinion ne peut être suspecte, Dieu et le Roi, furent les premiers mots que je prononçai; mon éducation et les exemples que j'ai eus sous les yeux les gravèrent à jamais dans mon cœur. A dix-huit ans mon goût pour les armes me fit entrer dans la carrière militaire; cependant la

couleur de nos drapeaux n'étoit pas celle que j'avois apprise à chérir, et je vis avec la plus vive joie reparoître l'oriflamme dans nos rangs; je jurai de lui être fidèle, et j'ai tenu mon serment (*).

(*) M. de Naylies ayant suivi à Gand Sa Majesté Louis XVIII, lors du retour de Buonaparte, le 20 mars 1815, cet usurpateur le fit condamner à mort; jugement dont ce militaire doit se glorifier comme d'un titre d'honneur et de fidélité.

(*Note de l'Editeur.*)

INTRODUCTION.

L'Espagne, par son heureuse position et la fertilité de ses provinces, pourroit être l'Etat le plus florissant de l'Europe, si le caractère des habitans leur permettoit de s'adonner à l'agriculture et au commerce. Elle appartint successivement aux Carthaginois, aux Romains, aux Goths, et enfin aux Maures, qui la conservèrent près de 700 ans.

La Maison d'Autriche cessa d'y régner en 1700, après une domination de deux siècles.

Charles-Quint et son fils, Philippe II, avoient porté au plus haut dégré la gloire de la Nation. Les Espagnols surpassoient

tous les autres peuples par leur courtoisie, leur valeur, leur discipline, et cette galanterie qu'ils tenoient des chevaliers castillans et maures, qui avoient illustré ce délicieux pays. S'ils eurent des rivaux, on ne les trouva qu'à la Cour de François Ier; mais ce beau temps de la monarchie ne fut pas de longue durée; cet esprit chevaleresque, cet amour du merveilleux se perdit bientôt; on ne les trouva plus que dans les romans, et les Espagnols n'eurent plus même cette gloire militaire, qui, dans le 16e siècle, les avoient placés au premier rang.

En 1700, la France donna un Souverain à ce Royaume; un petit-fils de Louis XIV monta sur le Trône, et treize ans d'une guerre sanglante lui en assurèrent la possession. Le règne paisible des successeurs de Philippe V, avoit fait jouir les Espagnols d'un siècle de bonheur sous le

Gouvernement de la Maison de Bourbon, lorsque la perfidie de Napoléon arracha le sceptre à cette famille, et vint plonger l'Espagne dans les horreurs de la guerre la plus désastreuse.

Le traité d'alliance de 1796 avoit rétabli entre la France et l'Espagne, l'union troublée par trois ans de guerre; cette dernière puissance prodigua dès-lors à son alliée ses ressources, ses trésors, et l'on vit ses flottes jointes aux escadres françaises balancer la puissance maritime des Anglais, et leur vendre cher la victoire de Trafalgar. L'accord le plus parfait sembloit régner entre les deux Etats; mais la loyauté et la bonne foi étoient le partage de l'un, la perfidie et le parjure servoient de politique à l'autre. La paix de Tilsit venoit d'être signée, et Napoléon avoit déjà conçu le dessein de s'emparer de la Péninsule. Pour

l'exécuter plus aisément, il tira d'abord de l'Espagne, sous divers prétextes, un corps de 15 à 18 mille hommes, aux ordres du marquis de la Romana, qu'il envoya dans le nord de l'Allemagne.

Voulant aussi semer la dissention dans la Famille Royale, il profita de l'éloignement que manifestoit le Prince des Asturies, pour un mariage que lui proposoit le Roi son père, avec une Princesse de la Maison de Bourbon, belle-sœur du Prince de la Paix; et lui fit naître par ses envoyés l'idée de s'allier à sa famille, en épousant la fille de Lucien Buonaparte; ces intrigues donnèrent lieu à une lettre du Prince des Asturies à Napoléon: à peine fut-elle écrite, que ce Prince fut arrêté et détenu à l'Escurial, et l'on fit son procès comme coupable du crime de lèze-Majesté; enfin le Prince de la Paix, son ennemi mortel, et le princi-

pal moteur de ces machinations, s'employa ouvertement pour réconcilier le père et le fils, et Ferdinand eut sa liberté. Sur ces entrefaites, arriva à Madrid le traité conclu à Fontainebleau, le 27 octobre 1807, par E. Izquierdo; il portoit que 28 mille Français entreroient en Espagne pour se joindre à 12 mille Espagnols, et qu'on occuperoit le Portugal. Napoléon avoit décidé par ce même traité qu'une partie de ce royaume seroit donnée au roi d'Etrurie, en échange de la Toscane, dont il venoit de s'emparer; que les Algarves et l'Alentéjo passeroient en souveraineté héréditaire au Prince de la Paix, et que le reste seroit en dépôt jusqu'à la fin de la guerre. Formant ainsi, selon son caprice, le plus bizarre assemblage de pouvoirs, et montrant son insatiable désir de conquêtes, Napoléon vouloit franciser une portion du

Portugal, comme il avoit transformé en préfectures françaises Erfurt, Hambourg, Brême, etc. Les Français entrèrent en Espagne; mais sans aucun prétexte plausible, ils occupèrent les places fortes de la Catalogne et de la Navarre; le cabinet de Madrid s'aperçut alors, mais trop tard, de la mauvaise foi de Napoléon. Le bruit que la Cour vouloit quitter la Métropole pour se rendre en Amérique, occasionna la plus grande fermentation, qui éclata dans les événemens d'Aranjuès. L'emprisonnement du Prince de la Paix et l'abdication de Charles IV s'en suivirent, et Ferdinand fut reconnu roi d'Espagne, avec toute l'ivresse qu'inspire un bonheur inespéré. Ce Prince envoya une députation de Grands d'Espagne à Napoléon, pour lui faire part de son avènement au Trône, et lui demander la continuation de la

bonne intelligence qui régnoit entre les deux Cours. Napoléon qui n'attendoit pas une pareille issue des trames qu'il avoit ourdies en secret, répondit d'une manière évasive aux envoyés, et s'achemina vers Bayonne. Cependant Murat entra dans Madrid, affectant de parler de l'union qui devoit régner entre les deux peuples, mais feignant de ne pas croire à l'abdication volontaire de Charles IV, qui en effet avoit protesté deux jours après contre cet acte solennel; il ne voulut pas reconnoître Ferdinand VII, jusqu'à ce qu'il eût reçu des ordres de Napoléon. Celui-ci employa tout le raffinement de la perfidie pour faire tomber dans le précipice un Prince dont la loyauté ne pouvoit soupçonner la générosité de son allié. Le général Savary fut envoyé à Madrid, et assura le roi Ferdinand que l'Empereur étoit prêt à le re-

connoître comme Souverain des Espagnes, et engagea Sa Majesté par les plus pressantes sollicitations à venir au-devant de Napoléon, qui devoit être déjà au-delà de Bayonne pour se rendre à Madrid. Le Roi cédant à de si vives instances, se mit en marche pour Burgos et delà pour Vittoria, malgré l'avis de son Conseil et de ses plus fidèles serviteurs. La même fourberie, qui avoit amené ce Prince dans cette dernière ville, l'attira bientôt à Bayonne, où se trouvoit Napoléon. Lors de leur première entrevue, les deux Souverains s'embrassèrent avec les démonstrations les plus affectueuses; mais quelques instans après que le Roi fut rentré dans ses appartemens, Savary vint lui annoncer que son Maître vouloit faire régner en Espagne un Prince de sa Maison, et en exclure les Bourbons. Le malheureux Ferdinand ne put

qu'opposer un noble courage et la conduite la plus ferme à l'indigne trahison qui l'avoit conduit dans le piége. Ne pouvant rien obtenir de la noble résistance du jeune Roi, Napoléon chargea Murat de faire partir pour Bayonne le roi Charles et la Reine. Le Prince de la Paix eut sa liberté et fut conduit en France, où arrivèrent aussi les vieux Souverains. On sait qu'alors Charles IV protesta contre son abdication, força son fils à lui remettre la couronne, qu'il céda, par une renonciation solennelle, à Joseph, frère de Napoléon.

Ainsi se consomma cette infame trahison, dont la renommée publia les détails dans la Péninsule; elle fit naître, dans tous les cœurs espagnols, l'horreur qu'inspire la violation de ce qu'il y a de plus sacré chez les hommes. L'exaltation fut portée à son comble, et le désir de la vengeance anima

la population entière; l'explosion fut générale, lorsqu'on vit la reine d'Etrurie forcée de quitter le palais des Rois et partir pour Bayonne. Alors le sang coula dans les rues de Madrid et dans plusieurs villes du royaume; des Français, établis en Espagne depuis bien des années, mais devenus l'objet de l'exécration publique, furent les victimes de la fureur du peuple. Le cri de *vengeance* se fit entendre des Pyrénées à Cadix, et les armées françaises se virent entourées d'autant d'ennemis qu'il y avoit d'habitans en Espagne. Le maréchal Moncey échoua dans le projet de s'emparer de Valence; le général Dupont, qui s'étoit porté en Andalousie avec 18,000 hommes, capitula, le 20 juillet, à Baylen; Madrid fut évacué, et les Français se replièrent sur Burgos.

Napoléon, sentant la nécessité d'envoyer

de nouvelles troupes en Espagne, voulut, avant de retirer ses forces du Nord, sonder les dispositions de l'Autriche et de la Russie, et entamer des négociations avec l'Angleterre : alors eut lieu le congrès d'Erfurt. L'Angleterre ne voulut pas la paix, et l'Autriche, tout en paroissant goûter les projets de l'ambitieux Napoléon, résolut dès-lors la guerre qu'elle déclara trois mois après.

Les troupes qui étoient en Pologne et en Silésie reçurent ordre de marcher vers la France. La quatrième division de dragons, dont mon régiment faisoit partie, quitta Breslau à la fin du mois d'août, et nous arrivâmes à Bayonne le 16 novembre.

Quoique trompés sur les motifs et sur l'injustice de la guerre que nous allions entreprendre, nous n'apportions pas, en entrant en Espagne, la confiance du sol-

dat français qui marche à l'ennemi. Couverts des lauriers de Jéna et de Friedland, nous ne pouvions nous défendre de réflexions mêlées d'inquiétude, à l'aspect d'un peuple entier levé pour soutenir ses droits. Une obéissance passive nous conduisit; mais, pour la première fois, nous connûmes un autre sentiment que celui de la gloire.

RELATION

DE

L'EXPÉDITION DU PORTUGAL,

FAITE EN 1807 ET 1808.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Formation et rassemblement du premier Corps d'observation de la Gironde.

La paix de Tilsit étoit à peine signée, et déjà les ordres pour le rassemblement du premier corps d'observation de la Gironde avoient été expédiés.

Le général Junot, gouverneur de Paris, en eut le commandement; et les camps de la Bretagne, ainsi que les dépôts de cavalerie établis à Versailles, fournirent les troupes qui les composèrent.

Le tableau, n° 1, fait connoître son organi-

sation et sa force : quant au point de son rassemblement, il fut fixé à Bayonne, où le quartier-général fut placé.

Dès le 5 septembre, le général en chef y arriva.

Les corps de la première division destinés à y tenir garnison, y entrèrent les 9, 10 et 11 ; les autres suivirent immédiatement, et furent cantonnés depuis Saint-Jean-de-Luz, jusqu'à Saint-Jean-Pied-de-Port.

L'artillerie fut établie à Bayonne, la cavalerie sur la route d'Irun ; et, dans cette situation, l'armée attendit de nouveaux ordres.

Le temps qu'elle passa dans les Basses-Pyrénées fut loin d'être perdu pour elle. Le général Junot l'employa à électriser ses troupes, à pourvoir à leurs besoins. Il vit chaque corps à mesure qu'il arriva : il en fit passer des revues fréquentes, auxquelles des officiers de son état-major assistoient, lorsqu'il ne pouvoit y assister lui-même : il s'occupa de la tenue des hôpitaux et de tout ce qui avoit rapport à la santé des soldats : il resserra les liens de la discipline, pressa l'instruction, fit manœuvrer les corps, fortifia leur bon esprit, les excita à se montrer dignes des armées d'Allemagne, et leur répétant : *Je veux avoir les premières fatigues, et vous faire jouir des premiers avan-*

tages; il les préparoit à la guerre, ou plutot à la gloire!

L'artillerie fut également l'objet de ses soins; son matériel étoit mauvais : par des constructions et des réparations aussi rapides que nombreuses, il fut renouvelé.

Malgré tout ce que le général en chef put faire, la cavalerie se ressentit moins que les autres armes des effets de sa sollicitude. L'impossibilité de se procurer le fourrage nécessaire, avec le produit de cette partie des masses, rendit la nourriture des chevaux insuffisante : il réclama un supplément à la masse de fourrage, supplément indispensable à toute troupe de cette arme qui séjourne dans cette partie des Basses-Pyrénées, et ne l'obtint pas : il annonça le dépérissement prochain de tous les chevaux, et fut chargé, pour toute réponse, d'envoyer la cavalerie dans le département des Hautes-Pyrénées. Elle partit de ses cantonnemens le 10 octobre, jour même de la réception de cet ordre; celui d'entrer en Espagne, et de se rendre à Salamanque, arriva le 15. Cette cavalerie fut donc obligée de rétrograder sans séjour, et cumula, avec ses autres malheurs, celui de faire précéder toutes les fatigues d'un grand mouvement, par une marche inutile de cent lieues.

Le général Junot tenoit essentiellement à ce

que, dans cette traversée d'une partie de l'Espagne, l'armée observât l'ordre le plus parfait; qu'on évitât toute espèce de rixe; qu'on ne commît pas la moindre exaction; que les habitans prissent une haute idée de nos troupes; et que chaque commandant de colonne sût toujours où se trouvoient les autres colonnes de l'armée.

En conséquence, le général Thiébault, chef de l'état-major, joignit à chacun de ses ordres de mouvement, le tableau de la marche journalière des seize colonnes qui avoient été formées (*Voyez* n° 2), et une instruction qui embrassoit tout ce qui pouvoit concerner les marches, les haltes, les arrivées, les couchées, les départs, les subsistances, les hôpitaux, et les relations avec les autorités du pays (*Voyez* n° 3).

L'ordonnateur en chef Trousset régularisa de même ce qui étoit relatif aux distributions : des feuilles de route imprimées dans les deux langues, et qui, indépendamment d'un extrait des règlemens et de quelques observations spéciales, déterminoient ce que l'on distribueroit dans chaque lieu d'étape, quel seroit le poids de chaque ration, et à combien de rations chaque corps, détachement, militaire isolé, ou employé auroit droit, furent remises à chaque partie prenante : on y joignit les bons

remplis, signés, visés d'avance, depuis Bayonne jusqu'à Salamanque, et on envoya le relevé de tout, gîte par gîte, ainsi que des modèles des feuilles de route et des bons, aux commissaires espagnols qui se trouvoient à Bayonne, afin que chacune des communes qui devoit loger et nourrir des troupes, pût savoir d'avance tout ce qu'elle auroit à fournir, quand et comment elle auroit à le fournir.

Un ordre particulier prescrivoit aux corps de laisser à Bayonne leurs gros équipages, sous la garde d'un officier. Les écloppés, les malades à la chambre y restèrent également, après avoir été inspectés et organisés en dépôt par le chef de l'état-major; et comme l'armée avoit près de deux mille hommes dans les hôpitaux de France, le général Sol, commandant à Bayonne, fut chargé de former en compagnies de marche, les militaires isolés ou petits détachemens de l'armée qui y arriveroient, et les hommes du dépôt en état de la rejoindre; et de ne faire partir ces compagnies que sous les ordres d'un officier, et lorsqu'elles seroient de cent hommes au moins. Le but de cette mesure fut à-la-fois, de prévenir cette foule de petits désordres que provoque le défaut de surveillance, et d'éviter, autant que cela seroit possible, les assassinats dont des soldats étrangers

ont toujours été les victimes en Espagne, et dont le chef de l'état-major avoit vu, en 1800, de si nombreux exemples à l'armée du général Leclerc, dont il avoit successivement commandé l'avant-garde et la troisième division.

Enfin, le 16, un officier d'état-major, un commissaire des guerres et le médecin en chef, partirent pour précéder l'armée, et achever de faire préparer sur son passage, le logement, les vivres, les fourrages, les hôpitaux; et le 17, l'armée se mit en marche, recevant tout ce qui pouvoit être nécessaire pour compléter ses effets de campement.

CHAPITRE II.

Marche de l'armée, de Bayonne à Salamanque.

L'armée étoit annoncée en Espagne; elle y étoit attendue: on nous avoit officiellement prévenu que les ordres les plus formels avoient été donnés par-tout, pour que tout fût prêt à l'avance; que des commissaires envoyés dans chacun des gîtes d'étape, surveilloient et pressoient l'exécution des dispositions prescrites, et que M. Besarco de Guardaqui, en qualité d'intendant général, étoit chargé de surinspecter tout ce qui pouvoit avoir rapport aux besoins des troupes.

Ainsi, et indépendamment des précautions prises par le général en chef, tout sembloit devoir garantir les services; aucun cependant ne fut assuré, et plusieurs manquèrent entièrement.

Les vivres, en partie préparés, toujours attendus, se trouvèrent souvent de la plus mauvaise qualité: on en distribua même qui étoient

moisis ou pourris; et les soldats trouvèrent rarement les moyens de faire la soupe.

Presque par-tout les quartiers étoient inhabitables, à cause de leur horrible malpropreté, du peu de paille qui s'y trouvoit, de la quantité de vermine dont ils étoient remplis : de sorte que, malgré le mauvais temps, les soldats furent souvent réduits à leur préférer les pierres humides des corridors, des cours, et de la rue.

Dans les villes où il n'y avoit pas de quartiers, et quelles que fussent leur population et la foiblesse des colonnes, on logea les soldats par cinquante, dans les plus chétives masures.

De leur côté, les officiers ne purent le plus souvent obtenir des draps pour couvrir les dégoûtantes paillasses qui leur servoient de lits.

L'inexécution des ordres attesta donc par-tout la foiblesse du ministère espagnol, ou la mauvaise volonté des autorités locales ou de leurs agens (1); et l'armée, qui devoit être d'autant

(1) On ne peut se dispenser de rappeler ici combien les dispositions des Espagnols des classes un peu distinguées, étoient alors favorables aux troupes françaises. A cet égard, le contraste fut frappant; et pendant que la mauvaise volonté de tous les agens de l'autorité étoit poussée à l'excès, l'enthousiasme des habitans paroissoit à son comble. De

mieux, que la force de ses colonnes avoit été calculée sur les ressources des plus foibles communes, et réglée d'après les observations et les notes des commissaires envoyés de Madrid à Bayonne, fut mal dans les plus grandes villes, et éprouva par-tout des privations qu'elle ne devoit connoître nulle part.

Deux villes, à cet égard, firent exception: les troupes furent bien à Tolosa et à Vittoria; cependant, deux soldats français, sans aucun tort de leur part, furent impunément assassinés dans cette dernière place.

Mais plus les troupes eurent de motifs pour se plaindre, plus leur conduite fut digne d'éloges. Jamais mouvement d'armée ne se fit avec autant d'ordre; jamais la discipline ne fut mieux observée : malgré tant de sujets de mécontentement, les soldats eurent plus que de la patience, ils eurent de la résignation, et cela est

---

tous côtés, et de vingt-cinq lieues de distance, on accouroit sur la route que nous suivions, pour voir passer nos colonnes. En Biscaye, sur-tout, les moindres petites villes étoient remplies de personnes attirées par ce passage : les corps les traversoient au milieu d'une véritable foule : les croisées ne suffisoient pas au nombre des femmes. Ces passages semblèrent des fêtes pour les Espagnols, et des triomphes pour nos troupes.

vrai, au point que le renchérissement des denrées, et ce que, même au-delà du cours, l'âpre avidité et la mauvaise foi de tant d'Espagnols leur firent injustement perdre sur le change de l'argent de France, ne les porta à aucun excès, et n'empêcha pas même qu'ils ne secourussent les habitans en plusieurs circonstances (1). Le but des instructions données à l'armée fut donc exactement rempli, et le louable zèle des commandans des colonnes, couronné du plus entier succès.

---

(1) Nous en citerons un exemple : Le feu prit à un des couvens de Duegnas, au moment où la neuvième colonne de l'armée, commandée par M. le major Dulong, y arriva. L'incendie étoit considérable, et menaçoit la ville. Au milieu de ce désastre, et par l'effet d'une confiance très-carastéristique, tous les habitans à genoux, au milieu des rues, laissoient gagner les flammes, et se bornoient à prier Dieu d'arrêter l'incendie. Quant à nos troupes, cédant à un généreux élan, elles se dévouèrent, parvinrent, au bout de sept heures d'un travail opiniâtre, à éteindre le feu, et sauvèrent la ville.

Au nom de toute la population, M. Dulong fut remercié, par une députation composée des autorités, des moines, et des notables : ils voulurent même payer un si éminent service par un cadeau en argent : les troupes et leur chef le refusèrent, ce qui n'empêcha pas un soldat de la colonne, resté en arrière, d'être assassiné le lendemain à deux pas de la ville!

Du reste, le temps coïncida avec les Espagnols pour rendre cette marche extrêmement pénible : la plupart des troupes la firent par une pluie et une neige presque continuelles, et sans pouvoir faire sécher leurs vêtemens : cette circonstance jointe, à l'âge de presque tous les soldats de cette armée, qui étoient des conscrits de 1807, à une mauvaise nourriture, à un repos insuffisant et au dépérissement des chaussures, fit que bientôt ils n'avancèrent plus qu'en laissant des hommes dans tous les hôpitaux.

Nous terminerons ce chapitre par consacrer un fait, qui paroîtra extraordinaire et peu loyal. Pendant que cette armée *alliée* traversoit l'Espagne, pour aller combattre son ennemi naturel, et alors si acharné, des embaucheurs espagnols, répartis sur la route, fomentèrent la désertion dans plusieurs corps, et notamment dans les corps étrangers qui en faisoient partie.

CHAPITRE III.

Marche de l'armée, de Salamanque à Alcantara.

D'APRÈS les ordres reçus à Bayonne, l'armée devoit se borner à prendre les positions qu'en 1801 les troupes du général Leclerc avoient occupées, depuis Valladolid jusqu'aux frontières de Portugal.

Sa répartition, calculée sur 26,000 hommes et 3,400 chevaux de troupe, avoit en conséquence été arrêtée ainsi qu'il suit:

7,000 hom.	et 1,500 chev.	à Valladolid.
2,000	400	Toro.
3,000	400	Zamora.
8,000	600	Salamanque.
6,000	500	Ciudad-Rodrigo,

et en avant de cette place.

Mais en se rendant de Valladolid à Salamanque, le général en chef reçut l'ordre de marcher sur Lisbonne, et dès-lors il ne fut plus question que des dispositions qui avoient la guerre pour objet.

En considérant sa position sous les différens aspects qu'elle présentoit, il est impossible de ne pas sentir qu'elle étoit d'autant plus délicate, qu'une plus grande importance étoit attachée aux résolutions qu'il alloit prendre.

Je ne parle pas des dispositions générales à exécuter et de la route à suivre, l'une étoit tracée et les autres étoient arrêtées par les instructions qu'il avoit reçu. Il devoit, d'après elles, se rendre à Alcantara; s'y réunir au corps espagnol du général Caraffa, placé, ainsi que ce général, sous ses ordres immédiats; y recevoir du biscuit et des cartouches, et se diriger de là sur Lisbonne par la droite du Tage, pendant que le général Taranco pénétreroit par la Galice, s'empareroit d'Oporto, et soumettroit la province d'entre Minho et Douero; et que le général Solano, marquis del Socorro, entreroit par l'Alentéjo, longeroit la gauche du Tage, et occuperoit Setubal, ainsi que les batteries qui font face à Lisbonne (1).

Mais de semblables dispositions ne prévien-

(1) Sans compter l'artillerie, les sapeurs, les mineurs, et la cavalerie, le corps du général Caraffa, étoit de 20 bataillons d'infanterie; celui du général Taranco de 18, et celui du général Solano de 8.

nent aucune difficulté. Dans une opération de cette nature, elles sont toutes dans le choix du moment et dans la conduite; et presque toujours des plans arrêtés d'avance, et à une grande distance du théâtre de la guerre, multiplient les embarras au lieu de les lever.

La nature a couvert les frontières du nord du Portugal, et sur-tout celles du Beira, de plusieurs chaînes de montagnes d'une hauteur prodigieuse, d'une aspérité effrayante, et d'un escarpement beaucoup plus considérable encore au nord et à l'est qu'au sud et à l'ouest. Hérissées de roches aiguës, elles sont coupées dans tous les sens par des abîmes affreux; et chacun de ces abîmes sert de lit à un torrent plus ou moins large et profond. Encaissés, de manière à être très-difficiles à passer, même dans la belle saison, où il ne reste pas une goutte d'eau dans la plupart d'entre eux, ces torrens sont pour ainsi dire impraticables dès qu'il pleut, attendu que les moindres pluies les grossissent subitement d'une manière incroyable. Aucune route n'existe d'ailleurs dans ces tristes contrées, et à peine y trouve-t-on quelques sentiers mal tracés, que des muletiers et des pâtres fréquentent seuls pendant le printemps et l'été; enfin, à quelques misérables chaumières près, placées par grou-

pes à d'immenses distances les unes des autres, et que le nom de village honoreroit beaucoup trop, le Haut-Beira forme un véritable désert.

On conçoit qu'un pays semblable doit offrir à chaque pas des positions inexpugnables : il seroit difficile, en effet, de donner une idée juste de plusieurs d'entre elles, et notamment de celle connue sous le nom de *las Talladas*, position à la force de laquelle l'art a encore ajouté, et qu'il seroit inutile de chercher à éviter, attendu que les montagnes qui la flanquent sont, à une très-grande distance du moins, inaccessibles sur presque tous les points, et au moins aussi faciles à défendre que la position même.

Outre cela, la saison ne pouvoit manquer d'ajouter, dans une incalculable proportion, aux obstacles formés par les localités. L'automne et l'hiver sont, en Portugal, comme l'hivernage dans les colonies, un temps de véritable déluge. Nous étions dans la première de ces saisons : on ne se rappeloit pas d'avoir vu un automne aussi pluvieux, et chaque jour il devoit le devenir davantage.

Ajoutons qu'il falloit s'attendre à ne trouver, dans ces affreuses montagnes, aucune ressource capable de substanter l'armée. Ces arides ro-

chers repoussent par-tout la main industrieuse de l'homme; et quelques coins de terre, cultivés de loin en loin, ne peuvent attester que l'avarice de la nature, que l'avide besoin du petit nombre de malheureux, fixés par la misère dans ces hideuses contrées.

Quelle que soit la foiblesse de la population de cette partie du Beira, le caractère de ses habitans méritoit une attention sérieuse. Amis, il n'y avoit rien à en espérer; ennemis, il y avoit tout à craindre. La saison sembloit suffire pour provoquer leur résistance; leur dénuement étoit pour eux un véhicule de plus; et, s'ils s'étoient réunis pour défendre leurs défilés, ils auroient arrêté une armée entière et annullé tous les efforts humains. Il étoit cependant présumable qu'ils ne s'insurgeroient pas de leur propre mouvement; mais quoique informé qu'ils n'avoient encore aucun ordre, on devoit supposer qu'ils ne tarderoient pas à en recevoir, et on devoit s'attendre, qu'indépendamment des troupes anglaises, dont on annonçoit le prompt débarquement et la marche vers cette frontière, des troupes de ligne, ou du moins des corps de milices ne tarderoient pas à y être envoyés, pour nous disputer l'entrée du Portugal.

Il n'y avoit donc aucun doute, que la seule

nécessité de faire la guerre en rendroit le succès impossible, parce que le temps qu'elle forceroit de perdre en préparatifs, fourniroit mille moyens de défense pour un d'attaque. Ces considérations, profondément méditées par le général en chef, lui inspirèrent la pensée de brusquer la conquête du Portugal et d'y prévenir la guerre.... Pensée vraiment lumineuse, que la position dans laquelle il se trouvoit achève de rendre mémorable.

Cette pensée adoptée, toutes les considérations secondaires furent bannies.

Après une route aussi longue que celle de Bayonne à Salamanque; après une route aussi pénible qu'elle l'avoit été, toutes les troupes avoient un besoin égal de repos; au lieu de leur en donner, les colonnes ayant un numéro pair, reçurent l'ordre de doubler une journée, et l'armée se trouva formée par brigades : les brigades paires doublèrent une seconde journée, et se trouvèrent à un jour de distance des brigades impaires de leur division; enfin, les brigades des deuxième et troisième division d'infanterie et de la division de cavalerie, ayant serré sur la première division, à l'aide de marches forcées, et par la suppression des séjours, l'armée arriva à Salamanque sur huit

colonnes, à un jour de distance l'une de l'autre (1).

Indépendamment des hommes qui entroient dans les hôpitaux, un grand nombre de soldats ne pouvoient plus suivre leurs corps, ou ne les suivoient qu'avec la plus grande peine. Pour qu'ils ne restassent pas abandonnés à eux-mêmes, aux poignards des habitans, le chef de l'état-major forma à Salamanque et à Rodrigo, des dépôts à l'instar de celui de Bayonne. Les hommes ayant besoin de repos, les isolés, les écloppés, les cavaliers démontés, et ceux que l'état de leurs chevaux forçoit de rester en arrière, y furent rassemblés pour être incorporés dans les compagnies provisoires attendues de Bayonne, à mesure qu'ils pourroient rejoindre l'armée. Cette mesure sauva beaucoup d'hommes.

Enfin, en ordonnant de fournir les vivres aux troupes dans le lieu des grandes haltes et dans celui des couchées, le général en chef

(1) En ordonnant ces doubles marches, le général en chef avoit prescrit, que dans les lieux d'étape où les troupes ne coucheroient pas, elles prendroient les vivres, à titre de rafraîchissement; mais la mauvaise volonté des autorités espagnoles annulla l'effet de ces dispositions, si nécessaires pour conserver l'armée.

arrêta l'itinéraire du mouvement de Salamanque à Alcantara, ainsi qu'il suit :

		Lieues de Fr.
1er *Jour.*	De Salamanque à S. Mugnos. .	10
2e *Jour.*	De S. Mugnos à C. Rodrigo. . .	9
3e *Jour.*	De Ciudad-Rodrigo à Fuente-Guinaldo.	6
4e *Jour.*	De Fuente-Guinaldo à la Moraléja.	10
5e *Jour.*	De la Moraléja à Alcantara. . .	10

Après avoir donné ces différens ordres, et tous ceux que les circonstances pouvoient nécessiter, le général en chef partit pour Alcantara, afin d'y précéder les troupes, de répartir les approvisionnemens de guerre et de bouche sur lesquels il comptoit, et de régler, d'Alcantara à Lisbonne, le mouvement de ses propres troupes, ainsi que celui des troupes espagnoles aux ordres du général Caraffa.

Le 12 novembre, l'armée déboucha de Salamanque. Le temps étoit affreux, la neige tomboit en abondance, et pendant plusieurs jours elle ne cessa pas de tomber; de sorte que chaque matin, les troupes étoient obligées de se frayer un chemin à travers celle que la nuit avoit amoncelée. Cette circonstance rendoit plus mauvaise encore cette route qui, belle en été, est presque impraticable dans les saisons

pluvieuses, ajoutoit au temps nécessaire pour la faire aux fatigues des soldats, et achevoit d'abîmer leurs chaussures.

Calçada de D. Diego devoit fournir le premier rafraîchissement aux troupes : malgré les ordres du gouverneur et de l'intendant de Salamanque, aucunes dispositions n'y avoient été faites : elles ne purent donc rien y recevoir, et marchèrent sans s'arrêter jusqu'à San-Mugnos.

San-Mugnos étoit aussi dépourvu que la Calçada. A peine quelques corps de l'armée purent y obtenir un peu de viande (1); de sorte que la plupart firent, sans vivres, et en ne mangeant que quelques glands, les dix-neuf lieues de France qui séparent Salamanque de Ciudad-Rodrigo (2).

Là, si le gouverneur n'avoit pas été un des

(1) Les forêts qui entourent San-Mugnos renfermoient alors 300,000 bêtes à cornes, et ont approvisionné les armées françaises, anglaises et espagnoles, pendant cinq ans. La province de Salamanque peut nourrir plus du double de sa population : elle produit plus de 20,000,000 de bouteilles de vin, et touche à d'autres provinces aussi riches qu'elle.

(2) Dans ces deux jours seuls, le 3e régiment provisoire laissa 300 hommes en arrière.

ennemis des Français les plus archarnés, l'armée auroit pu être secourue; mais exagérant les embarras, ne faisant rien pour utiliser les ressources, dont il étoit notoire qu'il pouvoit disposer; encourageant, ou peut-être même commandant la désobéissance, en tout ce qu'il paroissoit ordonner pour assurer les besoins des troupes, celles des premières comme des dernières colonnes, ne purent avoir *une partie de leurs vivres* que le lendemain de leur arrivée, c'est-à-dire, *au moment de leur départ*, et à peine y furent-elles abritées.

La nature, la saison, le pays et les hommes sembloient se réunir pour accabler cette malheureuse armée, avant même qu'elle fût censée avoir subi une épreuve: en effet, les chemins devenoient toujours plus horribles, le temps toujours plus déplorable, la disette toujours plus complète. La difficulté de ne pas se tromper de route, dans un pays où elles sont à peine tracées, où l'on marche toujours à travers les rochers, les montagnes, les bois, les fondrières, où les habitans ne se laissoient approcher par les soldats qui avoient besoin d'être guidés, que quand ils pouvoient les égorger, fit égarer beaucoup d'hommes et multiplia les assassinats d'une manière atroce. La longueur excessive des marches, le peu de

durée du jour dans cette saison, contribuoient encore à disperser beaucoup d'hommes et à ajouter aux désastres que je viens de signaler. Tant d'horreurs, joint à tant de souffrances, exaspérèrent les troupes, et tout-à-coup détruisirent la discipline. Cette armée, qui avec tant de régularité avoit marché depuis Bayonne jusqu'à Salamanque, tomba près Rodrigo dans de véritables désordres. La férocité des habitans de cette partie de l'Estramadure acheva de révolter des hommes que leur situation mettoit au désespoir. Le pillage devint général, le massacre réciproque, la situation de l'armée épouvantable.

L'impossibilité de présenter tous les faits relatifs à cette déplorable marche, l'inutilité de consacrer une masse de détails, qui seroit plus grande que variée, nous détermine à n'ébaucher que quelques esquisses qui, d'ailleurs, suffiront pour prouver que les différentes colonnes de cette armée parcoururent un cercle de maux, dont leur destruction entière sembleroit avoir dû être le résultat.

La cavalerie, fatiguée avant de partir de Bayonne, avoit manqué de moyens de ferrage, *au milieu des forges de la Biscaye*, et laissé par cette raison beaucoup de chevaux en arrière; elle en avoit perdu un nombre égal par le chan-

gement, et bientôt par le manque de nourriture; elle avoit fini par marcher en doublant les étapes et sans séjour; enfin, engouffrée dans les horribles chemins de l'Estramadure, elle joncha sa route de chevaux morts, et malgré les efforts de ses chefs, n'arriva pas aux frontières du Portugal avec les deux tiers de son monde.

L'artillerie, qui bien avant Salamanque avoit perdu une partie de ses chevaux, qui ne trouvoit à les remplacer que par des boeufs, que l'on ne pouvoit encore se procurer en quantité suffisante, et qui d'ailleurs étoient conduits par des hommes empressés à profiter des embarras que la nuit multiplioit, pour renverser dans des trous les pièces et les caissons, et se sauver avec leurs attelages : l'artillerie, dis-je, dans cette désolante position, marchoit nuit et jour sans pouvoir suivre l'infanterie, ensevelissoit son matériel dans les chemins les plus affreux, cumuloit avec ces embarras tous ceux de la cavalerie, partageoit toutes les privations du reste de l'armée, n'avoit pas même les momens de halte de l'infanterie, et fut obligée, après des efforts plus qu'humains, de rester en arrière, ainsi que tous les équipages et bagages des corps et des chefs de l'armée.

Quant aux corps d'infanterie, nous essaierons

de donner la mesure des faits que nous passons sous silence, en faisant connoître les principaux détails de la marche de la deuxième brigade de la deuxième division, depuis Fuente de Guinaldo, à la Moraléja.

Cette brigade partit de Fuente-Guinaldo le 17 novembre, à cinq heures du matin. La pluie tomboit avec abondance: tous les chemins étoient inondés et en partie avoient disparus: la colonne marcha à travers les haies, les fossés, les rochers, faute de pouvoir tenir la route, et au bout de six heures arriva à Penaparda, mauvais hameau, auprès duquel elle bivouaqua pendant une heure et demie.

Malgré la lenteur de cette marche, la moitié de la colonne n'avoit pu suivre; le manque de chaussures avoit multiplié les blessures aux pieds; la fatigue et l'épuisement avoient fait le reste. Cette halte fit rejoindre une centaine d'hommes, mais qui de nouveau abandonnèrent la colonne, quand elle se remit en marche.

Au moment du départ de Penaparda, une violente tempête s'éleva: on ne découvroit plus les moindres traces de la route; les guides eux-mêmes ne la reconnoissoient pas; la colonne étoit engagée dans un bois, ou plutôt dans un vaste labyrinthe; elle s'y égara: personne ne

savoit sur quel point se diriger : le bois sembloit se submerger : on ne pouvoit s'y arrêter sans risquer de perdre la moitié des hommes, et l'on erroit à l'aventure. De tous côtés les soldats tomboient : ils ne se relevoient qu'avec la plus grande peine, et dans l'état le plus affreux : la plupart perdant toute espérance, blasphémoient et appeloient la mort.

Le temps continuant à devenir toujours plus affreux, la confusion fut bientôt totale. Ce n'étoit plus une colonne en marche, c'étoit une masse d'hommes éparpillés, qui ne cherchoient plus qu'à échapper aux souffrances et aux dangers auxquels ils étoient en proie; de manière que la voix d'aucun chef ne pouvoit plus se faire entendre.

Au bout de deux heures de cette horrible situation, le guide reconnut la route de Péralès. Chacun crut sortir d'un tombeau : une espèce de joie succéda au désespoir; mais il falloit rallier les troupes : les caisses n'avoient plus de son; les *cornets*, engourdis par le froid, ne pouvoient plus prendre l'embouchure de leurs instrumens : le major Meillier, employant le seul moyen qui lui restât, fit faire, par les soldats de la colonne, des cris, qui répétés dans tout son prolongement, pendant des haltes fréquentes, firent arriver à Péralès à-peu-près

la moitié des hommes; mais exténués de fatigue, de froid, de besoin.

Péralès (1) est un village situé sur une montagne, ou plutôt sur un rocher escarpé, et trois lieues le séparent encore du point qui avoit été marqué pour la couchée.

Après avoir enduré tant de maux, il étoit naturel de désirer d'y rester, et urgent d'y trouver quelques subsistances; mais il n'y avoit rien: les ordres étoient d'aller à la Moraléja, et l'espoir, disons l'extrême besoin d'y trouver des vivres, détermina à s'y rendre.

On changea donc de guides, et la colonne se remit en marche, sans que la pluie ait cessé ni diminué un moment: il étoit quatre heures du soir.

En sortant de Péralès, la colonne chemina dans une route bordée de deux murailles, et par laquelle s'écouloient les eaux de la montagne. Les soldats en avoient jusqu'aux genoux; le plus petit caillou les renversoient; mais

(1) La route directe de Fuente-Guinaldo à la Moraléja, ne passe pas à Péralès. Cette partie de l'itinéraire, donne au général en chef par les autorités de Salamanque, se trouva fausse. Rien n'étoit plus rare en Espagne, que d'avoir avec exactitude l'itinéraire des routes, qui sembloient devoir être les mieux connues.

comparant cette situation avec celle à laquelle ils venoient d'échapper, ils se consoloient par l'idée seule d'être dans un chemin connu, et prenoient courage.

Ce motif de consolation fut court : la route fut bientôt aussi difficile à distinguer qu'à suivre, et par moment impraticable : la nuit survint ; on attacha les guides ; l'on fut obligé de se jeter sur les flancs de la route, coupée à chaque pas par des fossés et des ravins ; et bientôt, on ne marcha plus qu'à travers un torrent inégal et continuel. Au bout de deux heures, l'obscurité augmenta au point que l'on ne voyoit plus l'homme que l'on touchoit. La tempête redoubla avec la pluie ; le vent devint horrible ; ses mugissemens se mêloient de tous côtés à celui des torrens furieux ; le chemin se perdit entièrement ; les guides eux-mêmes ne savoient plus où aller ni que faire pour se reconnoître : des soldats qui, pour retrouver la route, s'étoient écartés de la colonne, rétrogradèrent sans le savoir, ou s'égarèrent : un grand nombre d'entre eux tomba dans des torrens et se noya ; d'autres furent assassinés. Ne s'apercevant plus, les soldats restés réunis se tenoient par leurs buffleteries, par le pan de leurs habits ou par leurs capotes : près de deux mille hommes erroient ainsi, au milieu des horreurs de la nuit la plus

affreuse, et se débattant contre la mort qui paroissoit inévitable. Dans cette position, que rien ne peut rendre, tous se mirent à jeter les cris les plus lugubres, et à invoquer un secours que personne au monde ne pouvoit leur donner. Cette espèce d'agonie dura près de deux heures.

Le chef de l'état-major de l'armée marchoit en avant de cette colonne, et partagea ses vicissitudes : enfin, vers onze heures du soir, il arriva au bord d'une rivière; il suivit son cours; le hasard le servit et il découvrit un pont, audelà duquel il se trouva dans la Moraléja.

La première brigade de la deuxième division et le général Charlot y étoient : de suite le chef de l'état-major alla le prévenir du désastre de tant de malheureux, fit réunir tous les tambours de la première brigade, et les conduisit au-devant de la colonne, en leur donnant l'ordre de battre le rappel sans discontinuation : il fit allumer de grands feux au-delà du pont : il fit mettre un fanal au haut du clocher, et fit sonner le tocsin pendant toute la nuit, pour guider les hommes égarés.

Petit-à-petit, ce qui n'avoit pas péri arriva : mais dans les premières heures, il n'entra à la Moraléja, que l'aigle d'un des bataillons et soixante hommes.

Pour comble de malheur, la Moraléja, où les autorités avoient négligé de préparer des vivres, avoit été pillée, dévastée, abandonnée par ses habitans, et étoit sans aucune ressource. Il fallut donc encore que ces malheureuses troupes continuassent cette désastreuse marche, sans pouvoir prendre aucun repos, et sans recevoir ni trouver aucun moyen de subsistance.

On ne conçoit pas que les forces humaines puissent suffire à de tels maux, et sur-tout que des corps, composés en majorité de jeunes gens, nullement accoutumés aux fatigues de la guerre, n'aient pas été détruits par de semblables épreuves : quant à cette marche, on peut avancer, sans craindre de rien exagérer, qu'elle fera époque dans la vie entière de ceux qui en ont partagé les horreurs.

Pendant que l'armée cumuloit tant de souffrances, le général en chef étoit en proie à de nouvelles inquiétudes. Il s'étoit rendu à Alcantara, avec l'assurance d'y trouver des vivres en abondance, du biscuit, des équipages de mulets, les troupes espagnoles qui devoient s'y réunir aux siennes, et des munitions de guerre, en cartouches sur-tout.

A l'exception des troupes, dans le nombre desquelles même plusieurs corps manifestoient

les plus mauvaises dispositions, rien de tout cela n'existoit; et l'armée, en proie aux plus affreuses privations, n'avoit à attendre dans ce pays que l'accroissement des maux auxquels elle succomboit.

Cette position, si imprévue, étoit terrible. L'armée, qui jusques-là n'auroit dû éprouver aucune privation, ployoit déjà sous le poids de maux accablans : elle avoit perdu depuis Bayonne plus du cinquième de son monde; l'excès des souffrances menaçoit de la débander, et cependant que faire? s'arrêter étoit impossible; il falloit donc rétrograder, c'est-à-dire, manquer une expédition, qui, d'après les dispositions arrêtées à Salamanque, s'exécutoit sur les autres points, ou continuer le mouvement commencé, c'est-à-dire, ajouter dans une proportion inconnue, à toutes les calamités déjà endurées, et s'exposer à tous les désastres dont l'anéantissement d'une armée peut être la conséquence.

Certes, bien des chefs auroient hésité dans de telles circonstances! L'homme incapable de peser de grandes considérations, de juger le résultat d'une détermination forte, de la prendre, de ne plus s'en écarter, ne voit que les inconvéniens d'un parti, sans en évaluer les compensations. Les maximes que les hommes

de génie ont consacrés par de grands exemples ou de vastes conceptions, n'existent jamais pour lui que dans une stérile théorie, et ne le feront sortir avec honneur d'aucune position critique, eût-elle été prévue par les maîtres de l'art, tandis qu'une situation inattendue et difficile, fait mieux apprécier un chef que des campagnes entières.

Quant au général Junot, je dois à la vérité de dire que, vraiment supérieur dans cette occasion, il ne fut pas même ébranlé; et qu'invariable dans sa résolution, il persévéra à suivre cet axiome incontestable, *qu'il ne faut jamais laisser à son ennemi, un temps que l'on peut gagner sur lui.*

Il se borna donc à remédier au mal, autant qu'il fut en son pouvoir de le faire. Des vingt bataillons espagnols qui devoient le suivre, huit reçurent, à cause de leur mauvais esprit, l'ordre de quitter Alcantara, et de retourner à leurs anciens cantonnemens. Le plomb nécessaire et toute la poudre existante dans le pays, furent rassemblés à la hâte. Le papier manquoit, les archives des chevaliers d'Alcantara en fournirent. On fit des cartouches nuit et jour, et on put en donner vingt par homme. Quant au pain et à la viande, en employant toutes les ressources de la ville et de ses envi-

rons, on parvint à donner la demi-ration de pain, un bœuf et deux chèvres par bataillon : c'étoit peu quant au besoin, c'étoit beaucoup quant aux ressources, et ce fut un nouveau motif de ne donner aux troupes qu'un jour de repos, indispensable pour mettre les armes en état, et d'entrer de suite en Portugal, ou plutôt de s'y jeter, car rien n'étoit et ne pouvoit être prêt pour une entrée régulière.

Avant de quitter Alcantara, le général en chef y fit organiser le dépôt général de l'armée, ordonnant d'arrêter à la Sarza-Major, l'artillerie des deuxième et troisième division; le parc et les bagages. Il donna le commandement du tout à l'adjudant-commandant Baguéris, qu'il chargea de faire suivre le mouvement de l'armée à la troisième division et à la cavalerie, en les dirigeant sur Abrantès par Salvatierra, Idinha-Nova et Castel-Branco, d'où les troupes devoient marcher sur deux colonnes; l'une par Sobreira-Formosa, l'autre par Perdigao.

Un commissaire des guerres resta avec cet officier supérieur, pour presser sous ses ordres la fabrication et le transport des subsistances; et pour régulariser tout ce qui pouvoit tenir aux besoins des troupes.

Quant aux détachemens ou militaires isolés

qui arriveroient après le passage de la troisième division et de la cavalerie, l'ordre fut qu'ils restassent, jusqu'à nouvel avis, à la Sarza-Major et à Alcantara.

CHAPITRE IV.

Entrée en Portugal; marche de l'armée, d'Alcantara à Abrantès.

Malheur à l'armée qui, même reposée, bien organisée, dans la saison la plus favorable, entreroit en Portugal sans porter avec elle du biscuit pour plusieurs jours, sans faire précéder ses colonnes par des compagnies d'ouvriers, sans se faire suivre par quelques troupeaux : elle seroit exposée à d'incalculables désastres, et courroit la chance, presque certaine, d'une destruction entière! Vérité, dont les chefs qui auroient à attaquer le Portugal ne pourroient être trop profondément pénétrés, et qui sert naturellement d'exorde à ce chapitre.

Plusieurs espions avoient annoncé qu'un corps portugais marchoit à nous. Quelque vague que fût ce bruit, il falloit le vérifier. Les habitans de cette partie de l'Estramadure espagnole offroient, à cet égard, peu de ressources : mal intentionnés, beaucoup plus nos ennemis

que nos alliés, on ne pouvoit compter sur leur zèle : naturellement apathiques, l'intérêt avoit peu de pouvoir sur eux ; enfin, ignorans, stupides, sachant à peine les noms des villages les moins éloignés du leur, on ne pouvoit compter ni sur leur intelligence, ni sur leurs dispositions, ni sur leurs connoissances locales. Le général en chef fit donc partir le 18, d'Alcantara, une compagnie de voltigeurs du 70ᵉ, qui spécialement chargée d'attendre l'avant-garde de l'armée, de prendre des renseignemens et de les transmettre de suite, alla, le même jour, s'établir à Segura, premier village portugais, au-delà du pont qui porte le même nom.

Le 19, le général Maurin partit d'Alcantara avec l'avant-garde, composée du 70ᵉ, de deux compagnies de mineurs espagnols, et du régiment des chasseurs de la Reine, rejoignit la compagnie de voltigeurs à Segura, la fit rentrer à son corps, et se porta à Idanha-a-Nova, d'où il se rendit le lendemain à Castel-Branco.

Le 20 novembre, les première et deuxième divisions de l'armée, six pièces d'artillerie légère espagnole, une compagnie de mineurs et une de sapeurs catalans, ainsi que deux bataillons du régiment de Majorque, quittèrent Alcantara *sans recevoir de vivres*, re-

passèrent le Tage, et rétrogradèrent jusques à Piedras-Alvas.

Par les efforts surnaturels du capitaine Hulot et de ses officiers, l'artillerie de la première division venoit d'y arriver : de suite elle fut partagée entre la première et la deuxième division de l'armée.

A Piedras-Alvas, ces deux divisions se séparèrent pour entrer en Portugal.

La première, renforcée des troupes espagnoles ci-dessus désignées, et avec laquelle marchoit le quartier-général de l'armée, passa l'Erja sur le pont de Segura, et se dirigea sur Rosmaninal, où elle arriva vers six heures du soir.

La seconde division, dont la première brigade fut commandée par le colonel de Grandseigne, premier aide-de-camp du général en chef, se porta à Idanha-a-Nova.

La troisième, et la cavalerie, devoient suivre le mouvement du reste de l'armée; quant aux régimens espagnols du corps du général Caraffa (1), à l'exception de ceux renvoyés d'Al-

---

(1) L'équipage d'un des généraux de ce corps faisoit rire nos troupes : au-dessous d'une de ses fontes étoit pendue une bouteille de bouillon; au-dessous de l'autre

cantara, et de ceux attachés à la première division et à l'avant-garde de l'armée française, ils reçurent l'ordre de la flanquer.

La route que prit la première division, déserte, montueuse, sans être très-difficile, est de douze lieues à-peu-près, depuis Alcantara : celle de la seconde fut plus longue et plus difficile. Le passage de la Sierra de Miras retarda encore sa marche, de sorte qu'elle n'arriva qu'après sept heures du soir à Idanha-a-Nova. Ce village n'offroit pas de ressources, et les troupes n'y reçurent qu'un peu de viande. Rosmaninal étoit à-peu-près dans la même situation : pour y distribuer une once de viande par homme, il fallut que les aides-de-camp du général en chef courussent la campagne pour rassembler quelques chèvres, et qu'à leur arrivée le général en chef lui-même en réglât la répartition. Quant au pain, quelque chose qu'on pût faire pour en ramasser et pour en faire faire pen-

---

une seringue, et il ne montoit à cheval qu'avec un bonnet de coton blanc.

Un des aides-de-camp du général Caraffa fit, près de Rosmaninal, une chute de cheval assez légère. Ce qu'il avoit entendu dire du danger des contre-coups le détermina cependant à quitter l'armée, et à retourner chez lui sur-le-champ.



dant la nuit, on ne put en donner qu'un quart de livre par homme.

Avant Rosmarinal, à deux lieues à-peu-près de ce village, la route se trouva coupée par un torrent large et profond. Le général de Laborde s'aperçut que les soldats de sa division commençoient à murmurer : à l'instant il s'arrête, descend de cheval, marche au milieu de l'eau, et se retournant vers les soldats, leur dit : « *Apprenez, mes enfans, comment on passe* » *les rivières sans ponts.* »

Cet exemple électrise les officiers, les troupes, et chacun à l'envi se précipite dans le torrent, pour le passer le premier devant un aussi digne chef.

Le 21, l'avant-garde se porta de Castel-Branco à Perdigao, et les deux divisions se rendirent à Castel-Branco. La première arriva vers neuf heures du soir, la seconde à onze heures : la première bivouaqua; la seconde, exténuée par les horribles privations, par les fatigues accablantes qu'elle avoit éprouvées depuis Ciudad-Rodrigo; abîmée par la marche qu'elle venoit de faire, ayant passé dans la journée des ravins presque impraticables, et des torrens au milieu desquels plusieurs hommes avoient péri; en ayant perdu d'autres tombés

morts d'épuisement pendant la même route, fut logée chez les habitans.

La difficulté des chemins, jointe au mauvais état des attelages, à l'escarpement des montagnes, firent rester, à dater de ce jour, toute notre artillerie en arrière; l'artillerie légère espagnole arriva seule à Castel-Branco.

Cette ville eut offert quelques ressources pour une seule division; mais 15,000 hommes annoncés depuis peu d'heures, affamés, arrivant en partie de nuit, exaspérés par tout ce qu'ils avoient déjà souffert, ne purent recevoir ce qui leur étoit dû, et écrasèrent la ville.

Il existoit cependant onze fours à Castel-Branco, et tous avoient été utilisés : des sentinelles avoient été placées à chacun d'eux; de fortes patrouilles alloient continuellement de l'un à l'autre; des officiers d'état-major surveilloient ce double service, et le général chef d'état-major lui-même, passa la nuit entière à courir d'un de ces fours à l'autre, pour rétablir l'ordre par-tout où l'on forçoit les consignes.

Malgré tant de soins, les troupes ne reçurent que deux onces de pain par homme : on y ajouta des légumes secs et du riz : il fut impos-

sible de se procurer de viande, mais on donna un peu de vin.

La pluie, qui depuis deux jours avoit été moins abondante, recommença dans la nuit avec une nouvelle violence. L'aspect des troupes étoit hideux : pâles, défigurés, se traînant avec peine, tous les soldats demandoient du pain avec le ton de la douleur et du désespoir : leurs vêtemens n'avoient plus ni forme, ni couleur : pour comble de maux, les trois quarts d'entre eux manquoient de capotes, étoient pieds nus, et pouvoient à peine marcher. De son côté, le pays devenoit toujours plus aride, plus montueux, plus désert, plus difficile : cette situation étoit horrible; mais ne pouvant trouver aucune ressource autour de soi, il falloit en chercher ailleurs, c'est-à-dire, continuer cette terrible marche : enfin, la discipline, que l'on s'étoit efforcé de rétablir depuis le départ d'Alcantara, se détruisoit de nouveau, et le pillage avoit lieu sous les yeux des chefs. Le général Junot arrêta lui-même deux maraudeurs, un français et un espagnol, et ayant fait prendre les armes aux troupes, à la pointe du jour, il les fit fusiller.

Après cet exemple, la première division se remit en marche pour Sobreira-Formosa, et la seconde pour Perdigao.

La route de la première division fut affreuse: des montées ou des descentes à pic, des chemins, ou plutôt des sentiers sinueux, étroits et pierreux, obligèrent presque toujours à marcher sur un rang. Entre chacune de ces montagnes, des torrens débordés forçoient les soldats à se jeter dans l'eau, qui à chaque torrent devenoit plus profonde; ceux qui dans cette marche présentèrent le plus de difficultés, de dangers, furent l'OCreza, la Veraza, la Grasa, l'Almanda. Ils rouloient avec violence trois à quatre pieds d'eau : les soldats ne parvinrent à les traverser qu'obliquement, et en formant une chaîne à l'aide de leurs fusils : malgré ces précautions, plusieurs furent entraînés et périrent; d'autres, n'ayant plus la force de lutter contre les courans, étoient réduits à s'arrêter sur le bord de ces torrens. Au milieu de cette détresse, des officiers, des sous-officiers, eurent la force et le courage d'en passer à trois, quatre et cinq reprises, pour porter sur leurs épaules plusieurs de ces malheureux : les chevaux disponibles des généraux, officiers supérieurs, et d'état-major, en étoient chargés; mais quelque furent leurs efforts, pour encourager les troupes ou pour les faire aider, un grand nombre de soldats resta dans ces hideux déserts, image du chaos, en proie à la faim dé-

vorante, à l'intempérie de la saison, au fer des assassins. Ce tableau étoit horrible, et se renouveloit à chaque pas. Dans le trajet de la première division, évalué à quatorze lieues de France, on ne traversa qu'un seul village, Sarsedas. Les ordres les plus sévères portoient, qu'aucun soldat n'entrât dans aucune maison, mais presque tous s'y précipitèrent, et en un instant ce village fut saccagé de fond en comble. Les officiers eurent beau faire, la colonne y laissa beaucoup de monde; en effet, les soldats que l'on chassoit d'une maison se réfugioient dans une autre, et se cachoient dans tous les trous comme dans tous les coins.

La nuit survint, et la tête de la colonne étoit encore à plusieurs lieues de Sobreira; la pluie tomboit à flots, et l'obscurité étoit telle, que rien au monde ne pouvoit faire apercevoir le chemin, qui de plus étoit inégal, tortueux, difficile. Dans cette situation, aussi triste qu'embarrassante, le général de Laborde fit battre la caisse : il chercha à ranimer les troupes par ses discours, par son exemple; mais sa voix étoit à peine entendue, son exemple n'étoit aperçu que sur un point, et le découragement étoit par-tout : quelque chose qu'il put faire, beaucoup de soldats restèrent en arrière et s'égarèrent; d'autres se noyèrent, d'autres se pré-

cipitèrent du haut des rochers : de tous côtés, et au milieu des ténèbres les plus épaisses, des cris prolongés, de lugubres gémissemens se mêloient au bruit de la pluie, au sifflement des vents, au fracas des torrens. Il est impossible de rien concevoir de plus sinistre : la nuit de la Moraléja et celle de Sobreira, n'ont aucun point de comparaison : en donner une idée est impossible : il n'y a plus, en effet, d'expressions ni de tournures pour peindre ce qui dépasse à ce point toutes les forces humaines : la langue, à cet égard, n'a pas plus de ressources que la nature : on ne peut rendre ce qu'on ne pourroit supporter : c'est un tableau pour lequel il n'existe pas de couleurs ; et la situation de l'armée pendant cette nuit d'horreur fut telle, que quelque chose qu'on en dise, on ne feroit qu'attester l'impuissance du langage.

Il y a ici une double progression, qui mérite d'être observée.

Le style peut décrire ce qui résulte du zèle ; il peut faire sentir tout ce que l'amour du devoir y ajoute ; il peut faire évaluer la puissance de l'honneur et les efforts qui en résultent ; il peut exprimer les effets de la nécessité, ajoutant aux moyens ordinaires de l'homme ; il peut peindre, enfin, le désespoir, lui faisant franchir toutes les bornes connues, le portant

à s'abandonner à une impulsion qui le domine, s'égarant lui-même, et cherchant en aveugle un remède que l'usage de la raison ne lui présente plus..... mais là finissent toutes ses ressources; et il n'y a plus de termes qui puissent faire concevoir le découragement qui succède à un désespoir inutile, et sur-tout cet anéantissement qui suit le découragement, qui se joint à l'épuisement total de toutes les forces physiques, et qui est le dernier terme qui précède la mort.

La tête de la colonne arriva à Sobreira entre onze heures et minuit : elle étoit réduite au sixième de son monde, et le peu d'hommes qui la composoient encore, se suivant à quarante, à cinquante pas de distance l'un de l'autre, pouvoient à peine se soutenir : dans un semblable état, d'autres continuèrent à arriver toute la nuit, et un à un. Ce qui acheva de rendre cette position affreuse, c'est que la terre étoit tellement imbibée d'eau, qu'il fut impossible à ces malheureux de se coucher ou même de s'asseoir, et que, malgré l'affoiblissement qui résultoit pour eux de l'excès des fatigues et du besoin, ils furent obligés de passer cette nuit sur leurs pieds, dans la boue jusqu'aux genoux, et sans même pouvoir allumer du feu. Plusieurs expirèrent dans ce bivouac.

Le général de Laborde et le chef de l'état-major, cumulant des souffrances graves à tant de fatigues, en étoient accablés : le général Brennier, l'œil hagard, et presque sans mouvement, ne pouvoit plus proférer une parole en entrant à Sobreira; et le général en chef lui-même, ajoutant à des maux si difficiles à supporter les réflexions terribles que cette situation faisoit faire (1), étoit tellement anéanti, qu'il eut besoin d'être aidé pour monter l'escalier de la cabane dans laquelle il acheva de passer cette nuit désastreuse.

Si les troupes de cette colonne n'avoient trouvé, pendant cette marche, du gland dans les forêts de chênes qu'elles traversèrent, et si elles ne s'en étoient un peu nourries (2), elles

---

(1) Rien ne peut donner une idée de cette position. En effet, si les premières troupes étoient en proie à ces horreurs, que chaque instant augmentoit, par des désordres qu'on ne pouvoit plus empêcher, quel devoit être le sort des autres colonnes? personne n'osoit le prévoir. L'armée pouvoit toucher à sa dissolution : elle pouvoit se débander en totalité : le général en chef étoit au moment de n'avoir plus d'armée. Cependant il étoit impossible de songer à s'arrêter : il falloit achever de tout risquer; réussir, ou s'ensevelir dans ces montagnes avec l'armée entière.

(2) Des soldats, qui en mangèrent sans les faire griller,

ne seroient pas arrivées à Sobreira ; elles n'en seroient pas sorties, si dans deux maisons on n'avoit eu le bonheur de découvrir une assez grande quantité de châtaignes, pour en faire une espèce de distribution.

La première division traversa dans cette journée la formidable position de las Tailladas; et chacun fût frappé de l'idée que si deux mille hommes nous y avoient attendus, nous ne l'eussions point passée, et l'armée eût été perdue.

C'est en arrière de cette position que bivouaquèrent les troupes espagnoles qui marchoient avec le général Caraffa; et l'on peut regretter que toute la division n'ait pas été arrêtée sur le plateau de las Tailladas. En prenant ce parti, on épargnoit aux troupes une marche de nuit qui les a écrasées, sans aucun avantage de temps; on évitoit une grande dispersion; on sauvoit beaucoup d'hommes, et on rassembloit les corps sur un terrain ferme,

---

eurent des indigestions, dont ils eurent la plus grande peine à se remettre. Le miel, que les soldats trouvèrent malheureusement en abondance dans ces montagnes, fit encore plus de mal que les glands : il leur causa une diarrhée à laquelle un grand nombre succomba.

qui, couvert de broussailles, leur eût offert les moyens de se reposer et de faire du feu.

Le lendemain, la division se remit en marche bien avant le jour : le tiers des hommes n'étoit pas arrivé, mais il falloit sortir de ce désert, et il n'y avoit pas un moment à perdre pour que l'armée entière n'y fût pas ensevelie.

Le nombre d'hommes restés en arrière détermina le général en chef à laisser à Sobreira un commandant de place avec quelques éclopés, pour les attendre, faire préparer pour eux, pour la première brigade de la deuxième division, pour la cavalerie, ce que l'on pourroit rassembler de nourriture; faire travailler aux routes, pour essayer de rendre le passage de l'artillerie possible; préparer une petite ambulance, etc. Bientôt cette mesure fut prise pour la plupart des gîtes de la route; un commandant de place fut renvoyé à cet effet à Castel-Branco, de même qu'il en fut laissé dans les lieux d'étape jusqu'à Lisbonne.

Depuis Sobreira, la route offrit quelques ressources : le général en chef précédant la colonne, fit rassembler dans les villages que nous traversâmes, des pois, des châtaignes, un peu de farine, quelques chèvres, un ou deux boeufs, un peu de vin, et lui-même en régla la répartition.

Ces secours ne pouvoient changer la situation des troupes, mais ils prolongeoient la vie (1).

Cependant les chemins étoient loin de s'améliorer : les torrens étoient toujours aussi nombreux, aussi profonds; les montagnes s'élevoient encore plutôt qu'elles ne s'abaissoient; la pluie ne discontinuoit pas : position désolante, et qu'il faut avoir partagée pour la concevoir.

C'est dans cette marche que le général de Laborde, par un beau dévouement, paroissant oublier tout ce que sa santé réclamoit, voyant ses troupes se décourager à la vue d'un nouveau torrent, s'arrêta au milieu, y mit pied à terre, et y resta jusqu'à ce que toute la division, ou plutôt les hommes présens, l'eurent passé.

La division ne fit ce jour-là que six lieues de France, et ce trajet étoit énorme, relativement à la nature des chemins, à l'état d'épuisement dans lequel étoient les hommes, au nombre des torrens qu'ils furent encore obligés de traverser.

---

(1) Le bataillon du 15e ne reçut ce jour que des châtaignes, à raison de dix par homme. Il lui manquoit, par la marche de la veille, cent cinquante hommes.

Elle s'arrêta à Cortisada : quant au général en chef, il se rendit à Santo-Domingo, d'où il rejoignit, le 23, l'avant-garde, qui, sans éprouver aucune résistance, étoit entrée la veille à Abrantès (1).

Le général de Laborde, obligé de bivouaquer le 23 à Santo-Domingo, à cause de l'épuisement de ses troupes, n'arriva à Abrantès que le 24.

La deuxième division y entra les 25 et 26 : elle avoit eu, de son côté, presque les mêmes fatigues, les mêmes privations que la première.

Partie de Castel-Branco le 22, à la pointe du jour, elle n'étoit arrivée à Perdigao qu'à neuf heures du soir, et ne put rien y recevoir, les

---

(1) *Note des distances, depuis Alcantara à Abrantès, calculées d'après le temps nécessaire aux troupes pour les parcourir.*

D'Alcantara à Rosmaninal..........	12 l. de poste.
De Rosmaninal à Castel-Branco.....	14
De Castel-Branco à Sobreira........	14
De Sobreira à Cortisada............	6
De Cortisada à Santo-Domingo......	6
De Santo-Domingo à Abrantès......	5
TOTAL....	57 l. de poste.

habitans ayant fui avec tout ce qu'ils possédoient.

Le 23, elle devoit aller à Penascoso; mais le passage de l'Ocreza (torrent large, profond et très-rapide) n'ayant pu se faire que sur un mauvais bac, que les soldats furent obligés d'aller chercher à la nage et de desservir eux-mêmes, la division mit deux jours à le passer, de sorte que la première brigade même ne put se rendre le 23 qu'à Vendas-Novas, misérable hameau où l'on ne trouva rien, et d'où elle se porta le 24, par Macao, à Penascoso, et le 25 à Abrantès, suivie, à une journée de distance, par le reste de la division.

La troisième division devoit marcher immédiatement après la seconde; mais les efforts au moyen desquels les deux premières avoient surmonté tous les obstacles depuis Salamanque, étoient inouis. Malgré les huit lieues, inutilement faites par elles pour aller de Piedras-Alvas à Alcantara, et pour en revenir, ces deux divisions gagnèrent trois jours sur la troisième, qui n'arriva à Abrantès que du 28 au 29. Il est vrai que, par la faute de ses guides (1), la première brigade s'égara en

(1) Rien n'est difficile comme de trouver dans ces mon-

partant de Castel-Branco : elle devoit aller à Sobreira-Formosa, et fut conduite à Perdigao, où la deuxième brigade devoit seule passer, où toute la division se trouva réunie, ce qui, pour passer le bac, lui fit perdre deux jours.

Dans un état difficile à décrire (1), affoiblie des deux tiers, n'ayant pas un cheval en état de continuer la route, la cavalerie marchant par régiment, arriva à Abrantès les 29 et 30 novembre, 1er et 2 décembre, ayant couché à Zibreira, Castel-Branco, Sobreira, et Villa-do-Re.

---

tagnes des hommes qui connoissent les routes : sans le vouloir, ils se trompent à chaque instant : il n'y a guères que les pâtres et les muletiers qui offrent à cet égard quelques garanties : la nature de ces routes prouve, en effet, qu'elles doivent être peu fréquentées : dans le pays même, on ne les nomme que *les chemins des chèvres*.

(1) En passant les torrens, plusieurs cavaliers avoient été entraînés avec leurs chevaux, et noyés avec eux.

Un grand nombre de ces cavaliers s'évanouirent en arrivant sur la place d'Abrantès.

La plupart n'avoient plus aux jambes que la tige de leurs bottes.

Il y en eut qui, le lendemain, n'avoient pas encore débridé leurs chevaux, faute d'en avoir eu la force.

Le vivandier du 26e de chasseurs, à la vue de sa femme et de ses trois enfans, fut englouti dans un de ces torrens, sans qu'on pût lui porter aucun secours.

Quant à l'artillerie, cumulant et les souffrances des autres troupes, et la nécessité d'y être beaucoup plus long-temps en proie, et l'embarras de son matériel, elle mit douze jours à faire le trajet, de Piedras-Alvas à Abrantès (*Voyez n°* 4).

Quelque succincte que soit cette relation, elle suffira cependant pour prouver, que cette marche est sans contredit la plus affreuse que jamais une armée, s'avançant pour combattre, ait osé entreprendre et faire.

CHAPITRE V.

Séjour de l'armée à Abrantès; marche de l'armée sur Lisbonne, et son entrée dans cette capitale.

ABRANTÈS est une ville riche, peuplée, située sur la rive droite du Tage, au-dessus du confluent du Zezere, et offrant par elle-même, autant que par ses alentours, des ressources qui sauvèrent l'armée.

Mais, à cet égard, si le contraste fut frappant, il le fut de même, sous le rapport du climat. L'âpre température de ces éternelles montagnes, dans lesquelles, depuis Rodrigo, nous avions erré d'une manière si horrible, étoit remplacée par une atmosphère douce : la pluie continuoit, mais elle n'étoit plus froide : embaumé par le parfum des orangers, l'air avoit une suavité qui ravissoit les soldats, sembloit les ranimer, et avoit fait sur eux une impression vraiment heureuse, au moment où, quittant les arides crêtes de la Beira-Alta, ils étoient descendus dans la riante vallée du

Zezere. Enfin, si les troupes avoient encore de longues et de pénibles marches à faire, ce ne pouvoit plus être que sur des routes connues : d'ailleurs elles étoient nourries; elles n'avoient plus devant elles ni rochers, ni abîmes, ni déserts; elles laissoient derrière elles une ville pourvue des objets les plus nécessaires, et elles se ranimoient par la consolante certitude que rien d'essentiel ne leur manqueroit désormais.

Tout, en effet, avoit changé d'aspect; on pensoit donc, avec raison, que les Portugais n'ayant pas défendu les formidables positions du Beira, nous ouvrant les portes d'Abrantès, n'ayant pas un homme sur la rive droite du Zezere, nous serions reçus en amis dans tout le pays.

En arrivant à Abrantès, le général en chef adressa aux troupes une proclamation, dans laquelle il leur annonça, avec la fin de leurs maux, la récompense de leur constance : cette proclamation portoit, en outre, que son cœur avoit partagé leurs horribles souffrances de la manière la plus vive, et qu'il ne négligeroit rien pour en effacer les traces.

Pendant qu'il donnoit à son armée cette nouvelle preuve de sa sollicitude, le chef de l'état-major faisoit prendre aux autorités lo-

cales, les mesures nécessaires pour faire face aux besoins nombreux et si pressans des troupes.

Les subsistances furent le premier objet dont il s'occupa. La ville fournit à cet égard tout ce qu'elle put : le reste, demandé aux villes et aux villages voisins, fut promptement obtenu. On se trouva donc en mesure de faire des distributions complètes, pour la *première fois* depuis Salamanque, c'est-à-dire, *depuis le* 12 *novembre*; de donner le pain pour un jour d'avance; d'envoyer des vivres, de l'eau-de-vie au-devant des colonnes attendues, et de les faire porter sur des voitures qui ramenèrent les hommes malades ou écloppés, au point de ne pouvoir plus marcher.

Le second objet fut la chaussure : toute l'armée, les officiers compris, étoit pieds nus (1). Le chef de l'état-major frappa sur la ville d'Abrantès et sur la province, une réquisition de 10,000 paires de souliers neufs, en même temps qu'il envoya, de maisons en maisons, prendre tout ce qui existoit de souliers et de bottes; près de 4,000 paires furent ainsi ras-

(1) Un grand nombre de soldats ne marchoient plus que les pieds enveloppés de loques, et de morceaux de peaux des chèvres qu'ils avoient mangées.

semblées dans la journée, réparties entre les corps, et distribuées aux hommes qui en avoient le besoin le plus urgent; les 10,000 paires se confectionnèrent rapidement, et furent réservées pour les troupes attendues : cette mesure, répétée dans toutes les communes que l'armée traversa depuis Abrantès, la fit arriver à Lisbonne.

C'est à Abrantès que le général en chef apprit que les ordres avoient été donnés au peuple de se soulever, de nous combattre par tous les moyens possibles, et de nous fermer le passage des montagnes. Cet ordre portoit de plus, que l'armée portugaise se rassembloit pour soutenir les habitans, que les milices alloient se joindre à eux, et qu'une armée anglaise arrivoit à leur secours : mais il ne parvint aux autorités du Beira, qu'au moment où l'armée traversoit cette province (1); presque

(1) Le corrégidor Mor, de Sobriera-Formosa, ne reçut cet ordre qu'au moment où le général Margaron occupoit ce village avec une partie de la cavalerie; et ce fut en sa présence que cette dépêche fut lue. Cet officier-général, s'apercevant de l'effet que la lecture de cette pièce produisoit sur le corrégidor Mor, s'empara de l'ordre, l'envoya au général en chef, et retint près de lui ce magistrat, de peur qu'il ne cherchât à l'exécuter, ou seulement qu'il ne le fît connoître.

personne n'avoit donc osé l'exécuter; ceux qui s'y conformèrent furent trop peu nombreux pour nous faire beaucoup de mal, et sur-tout pour s'opposer à notre passage, de sorte que leur rôle se borna à des assassinats. Il est certain cependant, que sans la rapidité de ce mouvement, et peut-être par l'effet de peu de jours de retard, nous trouvions le peuple en armes, les gorges, les défilés et les principales positions du Beira gardés et défendus par lui : dès-lors, nous étions obligés de nous arrêter plus ou moins de temps pour nous rassembler et manoeuvrer; bientôt les milices arrivoient; les régimens de ligne ne tardoient pas à les suivre, et de tels obstacles, ajoutés à ceux résultant de la saison, de l'état de nos troupes, du manque de subsistances, et du pays, auroient détruits l'armée, ou du moins lui auroient occasionné des pertes beaucoup plus grandes que celles qu'elle venoit de faire : enfin, si une armée anglaise s'étoit joint à toutes ces forces, l'expédition étoit manquée, et il auroit fallu se préparer pour l'année suivante à une lutte terrible. Cette circonstance acheva donc de justifier le parti que le général en chef avoit pris avec tant de sagacité, et exécuté d'une manière si vigoureuse : parti qui assura le succès de la campagne, et sauva l'armée.

Un corps de troupes portugaises étoit rassemblé à Thomar : on ignoroit le contenu des ordres qu'il avoit, et les intentions de ses chefs. Le général Junot y envoya en parlementaire un de ses aides-de-camp, avec une lettre dans laquelle il présenta la mission qu'il venoit remplir, comme si étroitement liée aux plus grands intérêts du Portugal, que le général qui commandoit ce corps se détermina, non-seulement à quitter Thomar, mais à se rendre sur les côtes, pour les défendre, au besoin, contre les Anglais eux-mêmes.

Ce corps portugais rétrograda donc dès le lendemain 25 sur Lisbonne, et le même jour, le général Caraffa occupa Thomar, avec toutes les troupes de son corps d'armée.

Aucun fusil ne pouvoit servir en arrivant à Abrantès; et on sentira que cela devoit être, en considérant que, depuis plusieurs jours, les soldats ne marchoient plus et ne passoient plus les torrens qu'en s'appuyant sur leurs fusils : le repos que les troupes purent avoir dans cette ville, fut donc consacré à remettre les armes en état.

Le 26, les compagnies d'élite des deux premières divisions, réunies, organisées en quatre bataillons, et mises sous les ordres du colonel de Grandseigne, formèrent l'avant-garde

de l'armée, et allèrent prendre position à Punhette, où le 70e, qui depuis Alcantara avoit formé l'avant-garde, étoit arrivé le 24.

Le colonel Vincent, commandant le génie, après avoir rassemblé les matériaux nécessaires pour jeter un pont de bateaux sur le Zezere, se rendit de même à Punhette, pour hâter sa construction.

Depuis le 12, il avoit été impossible d'adresser aucun rapport au Ministre de la guerre : le temps, les moyens et les occasions avoient manqué à la fois (1) : le chef de l'état-major lui rendit compte, d'Abrantès, des motifs d'un si long silence, des fatigues et des privations que l'armée venoit d'éprouver, des obstacles qu'elle avoit vaincus, de sa situation, de ce que l'on savoit de celle du Portugal, et des projets du général en chef; mais il ne put envoyer aucune situation; les corps n'avoient pas le tiers de leurs hommes présens, et les colonels

(1) On conçoit facilement qu'il fut même impossible, pendant toute cette marche, de communiquer d'une colonne à l'autre, et d'envoyer une ordonnance sur quelque point que ce fût : la dépêche dont il est question fut portée par un des courriers du général en chef, qui passa par Badajos et Madrid, après avoir traversé le Tage.

furent réellement dans l'impossibilité d'en fournir aucune.

Sans doute, la route que nous avions encore à faire n'étoit pas comparable à celle que nous terminions, cependant elle étoit encore très-mauvaise, pour l'artillerie sur-tout. Cette circonstance détermina le général en chef à ordonner que tout le matériel de cette arme fût embarqué à Abrantès, et conduit à Santarem, pour y être débarqué au besoin, ou pour continuer de là à descendre le Tage jusqu'à Lisbonne, pendant que tous les chevaux du train, conduits en main, suivroient ce mouvement par terre.

La même mesure fut prise pour les malades, les écloppés, et la moitié des hommes de la cavalerie.

On embarqua également, sur des bateaux faciles à manœuvrer, quatre cents hommes d'infanterie, chargés de flanquer l'armée, et de se tenir toujours à sa hauteur, afin de s'assurer du Tage, et d'agir, selon les circonstances, sur ses deux rives.

Le 27, les deux régimens d'infanterie légère de la deuxième division, furent momentanément réunis à la première, de manière que la seconde ne forma plus qu'une brigade, qui resta sous les ordres du général Charlot; le

général de division Loison n'ayant pas encore rejoint l'armée.

Le même jour, des ordres et des instructions furent laissés à Abrantès, pour tous les corps qui étoient encore en arrière : quant au général Charlot, il reçut l'ordre de suivre, à un jour de distance, le mouvement de la division de Laborde, et vers midi, toute cette division, ainsi que le quartier-général de l'armée, partirent d'Abrantès, et se portèrent à Punhette.

Il y avoit deux jours que l'on travailloit à y construire un pont, et il n'existoit pas : le nombre des bateaux conduits d'Abrantès étoit insuffisant, et le Zezere, également remarquable par sa largeur, sa profondeur, sa rapidité, la force de ses crues (qui parfois le font monter de trente pieds en peu d'heures), ayant grossi de onze ou douze pieds pendant la nuit, du 26 au 27, avoit détruit tout le travail de la veille, et ne permettoit pas de le recommencer.

L'avant-garde, qui avoit dû passer sur le pont, étoit donc encore à Punhette. Cherchant à presser sa marche, le général en chef fit de suite rassembler les bateliers et tous les bateaux que l'on put trouver : mais la nuit étoit venue, et sur les observations de tous les gens du pays, il ordonna que le colonel de Grand-

seigne, qui vouloit de suite effectuer son passage, attendît le jour.

Il commençoit à peine, que déjà l'avant-garde étoit placée dans des bateaux, et dès qu'il le permit, elle partit.

Le point de l'embarquement étoit à plus de deux cents toises de l'embouchure du Zezere: malgré cette distance, il fut impossible à aucun de ces bateaux de traverser le torrent. A peine détachés du rivage, le courant les entraînoit avec la plus grande violence, les portoit dans le Tage, et leur faisoit presque toucher la rive opposée (1). Ce ne fut qu'en descendant ce fleuve, que les bateliers purent agir, et à un grand quart de lieue au-dessous de l'embouchure du torrent, qu'ils parvinrent à faire aborder les bateaux.

Le débarquement effectué, on les hâloit: à l'aide des plus grands efforts on parvenoit, au bout de deux heures d'un travail extrêmement pénible, à les faire rentrer dans le torrent, après quoi, on les remontoit assez haut pour pouvoir les faire jeter, par le courant même, sur l'espèce de plage d'où ils étoient partis.

---

(1) Le cours du Tage étoit coupé par la force du torrent.

Intéressé à traverser le torrent, le général en chef fit remonter un petit bateau beaucoup au-dessus du point d'embarquement, choisit les rameurs, et s'y plaça avec le chef de l'état-major et quelques officiers : après une très-grande déviation, et moyennant des efforts inouis, ce bateau parvint, en effet, à l'autre rive; mais il n'aborda pas, il échoua par la force avec laquelle il fut jeté dans des broussailles, auxquelles chacun se raccrocha pour gagner la terre.

Le passage des troupes dura une grande partie de la journée, et retarda leur marche; de sorte que l'avant-garde n'alla qu'à Gollegao, et la première division à Cardiga.

Le zèle avec lequel les bateliers de Punhette travaillèrent à passer l'armée, détermina le général Junot à leur donner 2,000 fr. de gratification.

En voyant les redoutes et les batteries, dont la rive droite du Zezere est encore garnie, nous convînmes que si les Portugais avoient placé sur ce point 3,000 hommes, nous n'y eussions pas passé.

Sur les bords même de ce torrent, M. Barretto, arrivant de Lisbonne, eut une conférence avec le général en chef.

Les nouvelles qu'il apporta furent, qu'à la

vérité, le Prince, informé que nous nous disposions à entrer en Portugal, avoit ordonné que les habitans de la Beira-Alta nous en défendissent le passage; mais que dans l'étonnement de notre si rapide arrivée à Abrantès, il venoit de révoquer tous les ordres de cette nature : que dans cette situation tout se préparoit pour le départ du Prince, sans que cependant ce départ fût arrêté; que le peuple étoit inquiet, le Gouvernement irrésolu; que l'on ne pouvoit guères prévoir de quels événemens Lisbonne alloit être le théâtre; mais que la plus grande agitation venoit de l'incertitude où l'on étoit sur le but de l'expédition. Le général en chef lui déclara, d'après ses instructions, que l'objet de sa mission étoit d'accord avec les véritables intérêts des Portugais; qu'il venoit fermer les ports du Royaume à l'Angleterre, et même au besoin défendre le Portugal; que quant au Prince Régent, il devoit connoître son respect, tous ses sentimens pour sa personne, et qu'il le prioit de suspendre son départ, afin qu'il pût contribuer à éclairer S. A. R. sur le parti le plus propre à concilier ses désirs et ses intérêts. M. Baretto repartit de suite, pour rendre compte au Prince de la mission dont le général en chef venoit de le charger, et tâcher d'empêcher son départ.

Quoique les troupes n'eussent plus de prétextes pour commettre de nouveaux désordres, quelques soldats pillèrent dans cette journée.

Dans aucun cas, le général en chef ne l'eût toléré; mais la position de l'armée, l'importance d'achever cette conquête sans coupférir, rendoient le moindre délit de cette nature également coupable, sous les rapports militaires, comme sous les rapports politiques: il ne falloit pas en effet, dans des circonstances aussi sérieuses, effaroucher par des craintes que la malveillance eût exagérée, une ville aussi imposante que Lisbonne; et il falloit, indépendamment de toute autre considération, resserrer les liens de la discipline, dont on n'avoit pu s'occuper depuis dix-huit jours: les prévenus furent donc arrêtés, jugés, condamnés, et fusillés à Gollegao.

Le 28, l'avant-garde ayant marché longtemps, et à plusieurs reprises, à travers de grandes inondations, arriva, vers midi, à Santarem, par une pluie presque continue; elle y fit une halte, reçut les vivres, et en repartit pour se rendre à Cartagio, où elle bivouaqua.

La première division devoit ce jour-là coucher à Santarem; mais les inondations avoient continué à augmenter: entre Gollegao à Auz-

niaga, elle marcha dans près de deux pieds d'eau, pendant plus d'une heure; depuis ce village à Santarem, la route, que l'avant-garde avoit encore pu suivre quelques heures plutôt, étoit devenue impraticable : la première division fut donc dans la nécessité d'appuyer sur sa droite, pour gagner le pont de l'Alocilla, près de Pernès, où elle bivouaqua, après avoir été obligée de marcher pendant deux heures dans des bois difficiles, de passer des ravins profonds, de franchir des fossés, et de suivre des défilés où l'on ne pouvoit aller qu'un à un.

Le 29, en se rendant avec son avant-garde, de Cartagio à Saccavem, le général en chef reçut plusieurs députations de Lisbonne.

La première, composée d'officiers-généraux portugais, vint lui apprendre que l'arrivée du *Moniteur*, portant : *que la maison de Bragance avoit cessé de régner en Europe*, avoit terminé toutes les incertitudes; que le Prince, ainsi que sa famille, ses ministres et presque tout ce qui tenoit à la cour, s'étoit embarqué l'avant-veille sur la flotte portugaise (*Voyez la pièce n° 5*), et avoit mis à la voile le 28 au matin. Enfin, ils ajoutèrent.... « Le Prince, en » partant, a nommé un Conseil de Gouverne-» ment, et l'a chargé de maintenir l'ordre et la

» tranquillité dans le Royaume : Lisbonne, dans » un véritable état de stupeur et de consterna- » tion, est encore tranquille, mais il y a à la » barre une flotte anglaise formidable; elle » porte des troupes de débarquement; semble » manœuvrer pour entrer dans le port; et » agite d'autant plus les esprits, que toutes » les batteries des côtes sont désarmées. »

Le général en chef chargea cette députation de rentrer de suite à Lisbonne; de calmer les esprits; de signifier à la Commission du Gouvernement qu'elle lui répondoit de la tranquillité; d'informer le peuple que, pour la seconde fois, le Portugal alloit devoir à la France son indépendance, et d'annoncer que le lendemain, à la pointe du jour, lui, général en chef, seroit à Lisbonne avec toute son armée.

La seconde députation fut, entre autres personnes, composée de M. Mure, vice-consul de France : elle n'ajouta que des détails aux faits déjà rapportés, fut de même renvoyée à Lisbonne, chargée de quelques ordres, et d'une proclamation qui, dans la soirée même, fut traduite, imprimée, publiée, affichée, et produisit un grand effet.

La nuit que le général en chef passa à Saccavem fut pénible : il n'avoit aucune nouvelle, ni de sa troisième division, ni de sa cavalerie,

ni de son artillerie : il avoit avec lui le chef de l'état-major, le commandant du génie, le colonel d'artillerie Douence, l'ordonnateur en chef, le payeur général; mais presque tous les officiers d'état-major, les commissaires des guerres, les officiers d'artillerie, du génie, les employés, étoient en arrière, sans qu'on pût savoir où ils se trouvoient. De nouvelles inondations le séparoient de la première et de la deuxième division, et on pouvoit d'autant moins prévoir combien elles les retarderoient, que la pluie continuoit à tomber avec force : il savoit seulement, que ces deux divisions n'avoient pu exécuter les ordres qu'il leur avoit donnés, et qu'elles n'étoient plus en mesure de le soutenir, de l'appuyer, ou même de communiquer avec lui.

D'un autre côté, les rapports de Lisbonne n'étoient pas rassurans : le peuple s'agitoit, la flotte anglaise étoit à la barre, et le vent le plus favorable à son entrée régnoit : enfin, il y avoit à Lisbonne 14,000 hommes de troupes réglées, outre 350,000 ames d'une population dangereuse, et l'on ignoroit le parti qu'ils alloient prendre.

Toute cette nuit se passa à envoyer des exprès aux généraux de Laborde, Charlot, Travot et Kellermann, et à recevoir de Lis-

bonne des nouvelles, presque toutes alarmantes.

Et cependant, que faire dans cette position, avec une poignée d'hommes exténués? Falloit-il s'engouffrer dans Lisbonne, et se mettre à la discrétion des Portugais? Falloit-il attendre l'armée, c'est-à-dire, courir la chance de laisser échapper le seul moment, peut-être, de prévenir une explosion dont les résultats pouvoient être si fâcheux, et s'exposer à perdre presque tous les avantages de la marche extraordinaire que l'armée venoit de faire?

Au milieu de tant de considérations si importantes, l'hésitation fut regardée comme devant cumuler les chances les plus fâcheuses; et l'ordre qu'il avoit donné, d'annoncer pour le lendemain son arrivée, acheva de décider le général en chef à ne pas la retarder.

Le parti de l'audace se trouva donc d'accord avec celui de la politique, et fut adopté.

Avant le jour, le général Junot partit de Saccavem : à huit heures du matin il entra dans Lisbonne, et s'empara de cette vaste capitale, de l'armée qui s'y trouvoit, et du Royaume entier, n'ayant pas un homme de cavalerie à lui, pas une pièce de canon, pas une cartouche en état de brûler, avec quinze cents grenadiers, restant des quatre bataillons de l'avant-garde,

et fatigués au point qu'ils ne pouvoient plus marcher au pas, *même au son de la caisse*; enfin, escorté par trente cavaliers portugais, que le hasard lui avoit fait rencontrer près de Saccavem, et qu'il avoit eu l'idée heureuse de retenir auprès de lui, comme sa garde.

CHAPITRE VI.

Répartition de l'armée dans le Portugal, et établissement du gouvernement provisoire donné à ce Royaume.

Au moment de son entrée à Lisbonne, le général en chef avoit trouvé un détachement à pied et à cheval de la légion de police, qui, sous les ordres de son digne chef, le comte de Novion, et dans la plus belle tenue, l'attendoit et l'accompagna jusque chez lui.

C'est de ce colonel qu'il reçut l'assurance que Lisbonne étoit et resteroit tranquille: ce bonheur étoit entièrement dû à ses efforts: avec les douze cents hommes de sa légion de police, il contenoit depuis deux jours cette immense ville: l'ascendant que ce corps s'étoit acquis sous ses ordres, eut tout son effet dans cette importante circonstance: malgré sa foiblesse, non-seulement toute la ville étoit occupée, mais les gardes étoient doublées; des piquets étoient établis sur les points qui devoient donner des craintes; des patrouilles se

succédoient toujours; tous les officiers étoient de ronde, tous les hommes de service; et le comte de Novion lui-même, occupé nuit et jour à parcourir la ville, n'étoit rentré chez lui, depuis le départ du Prince, que pour prendre quelque nourriture, expédier des ordres, et changer de chevaux.

Il rendit à cette époque, et pendant tout notre séjour à Lisbonne, d'inappréciables services à l'armée, et fut nommé, en récompense de sa conduite, et par décret, maréchal-de-camp des armées portugaises.

Moins le général en chef avoit de troupes, plus il désira les montrer dans tous les quartiers de la ville; et c'est pour cela que, malgré la pluie qui tomboit à flots, et leur extrême fatigue, il se rendit, avec ses quinze cents grenadiers, de la porte de Saccavem, par laquelle il entra à Lisbonne, à la tour de Belem (1), d'où il revint à la maison Quintella (marquée pour son logement), en passant par la place

(1) En arrivant à Belem, il aperçut un bâtiment qui sortoit à pleines voiles; il courut aussitôt à la tour, suivi de quelques officiers, y trouva une gargousse, et aida à charger une pièce de canon, que M. de Tacher, son aide-de-camp, pointa et tira avec tant de justesse, que le boulet passa dans les agrès du bâtiment, et le fit amener.

du Commerce et la place du Rocio : cette promenade, faite au grand pas, dura près de six heures.

En descendant de cheval, il fut complimenté par les membres du nouveau Gouvernement, présidé par le marquis d'Abrantès, et par ce qui restoit de plus distingué dans la ville.

Il profita de cette réunion des autorités, pour prescrire les dispositions les plus urgentes.

Celles qui dans ces premiers momens concernèrent l'armée furent,

1° De distribuer les vivres pour les troupes arrivées, et d'en préparer pour celles attendues;

2° De disposer des quartiers pour une garnison de 12,000 hommes, et d'y réunir de suite les effets de casernement voulus par nos réglemens, ordre difficile à exécuter dans ce pays, où les troupes, misérables sous tous les rapports, couchoient sur la terre, et où il n'existoit aucun mobilier de caserne;

3° De régler le logement des chefs, des officiers, et des employés de l'armée;

4° D'ouvrir et d'organiser les hôpitaux nécessaires pour le traitement de trois mille malades ou blessés; hôpitaux qui furent mis et

entretenus dans le plus bel état possible (1);

Et 5° de faire travailler de suite à la confection de 25,000 paires de souliers.

Afin de procéder avec ordre et célérité, le chef de l'état-major fit à l'instant même nommer par la Commission du Gouvernement, et pour chacun de ces objets, un commissaire spécial; réunit ces commissaires, et leur donna de vive voix, et par écrit, les instructions les plus détaillées sur ce qui concernoit chacun des objets demandés.

Un officier et deux sous-officiers français furent placés au bureau du logement; et pour éviter toute contestation, toute erreur, les personnes à loger, ainsi que les maisons, furent classées.

D'un autre côté, des officiers portugais et des interprètes furent attachés au quartier-général et à l'état-major général (2).

---

(1) M. de Beaumarchef, chirurgien en chef de l'armée, contribua éminemment à ce résultat.

(2) Cette mesure était indispensable, comme tout ce qui pouvoit diminuer les embarras inouis de notre début à Lisbonne, et le travail accablant qu'il occasionnoit, au milieu de cette ville immense, qui couvre les bords du Tage sur un espace de trois lieues. En effet, les moindres courses y étoient des voyages, et dévoroient les journées, et les

Le général en chef jugea convenable de paroître au spectacle dès le soir de son arrivée; il s'y rendit avec tout son état-major, et il y fut reçu avec de vifs applaudissemens.

Aucune nouvelle du général de division de Laborde, ni de l'armée, ne parvint ce jour-là à Lisbonne.

Le 70e régiment, qui avoit devancé la première division, arriva seul vers trois heures du soir; et le général en chef, voulant afficher la plus grande confiance dans sa position, envoya de suite le premier bataillon de ce régiment à Belem, et le second à Saint-Julien.

---

moindres relations y étoient difficiles : de plus, presque tous les gens en place ayant fui, tous les ministères, tous les services étoient abandonnés, et l'on ne savoit à qui recourir pour les moindres renseignemens; de sorte que les difficultés se multiplioient, et par le vide que laissoient les personnes parties, et par l'ignorance de tous ceux qui restoient, et par le peu de zèle qu'ils mettoient à nous aider, et par la multiplicité des affaires et des besoins qui réclamoient à la fois, et par les distances, et par les difficultés du langage, et par les pluies de déluge qui ne discontinuoient pas. Quelques foibles secours que l'on put tirer de ces officiers, ils furent donc utiles et nécessaires dans ce moment, où il falloit tout faire avec rien et avec personne, ou plutôt avec des personnes plus embarrassantes que les affaires mêmes.

La nuit fut calme.

Le lendemain, 1er décembre, fut consacré à des dispositions administratives; à prendre des renseignemens sur l'état de la marine et sur celui de l'arsenal de terre; à faire fermer le port et les douanes; à commencer par faire faire des cartouches; à mettre quelques pièces en état de servir au besoin; enfin à se créer des moyens, et à tirer le plus de parti possible de ceux que l'on put se procurer, ou que l'on trouva.

La police de Lisbonne méritoit la plus sérieuse attention, et le général en chef l'organisa de suite, sous le rapport de l'espionnage, en ajoutant à tous les moyens qui existoient. Il régla de même l'objet important des passeports, sans lesquels il fut défendu de sortir de Lisbonne et du Tage. Quant au service de la place, il fut réglé par le chef de l'état-major, d'après un plan qu'avec succès il avoit employé il y avoit dix ans, à Naples (1).

(1) Le service du jour fut fait par des postes militairement placés, et communiquant par des patrouilles guidées par des Portugais : mais pour le service de nuit, les patrouilles furent remplacées par quatre à cinq colonnes mobiles, de cent hommes d'infanterie et vingt-cinq chevaux chacune, pouvant, en cas de besoin, disposer d'une des

dans une situation à-peu-près semblable (1).

Nous apprîmes, vers le soir, que le général de Laborde coucheroit à Saccavem.

Le lendemain, 2 décembre, il entra avec sa division à Lisbonne, dont il fut nommé gouverneur.

Cette division, de 9000 hommes en quittant la France, qui avoit moins souffert et perdu que les autres, parce qu'elle étoit composée des plus anciennes troupes et des plus beaux bataillons, parce qu'il étoit impossible d'être

---

deux pièces de canon qui furent placées devant chacune des casernes.

Ces colonnes, dont la marche combinée varioit tous les soirs, et à chacune desquelles un officier portugais étoit attaché, arrivoient sur les points qui, heure par heure, étoient déterminés dans leur ordre de marche; s'y arrêtoient; détachoient des patrouilles de tous côtés; éclairoient ainsi tout un quartier; et ensuite, lorsque toutes les patrouilles étoient rentrées, se portoient dans un autre.

Cinq cents hommes, ainsi employés, firent plus d'effet que n'en eussent fait deux mille hommes suivant le mode ordinaire.

(1) Le Roi venoit d'en partir, et de quitter une ville encore plus redoutable que Lisbonne, puisqu'elle est de 500,000 habitans, qui, en grande partie réunis à des troupes de ligne, nous en avoient défendu l'entrée par un combat de cinquante-quatre heures, sans interruption de feu.

conduit avec plus de talens et de soins qu'elle ne le fut, notamment par les généraux de Laborde et Brenier; parce qu'enfin elle avoit passé la première par-tout, et que depuis Sobreira-Formosa elle n'avoit fait que de petites journées, n'avoit pas 1,500 hommes présens en entrant à Lisbonne.

A un ou deux jours d'intervalle, les différens corps de l'armée, ou plutôt des lambeaux de ces corps, se suivirent, et toujours dans un plus misérable état. On vit des compagnies d'élite, auxquelles, de 140 hommes, il n'en restoit pas quinze (1), et des officiers qui, par l'effet des fatigues, étoient dans un état de stupeur tel, qu'ils ne pouvoient plus parler; les aigles arrivoient avec 200 à 250 hommes, de 2,500 : la moitié des soldats paroissoient des cadavres ambulans : toute la journée, et sans compter tous ceux qui sans cesse descendoient le Tage sur les bateaux préparés à cet effet à Abrantès

---

(1) La première compagnie de voltigeurs du 70e. régiment présenta, à cet égard, un véritable phénomène : elle arriva à Lisbonne, n'ayant perdu qu'un homme depuis son départ de Brest.

La brigade du général Brenier étoit forte de 3,600 hommes en quittant Bayonne : en entrant à Lisbonne il n'en avoit pas 200. Quand tous les hommes restés en arrière eurent rejoint, il ne lui en manqua que 27.

et à Santarem, les paysans amenoient à Lisbonne des soldats, transportés sur des ânes, n'ayant plus ni armes, ni vêtemens, ni chaussure, méconnoissables et presque moribonds : plusieurs expirèrent aux portes de Lisbonne, ou en arrivant : tout homme qui rentroit à son corps paroissoit gagné pour l'armée; enfin, ce qui achève de prouver tout ce que cette armée avoit souffert, ce qu'on a peine à consigner, parce qu'on aura peine à le croire; mais ce que l'on consigne, parce que cela est constaté, et fait pour donner une idée de ce que ces troupes ont dû souffrir en dix-huit jours; c'est que trois semaines après notre entrée à Lisbonne, cette armée, qui étoit de 25,000 hommes en partant de Bayonne, n'avoit pas encore 10,000 hommes sous les armes.

Petit-à-petit cependant, et à 1700 hommes près, tous les hommes restés en arrière arrivèrent (1); et le repos, ou plutôt un service modéré, les secours que le général en chef s'empressa d'accorder à ses troupes, les ressources immenses que le licenciement de la

(1) Par trente et quarante hommes, la moitié de l'armée s'étoit répartie dans toutes les habitations qui se trouvoient à deux et trois lieues de la route qu'elle avoit suivie, et excédés de fatigues, ils y restèrent tant qu'ils purent y vivre.

cavalerie portugaise procura à la cavalerie française, les graces obtenues pour l'armée (1), changèrent sa situation, et en moins de trois mois cette armée, qui à titre de récompense reçut dans cet intervalle le nom *d'armée de Portugal*, redevint une des plus belles et des meilleures qu'on pût voir. Il est sans doute inutile d'ajouter que par les soins et la haute capacité du général Taviel, le matériel de l'artillerie fut de même promptement refait ou réparé, et en meilleur état que lors de notre départ de France; et que par les travaux et le mérite du colonel Vincent, rien de ce qui pouvoit tenir à la défense des forts et places de guerre ne fut négligé; de nouvelles constructions furent même projetées, faites, ou entreprises; les plans de tous les points importans, levés, et une carte routière de tout le Portugal, confectionnée.

Nous n'entrerons pas dans le détail du mouvement des deux corps espagnols qui nous flanquoient : ils n'avoient rien éprouvé qui fût comparable à nos privations et à nos fatigues; et sans rencontrer d'obstacles, le général Solano

(1) Elle reçut en gratification un habillement et équipement entier ; la solde fut augmentée, et chaque homme reçut par jour une bouteille de vin d'Oporto.

avoit effectué son mouvement sur Setubal, et le général Taranco le sien sur Oporto.

Peu de jours après notre entrée à Lisbonne, un des deux bataillons suisses faisant partie de l'armée, partit pour Elvas, et le commandement de la place fut remis au colonel Miquel, d'après les ordres que le général en chef avoit fait expédier au gouverneur d'Elvas, par le Conseil du Gouvernement portugais.

A la même époque, l'autre bataillon suisse partit pour Almeida, dont le commandement fut remis, avec les mêmes formalités, à un chef de bataillon français, nommé Guipouy.

Lorsque toute la troisième division de l'armée fut arrivée à Lisbonne, la deuxième, qui s'y reposoit depuis quelques jours, en partit sous les ordres du général Loison, pour Maffra, d'où elle occupa Peniche, Torres-Vedras, et Cintra.

Quelque temps après, presque toutes les troupes que le général Solano commandoit sur la rive gauche du Tage retournèrent en Espagne avec ce général, et la seconde brigade de la troisième division les remplaça à Setubal (1), pendant que la première brigade oc-

(1) Pendant le séjour de cette brigade à Belem, le major

cupa Belem. Peu après, elle alla relever à Cascaes et Saint-Julien, les troupes de la première division qui s'y trouvoient encore, et qui tout entière fut réunie à Lisbonne.

Ce fut, enfin, pendant que ces différens mouvemens s'exécutèrent, que le général Maurin

---

Dulong échappa au fer des assassins par la circonstance la plus heureuse.

Pour faire comprendre cette anecdote, il faut observer que les soldats portugais ne vivent, pour ainsi dire, que de drogues, c'est-à-dire, de raisins, de mauvais poissons, d'oranges, de figues de Barbarie, qui dans tout le pays se mêlent aux aloès. Nos soldats recevant des rations, un commerce ne tarda pas à s'établir pour les mettre à prix, et de misérables femmes parvinrent bientôt à se faire payer leurs dangereuses faveurs en rations, qu'elles vendoient ou donnoient ensuite à des soldats de leur nation : il est cependant nécessaire d'ajouter que, de leur côté, les soldats piémontais, dont se composoit le régiment du major Dulong, au lieu de livrer de la bonne viande à ces malheureuses, finirent par leur donner du cheval mort, qu'ils alloient prendre à la voirie. Le major Dulong découvrit ces désordres, fit punir les soldats qui y prenoient part, et ayant fait arrêter une de ces créatures, la fit fouetter devant son quartier.

Le lendemain soir, rentrant chez lui accompagné d'un de ses sergens de voltigeurs, il fut attaqué par un homme qui, trompé par la nuit, et prenant le sergent pour son chef, l'étendit par terre d'un coup de poignard, et disparut

fut envoyé occuper les Algarves avec la légion du Midi et le 26e de ligne; que le général de division Quesnel reçut la mission délicate et difficile de se rendre à Oporto, pour y prendre le gouvernement de la ville et de la province, et le commandement de toutes les troupes espagnoles qui s'y trouvoient; et que le général de division Kellermann fut chargé du commandement de toute la rive gauche du Tage.

Tels furent sommairement l'emplacement des troupes françaises en Portugal et les principales dispositions militaires ordonnées par le général en chef.

Les dix-huit bataillons espagnols qui avoient marché sur Oporto, continuèrent à occuper cette province : les autres troupes espagnoles restantes en Portugal furent réparties, savoir; le régiment des grenadiers de la Nouvelle-Castille à Maffra, Peniche, etc.; le deuxième régiment des grenadiers de la Vieille-Castille à Cascaes, et le premier à Lisbonne; le régiment de Santiago, cavalerie, fut envoyé à Santarem; le régiment de Murcie, infanterie, à Setubal; le régiment de Valence, à Cezimbre, à Alcacer-do-Sal et à Sinès; l'artillerie légère, ainsi que les sapeurs et mineurs, à Lisbonne : quant aux régimens de Majorque et aux chasseurs de la Reine, ils rentrèrent en Espagne.

L'armée portugaise, qui en partie occupoit Lisbonne à notre arrivée, quitta successivement cette ville, et fut disséminée. On annonça ensuite qu'on accorderoit un tiers de congés. Les soldats portugais sont naturellement casaniers : ils reçurent cette nouvelle avec enthousiasme : on dépassa de beaucoup le nombre de congés promis ; et ces régimens s'affoiblirent au point qu'on put en amalgamer et en supprimer un grand nombre. La presque totalité de ce qui fut conservé, forma le corps qui se rendit en France sous les ordres du marquis d'Alorna, et ce qui resta put être surveillé et contenu ; car, excepté la légion de police, on ne put jamais compter sur eux.

Le régiment d'Oporto en fut une preuve : il occupoit Caldas ; une compagnie française y passa, et manqua être assassinée par ce régiment. Ce délit ne resta pas impuni : les officiers coupables furent jugés, le régiment fut décimé et licencié ; mais cet exemple n'améliora pas l'esprit des troupes.

Le ministère portugais ayant emporté des sommes énormes, rassemblées en vidant toutes les caisses et même celle des orphelins et des veuves ; en suspendant le paiement de tous les traitemens, soldes, gages et pensions ; différens agens de l'autorité ayant vendu les graces,

les faveurs, les places, la justice, et jusqu'aux décorations de l'ordre du Christ, que des juifs même avoient, dit-on, achetées; le Portugal ayant été inondé de papier-monnoie; tous ceux qui avoient suivi la cour, et qui se composoient des plus riches familles du royaume, ayant réalisé le plus de capitaux possible; et les membres de la factorerie anglaise (la plus opulente de Lisbonne) ayant vendu, argent comptant et à tout prix, les maisons et autres propriétés foncières qu'ils possédoient, il est facile de concevoir qu'il ne restoit rien dans les caisses, et presque pas d'argent dans la circulation.

Il existoit cependant encore des moyens d'y rappeler, assez promptement, une partie du numéraire que le pays avoit perdu; et l'un des principaux consistoit à laisser une entière liberté à la sortie des vins d'Oporto : mais un ordre supérieur la défendit, et une des plus grandes ressources existantes se trouva paralysée, pour les caisses publiques du moins, car la contrebande changea en profits illicites cette branche essentielle de rentrée, en même temps que cette circonstance n'ôta rien à l'odieux de cette mesure, qui prouva combien il étoit difficile de gouverner le Portugal du château des Tuileries.

Cependant il y avoit des dépenses d'admi-

nistration urgentes à faire : les frais de la police, le paiement des farines qu'on tiroit de l'Espagne, ou qu'on trouva à acheter du commerce, n'admettoient aucun retard : indépendamment de cela, la solde étoit arriérée, et devoit être de suite mise au courant : il fallut donc, en attendant d'autres ressources, recourir à un emprunt forcé, au moyen duquel on obtint du commerce, cinq millions.

La marine ne tarda pas à éprouver les effets de la sollicitude du général en chef.

Cinq carcasses de vaisseaux, cinq frégates réputées hors de service, quelques corvettes, etc., avoient été laissés dans le port de Lisbonne. Tout fut mis en usage pour réparer ces bâtimens. Le capitaine de vaisseau Magendie, envoyé pour commander la marine du Portugal, se distingua dans cette mission par autant de zèle que de talens; et l'on vit successivement deux vaisseaux, *le Vasco de Gama* et *la Marie Première*, trois frégates et sept bâtimens légers, remis à neuf, armés, équipés et approvisionnés, prendre position à l'entrée du port, et concourir à sa défense, pendant que la continuation des travaux accéléroit le moment où le reste de la flotte pourroit entrer en rade.

A notre arrivée à Lisbonne, nous y trouvâmes huit vaisseaux russes et une frégate, comman-

dés par l'amiral Siniavin. Cette flotte, qui par l'alliance de la France et de la Russie, et la guerre de la Russie avec l'Angleterre, devoit être pour nous une nouvelle garantie de la sûreté du port, nous donna par la suite plus de crainte que de sécurité.

Le 15 décembre, le général en chef fit arborer le drapeau français sur les forts, les châteaux, les principales batteries et la flotte, et le drapeau portugais disparut. Cet événement imprévu fit une impression d'autant plus vive, que ce peuple crédule est convaincu, que le drapeau du Portugal lui vient de Jésus-Christ lui-même.

Il y eut une grande parade le même jour à midi : on montra au peuple toutes les troupes qu'on put rassembler, mais elles ne firent aucune sensation : de nombreux attroupemens se formèrent dans la ville, et les places, les quais se remplirent de monde, au point qu'on ne pouvoit plus les traverser.

A peine la parade eut-elle défilée, que les clameurs devinrent plus vives, les rumeurs plus générales : les prêtres prirent à ces mouvemens une part active : de tous côtés on vit des miracles. On annonça, entre autres choses, que Don Sébastien, mort depuis cinq cents ans en Afrique, et toujours attendu par les Portugais,

comme le Messie l'est des Juifs, alloit enfin reparoître pour nous exterminer; et le peuple se porta aux points les plus élevés de la ville, pour le voir arriver de plus loin : la statue équestre de Joseph Ier, qui est sur la place du Commerce, avoit, disoit-on, tourné deux fois sur elle-même, etc. etc. La conséquence de ces faits *notoires* fut, à l'approche de la nuit, l'assassinat de quelques français : les dispositions étoient heureusement prises, la populace fut dispersée, et le général en chef voulut que les spectacles eussent lieu comme de coutume : il fit plus, il avoit réuni chez lui toutes les autorités portugaises, et ne permit à personne de quitter la table (si ce n'est au général Margaron, qui avoit été chargé de rétablir la tranquillité), et après dîner, il se rendit à l'Opéra avec tous ses convives. Cette fermeté et cette confiance en ses forces, et dans l'effet de ses mesures et de ses ordres, fit une grande sensation. Malgré cela, le désordre recommença le lendemain à midi sur la place du Rocio, où le peuple massacra deux français, dont un dragon; mais les coupables arrêtés, le calme succéda aussitôt, et depuis cet événement, Lisbonne fut tranquille.

Un des objets importans, et qui des premiers fixèrent l'attention du général en chef, fut l'état

dans lequel se trouvoient les batteries des deux rives du Tage, et des côtes : par les soins du général Taviel et du colonel Vincent, ces dernières furent rapidement rétablies, réarmées, et augmentées en nombre et en force : de suite on travailla à fortifier le château de Lisbonne, qui reçut le bataillon du 15e de ligne pour garnison : Cascaes et Saint-Julien furent également les objets de leurs premiers soins, ainsi que la tour de Bugio et celle de Belem, qu'on projeta de réunir à la batterie de Bon-Secours. Le plan étoit d'en faire un fort qui pût renfermer 2,000 hommes, qui fût blindé et casematé, et défendu du côté de terre par un ouvrage à corne, de toute l'étendue qui se trouve depuis la tour à la batterie.

Il n'y avoit pas un *crapeau* en état de servir, lors de notre arrivée : dans le premier mois on eut vingt-deux mortiers en batterie, par l'activité avec laquelle le général Taviel fit pousser les travaux de l'artillerie. Il faut avouer cependant, que l'arsenal de Lisbonne offre d'immenses ressources : des ouvriers de tous genres y sont réunis; tout ce qui a rapport à la guerre s'y confectionne; on y trouve, indépendamment de plusieurs forges et ateliers de charonnage, des ateliers et des magasins de tout ce qui peut tenir à l'habillement et à la chaussure des

troupes, à l'enharnachement et à l'équipement de la cavalerie, aux attelages de l'artillerie; enfin il y a une manufacture d'armes de toutes espèces, une des plus belles salles d'armes de l'Europe, et jusqu'à des fonderies de canon. On y compte habituellement 3,000 ouvriers, et si l'on eut besoin de leur apprendre bien des choses, on fut généralement étonné de l'intelligence avec laquelle ils conçurent ce qu'on leur enseigna, et de la perfection avec laquelle ils l'exécutèrent. Il n'existe pas d'hommes qui copient mieux que les Portugais : naturellement patiens, adroits et attentifs, on ne leur a rien montré qu'ils ne l'aient parfaitement imité.

M. de La Garde, nommé commissaire général de la police du Portugal, ne tarda pas à arriver à Lisbonne : loyal, conciliateur, et très-capable, il y rendit de grands services, et pour la première fois, le Portugal et Lisbonne eurent une police sage, éclairée, juste et ferme.

Dans les premiers jours de janvier, arriva le décret qui, pour rachat des propriétés, frappa sur le Portugal une contribution extraordinaire de cent millions.

Ce décret fit le plus mauvais effet : mais si quelque chose put y ajouter, ce fut la manière dont on se trompa dans tous les calculs; et le tort qu'on eut de s'écarter entièrement de

l'esprit de ce décret, qui, jugé diversement, parut cependant à quelques personnes régulariser le droit de conquête et le limiter, justifier les impôts de guerre, et en fixer le taux (1).

En effet, les rentrées qu'on avoit évaluées à cent millions, ne pouvoient en donner que quarante-trois, et la contribution qui, comparée à la valeur de toutes les propriétés foncières et mobilières, à celle des capitaux et des fonds du commerce, eût paru modérée, qui l'étoit en effet, et qui eût été payée sans secousse, puisqu'en y comprenant l'argenterie des églises, et une partie des marchandises anglaises, elle ne frappoit qu'un cinquantième des fortunes, sembla accablante du moment où l'on en eut chargé les revenus, presque tous d'ailleurs annullés ou suspendus par les circonstances; elle excita donc le plus grand mécontentement, arrêta la rentrée de toutes les contributions ordinaires, et ne produisit que du mal.

Sur la demande du général en chef, cette contribution fut réduite à cinquante millions, ce

(1) On n'examine pas ici la question de savoir s'il y avoit un droit de conquête à exercer sur un peuple qui nous avoit reçu en amis : on se borne à faire connoître, en parlant de cette contribution, une opinion qui parut prévaloir.

qui ne frappoit plus que la centième partie des fortunes : on annonça ce bienfait, tout le monde s'attendit à une diminution de moitié, et au lieu de cela on eut été obligé, pour exécuter même le dernier décret, d'augmenter d'un cinquième le taux des sommes demandées à chaque province, ville ou corporation : on regarda dès-lors la mesure comme dérisoire, injuste et vexatoire : on cria beaucoup plus pour les cinquante millions, qu'on ne l'avoit fait pour les cent : on n'en obtint pas le quart, et on révolta tous les esprits.

On trouvera, sous le n° 9, le tableau des rentrées auxquelles l'opération dont nous parlons avoit réduit le produit des cent millions primitivement demandés.

A mesure que le général Junot reçut plus de détails sur ce qui s'étoit passé sur la route que l'armée avoit suivie, et sur sa situation, il sentit davantage qu'il étoit impossible de continuer à y faire passer des troupes, et chargea le chef de l'état-major d'ouvrir une autre communication avec la France, tant pour la plus prompte arrivée des détachemens attendus, que pour la marche des courriers; car tout ce qui étoit resté à la Sarza-Major, ou avoit été rassemblé à Alcantara, avoit, immédiatement après notre entrée à Lisbonne, reçu ordre de

rejoindre l'armée, en passant par Badajos, Elvas, Estremos, et étoit arrivé.

A cet effet, le chef de l'état-major général organisa une route d'étape par Leiria, Coimbre et Almeida : toutes les mesures imaginables furent prises pour approvisionner cette route, et la préserver de tous désordres : on y rassembla, sous le premier de ces rapports, toutes les subsistances qu'on put ramasser dans la partie des provinces portugaises qu'elle traverse : on plaça dans chaque lieu d'étape, en lui donnant les instructions les plus détaillées, 1° un officier portugais parlant les deux langues, faisant les fonctions de commandant de place et de commissaire des guerres; 2° un brigadier de gendarmerie et quatre gendarmes français, outre quatre dragons français et huit cavaliers portugais, choisis pour seconder les gendarmes et partager leur service. Ces brigades furent également chargées de maintenir le bon ordre dans les lieux d'étape, de suivre la marche des colonnes, pour qu'aucun traînard ne restât en arrière; de plus, il y eut un officier de gendarmerie, ayant une brigade de neuf hommes pour escorte, chargé d'inspecter sans cesse cette route, de Lisbonne à Coimbre; et un autre, avec une semblable escorte, chargé de l'inspecter de Coimbre à Almeida. Enfin, le chef d'es-

cadron Thomas, commandant la gendarmerie, très-estimable officier, fut nommé inspecteur général de la route, et placé à Coimbre, ayant quinze hommes pour son escorte.

Avec ces précautions et le zèle du commandant Thomas, on prévint tout désordre et tout abus : jamais service ne se fit avec plus de régularité et plus d'économie : il n'y eut pas une ration perdue : le pays fournit volontairement, et même avec dévouement, tout ce qu'il put fournir; et malgré cela, on fut obligé d'abandonner cette route, lorsque trois mille hommes d'infanterie et trois cents chevaux y eurent passé; dès-lors on ne communiqua plus que par la rive gauche du Tage, et par Madrid.

Dans le nombre des officiers distingués que l'armée possédoit, se trouvoit le colonel d'artillerie Foy. Le général en chef, voulant utiliser sa capacité, le chargea de l'inspection générale des forts et places de guerre du Portugal. Cette mission avoit de plus, pour objet, de bien connoître la situation intérieure du Royaume, sous une foule de rapports essentiels : la manière dont elle fut remplie auroit eu pour l'armée, et même pour le pays, les plus utiles résultats, si nous avions continué à l'occuper.

Les subsistances et fourrages furent, dès notre arrivée à Lisbonne, l'objet de nos plus

cruels embarras : le pain et la viande sembloient devoir manquer en même temps, et en y arrivant nous trouvâmes le pays déjà en proie à cette double disette. Tant que le commerce avoit été libre, il n'avoit pas laissé d'inquiétude pour le pain; mais les Anglais s'opposant, à cause de notre présence, à l'entrée de toute espèce de comestibles, on ne savoit plus comment le peuple et l'armée vivroient jusqu'à la récolte (1). On écrivit en Afrique, en Amérique, en France; l'on fit écrire par tous les envoyés, par tous les consuls; on engagea le commerce à s'occuper de l'approvisionnement de Lisbonne, en grains et en riz; on offrit des primes, et le tout en vain. Tous les secours, à cet égard, se bornèrent à quelques grains que le commerce put livrer, aux quinze mille barriques de farine que l'on acheta en Andalousie, et dont dix mille seulement arrivèrent par Mertola, Beja, et Alcacer-do-Sal, farines, qui furent réservées pour l'armée, et qui mirent le général en chef à même

(1) On n'a jamais conçu de quoi les habitans de Lisbonne ont vécu pendant les mois d'avril, mai et juin; il y a eu à cet égard des faits qu'on ne peut expliquer : par exemple, Lisbonne n'avoit éprouvé dans sa population qu'un sixième de diminution, et on n'y consomma que le tiers de ce qu'on avoit toujours consommé.

d'approvisionner les places de guerre, les forts et les vaisseaux, et d'avoir toujours cinq cent mille rations de biscuit en réserve. La viande présentoit encore plus de difficultés : le pays étoit dépourvu de bétail : le Régent avoit fait, avec les Barbaresques, un marché d'après lequel ils devoient lui livrer par an trois mille bœufs ; mais les conditions de ce marché ne purent être tenues, et les Anglais d'ailleurs auroient rendu les livraisons impossibles. On eut donc toutes les peines du monde à continuer ce service, et l'on alla, dans quelques circonstances, jusques à proposer de distribuer aux troupes le gibier des parcs conservés. Enfin, dans le mois de mars, on obtint de M. Bandeira, riche particulier de Lisbonne, qu'il se chargeroit de l'entreprise de tous les vivres de l'armée.

S'occupant à la fois du présent et de l'avenir, le général en chef se fit rendre compte de l'état de l'agriculture, pour l'améliorer : il fit de même examiner comment on pourroit l'augmenter, soit par des défrichemens, soit en desséchant des marais ; et peu d'années auroient suffi pour ne laisser aucune inquiétude, ni pour le pain, ni pour la viande. Ses efforts ne se bornèrent pas à ces objets de première nécessité, et il donna, à cet égard, une impulsion qui, avec le temps, auroit eu les plus heureux effets.

Dans le nombre des personnes qui justifièrent cette assertion, nous citerons le général Taviel, qui, utilisant en chef habile l'instruction de ses officiers (1), fit reconnoître à Coimbre une mine de charbon de terre, et à Moïra une mine de garence, et obtint du commerce de Lisbonne, qu'il se chargeroit de l'exploitation de la première; et du commerce de Moïra, qu'il se chargeroit de l'exploitation de la seconde.

Enfin, le général en chef s'occupa des autres mines précieuses que renferme le Portugal, tant pour constater l'existence de celles déjà connues, que pour en faire découvrir de nouvelles, et se mettre à même d'évaluer l'immensité des ressources que ce pays renferme; ressources, dont on n'a encore songé à tirer aucun parti, et que de tous côtés la nature prodigue, y offre en vain à l'industrie de l'homme (2).

Les maisons royales ne furent pas oubliées :

---

(1) M. Brun, aide-de-camp du général Taviel, jeune homme très-capable, et l'une des innombrables victimes de la campagne de Russie, est un de ceux qui se distinguèrent le plus dans des missions de cette nature.

(2) L'influence de l'Angleterre a toujours tendu à tuer l'industrie des Portugais, à les empêcher d'utiliser leurs propres ressources, et à les maintenir dans un état de dépendance entière, pour tout ce qui tient à leurs besoins, et même à leur commerce.

le château de Quelus et son parc furent entièrement réparés : ils devinrent en peu de mois plus beaux qu'ils ne l'avoient jamais été, et offrirent, sous le rapport de la dignité et de l'élégance, la plus belle habitation qu'aucun Souverain ait jamais eue en Portugal.

Au retour de la belle saison, le général en chef voulut réunir son armée dans un camp : le désir d'ajouter à l'instruction des troupes et des officiers, de les sortir de Lisbonne, de les tenir rassemblés, de les maintenir dans une sévère discipline, justifioit ce projet : mais plusieurs obstacles s'opposèrent à son exécution. Le premier, fut l'impossibilité de trouver, dans un rayon de deux lieues de Lisbonne, un terrain propre à établir, avec quelque régularité, ce camp, qui devoit être entouré de fossés et de batteries ; la seconde, fut l'impossibilité de se procurer les planches nécessaires pour la construction des baraques des états-majors et des troupes.

Le général en chef avoit donné à toute l'administration de ce pays le mouvement qui convenoit aux circonstances ; mais la présence de la Commission du Gouvernement étoit un obstacle continuel, qui à chaque instant opposoit à ses efforts l'effet de la mauvaise volonté, le manque de capacité, et cette force d'inertie,

plus fâcheuse souvent qu'une opposition ouverte.

Il en rendit compte, et reçut l'ordre de prendre les rênes de l'Etat, sous le nom de *Gouverneur général.*

La cérémonie de son installation se fit avec autant de solennité, que l'objet en avoit été tenu secret. Toute la Commission du Gouvernement fut assemblée au palais de l'Inquisition; le général en chef s'y rendit, entouré de son état-major et de toutes les personnes qu'il avoit choisies pour ses ministres : un discours aussi ferme que noble, annonça les ordres qu'il avoit reçus, et les dispositions par lesquelles il alloit les exécuter : il prononça ensuite la dissolution de la junte du Gouvernement, et fit connoître la composition du nouveau ministère.

Par ce travail, il nomma deux ministres pour chaque partie, savoir : un français et un portugais : le ministre de la justice et des cultes en fût seul excepté.

De cette manière, M. Hermann et M. Petro de Mello, furent ministres des finances et de l'intérieur.

M. Luuyt (1) et le comte Saint-Payo, furent ministres de la guerre et de la marine.

---

(1) Ancien ordonnateur en chef des armées françaises,

M. le principal de Castro, ministre de la justice et des cultes.

M. de La Garde, intendant général de la police, entra dans le ministère;

Et M. Viennot Vaublanc, inspecteur aux revues, fut nommé secrétaire d'état.

Le Portugal reçut ces changemens sans mécontentement, et bientôt il en goûta les fruits: ces ministres, en effet, avoient la volonté et les moyens de faire le bien, ils le firent, et achevèrent de rallier à ce nouvel ordre de choses l'immense majorité des habitans.

Un des objets qui occupoit le plus les Portugais, étoit le choix du Prince auquel alors ils croyoient être destinés. Le général en chef profita de cette circonstance pour envoyer à Paris une grande députation, dont le prétexte étoit d'obtenir que le sort du Portugal fût plutôt fixé, et dont l'objet étoit d'éloigner de Lisbonne plusieurs personnages qui lui étoient suspects, et qui, sous le titre honorable de députés, furent envoyés en France.

Une réussite aussi entière ayant justifié l'hon-

---

homme d'un esprit sage, analytique, et qui dans l'organisation de ce double ministère, dans la marche qu'il donna aux affaires, dans les délibérations du conseil des ministres, développa des qualités rares et des talens précieux.

neur d'avoir été chargé de cette expédition importante, méritoit quelques graces nouvelles, et le général Junot les trouva dans son élévation à la dignité de duc d'Abrantès.

Le pays l'apprit avec satisfaction, les troupes avec joie.

Pour la lui témoigner, les généraux et les colonels de son armée lui donnèrent, le 8 juin, et en signe de félicitation et d'attachement, une fête extrêmement belle, et qui réunit au grand théâtre de Lisbonne (à cet effet très-richement décoré), tout ce que cette capitale renfermoit de plus brillant et de plus distingué.

CONCLUSION.

TELLE est cette campagne, qui paroîtra toujours plus extraordinaire à mesure qu'elle sera mieux connue; cette campagne qui a un caractère particulier, qui mérite une place dans notre histoire militaire, et que des Français seuls pouvoient entreprendre et faire (1).

Dans le fait, tout ce que j'en ai dit ne peut donner une idée des fatigues endurées, des privations supportées, des obstacles vaincus. Les jours de la durée du mouvement de l'armée valent des mois d'efforts, et aucun des militaires qui l'ont faite ne lui connoissent de point de comparaison, soit qu'ils reportent leurs pensées sur nos plus pénibles campagnes d'Eu-

---

(1) Le marquis d'Allornes m'a souvent répété, que si, dans la saison la plus favorable, il avoit été chargé de traverser le Beira avec un corps de trois mille hommes, il lui auroit fallu plus d'un mois pour préparer son passage.

rope, soit qu'ils se rappellent tout ce qu'ils ont pu souffrir en Egypte, en Amérique, ou dans l'Inde (1).

Pendant cette campagne, l'armée n'a pas eu l'honneur de combattre : c'est l'objet d'un regret que tous les braves ont partagé; mais sous le rapport de la guerre, qu'est-ce qui n'eût pas été facile, avec le dévouement, le courage et la résignation, dont l'armée donna tant de preuves dans cette terrible marche.

La victoire souvent ne requiert qu'un élan naturel aux Français, que l'honneur électrise toujours : mais il faut plus que cela pour supporter des fatigues, des privations, des souffrances aussi longues, qui dépassent à ce point toutes les forces humaines, et qui n'ont aucun des attraits, aucun des stimulans, et aucune des compensations de la victoire.

On peut donc citer des campagnes plus brillantes, mais jamais armée n'en a fait ni n'en fera de plus méritoires, c'est-à-dire, qui soient,

---

(1) Cette relation fut écrite en 1808, c'est-à-dire, bien avant la campagne de Russie: la faim et le froid firent dans cette dernière, ce que la faim et les inondations auroient fait dans la première, si la traversée des montagnes du Beira avoit eu dix lieues de plus.

sinon plus glorieuses, du moins plus difficiles, plus audacieuses, et par conséquent, plus honorables.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Situation du Portugal sous le gouvernement du duc d'Abrantès; causes qui la changèrent; influence qu'eut à cet égard la révolution de l'Espagne; défection et désarmement des troupes espagnoles qui se trouvoient en Portugal; insurrection des provinces d'Oporto et des Algarves.

DEPUIS sept mois le Portugal jouissoit d'une paix profonde et d'un calme qu'aucun événement n'avoit troublé.

Malgré les souffrances du moment, chacun espéroit de l'avenir : une grande partie des bras que le commerce n'occupoit plus avoient été rendus aux campagnes : le licenciement des deux tiers de l'armée, le débandement de plu-

sieurs corps (1), avoient produit le même effet : le ciel sembloit bénir ce nouveau genre d'industrie, et la plus belle récolte, que de mémoire d'homme on se rappelât, couvroit la terre, dissipoit les craintes de la famine, et donnoit, pour ainsi dire, un garant nouveau de la tranquillité publique.

Pendant que le peuple goûtoit cet espoir consolateur, le haut commerce, profitant d'un change avantageux, au point de doubler, en quatre mois, les capitaux qu'on y employoit, réparoit ses pertes.

Les fortunes particulières des Portugais restés, n'avoient éprouvé aucune atteinte.

Les titres, les charges, avoient été maintenus : presque tous les traitemens de l'ancien gouvernement se payoient exactement : les décorations du Christ, et les décorations des autres ordres existant en Portugal, avoient continué à être portées : rien ne donnoit, d'ailleurs, à ce Royaume, la physionomie d'un pays conquis : les envoyés des puissances alliées de la France

(1) A Oporto, et dans le Tras-los-Montes, les chefs espagnols, chargés de pourvoir à leur solde, ne leur avoient rien donné, et avoient laissé débander les corps portugais qui avoient été conservés dans ces provinces.

y étoient restés, et continuoient à y résider (1) : l'intérêt, l'amour-propre individuel et national s'y trouvoient donc également ménagés ; et le gouvernement du duc d'Abrantès, aimé dans ce pays, rattachoit chaque jour plus de personnes à ce nouvel ordre de choses, et faisoit attendre avec confiance, ou résignation, les événemens qui devoient définitivement fixer le sort du Portugal.

Cette situation étoit trop généralement jugée ; il étoit trop difficile de se refuser aux conséquences de tous ces faits, pour que ce pays ne fût pas resté tranquille : d'ailleurs, l'audace de notre arrivée avoit produit un effet moral qui, malgré notre foiblesse et notre disséminement, duroit encore : enfin, nos ennemis les

(1) Le nonce du Pape fit seul exception : après avoir affecté pendant plusieurs mois le dévouement le plus entier à la France, l'attachement le plus sincère au général en chef, la résignation la plus apostolique aux événemens : après avoir visité le général en chef tous les jours, et en sortant, un soir, d'un entretien intime et particulier de plusieurs heures avec lui, ce prélat insinuant, fin et mielleux, se déguisa à la hâte, se sauva de Lisbonne, alla s'embarquer sur une chaloupe qui l'attendoit sur la côte, et rejoignit la flotte anglaise, à l'extrême étonnement de tout le monde.

plus acharnés se trouvoient en Portugal, sans appui, sans encouragement, sans espoir.

Réduit à lui-même, il est donc certain que le Portugal seroit resté tranquille; mais quatre causes étrangères changèrent sa situation, et amenèrent les événemens auxquels il servit de théâtre.

La première de ces causes fût la communication continuelle des Anglais avec tout le pays, et l'intérêt que les Portugais avoient à la maintenir.

La seconde, le soulèvement de l'Espagne, qui, en nous isolant, nous laissoit sans communications avec la France, comme avec les corps d'armée que nous avions dans la Péninsule, et changeoit en auxiliaires des Portugais, les Espagnols, jusque-là nos alliés, et leurs ennemis.

La troisième, la présence d'une armée espagnole, presque de la force de la nôtre, formant à Oporto la plus grande masse des troupes existantes en Portugal.

Enfin, la quatrième, les revers éprouvés en Andalousie par l'armée du comte Dupont (1), et la prise de la flotte que nous avions à Cadix.

---

(1) Quel changement dans les événemens de l'Espagne,

Deux de ces causes n'auroient pu suffire pour insurger le Portugal : il est même douteux que trois d'entre elles eussent produit cet effet; mais excité sur toute sa circonférence, comme dans toutes les parties de son centre, par ses prêtres, par quelques fidalques, et par la presque totalité des officiers portugais, qui, réduits à l'aumône par le non-paiement de leur solde (1), devinrent chefs d'insurgés; excité par des étrangers puissans, nombreux, et acharnés; excité au nom de son intérêt, de l'honneur national et de sa religion; entraîné par des hommes ardens et entreprenans; séduit par tant d'espérances, en partie fondées; par tant de promesses, d'autant plus brillantes qu'elles étoient, sous quelques rapports, plus trompeuses; enhardi par la

---

si les ordres que M. le général en chef comte Dupont exécutoit, avoient porté de se replier sur le Portugal, dans le cas où la route de Madrid lui seroit fermée : mais on eût été criminel alors, si l'on eût paru regarder comme possible une chance fâcheuse, eût-elle été certaine.

(1) Ce fut une des grandes fautes de l'administration des finances du Portugal. M. Thonnelier, payeur-général de l'armée, fit sentir au Duc tout l'odieux et les conséquences de cet abandon, et fut chargé par lui de la solde de ces officiers; mais presque tout le mal étoit fait, et tout ce que son zèle rendit possible, fut de l'arrêter.

certitude que nous venions d'éprouver en Espagne un grand revers, par la conviction que nous ne pouvions être secourus, par le disséminement du peu de troupes que nous avions, il étoit impossible que l'embrasement n'eût pas lieu : il devoit, de plus, être très-sérieux dans un pays où l'organisation des milices forme par province un corps d'armée toujours existant; où les licenciemens et la désertion pouvoient ajouter de suite 20,000 soldats faits, à ces milices; où l'on annonçoit chaque jour l'arrivée de troupes étrangères, destinées à les renforcer; où les Anglais prodiguoient l'argent pour corrompre, les armes et les munitions pour encourager; où le peuple est sobre, fort brave, superstitieux, presque sauvage sur quelques points, et sur-tout dissimulé, silencieux, discret (1); enfin, où il occupe le pays du

---

(1) Les figures, le teint, le caractère, la duplicité, les mœurs, les goûts, les habitudes, la paresse, l'apathie, les costumes, la malpropreté, les chants, la valeur, tout rappelle les Maures dans les Portugais, qui de plus sont insoucians, pauvres, fanatiques, crédules, indolens, mais braves, quoiqu'on remarque en eux beaucoup plus de facilité à commettre des crimes, que d'énergie quand ils sont découverts.

Dans ce pays, les hommes sont encore en friche comme

monde le plus difficile pour toute armée étrangère, le plus propre à la guerre de peuple, et cela dans une saison qui étoit déjà un ennemi puissant pour nous.

La nouvelle de l'insurrection d'Espagne commença donc à échauffer les esprits, et à produire de l'agitation dans les troupes espagnoles.

Le duc d'Abrantès, qui l'avoit prévu, s'étoit assuré de toutes les lettres qui pouvoient ajouter à cette disposition; mais les juntes de Séville, de Badajos, de Ciudad-Rodrigo, de Galice, etc., avoient employé d'autres moyens de correspondance que ceux de la poste : des messagers secrets avoient été chargés de remettre aux chefs de tous les corps, des ordres de ren-

---

la terre. Pour changer les hommes, il faudroit une génération entière; et pour améliorer le sol, d'immenses travaux : ce n'est que de cette manière que le Portugal pourroit cesser d'offrir le contraste du plus beau ciel et de la plus laide nature, d'une espèce d'hommes distingués, et de l'abrutissement.

Une chose inexplicable, c'est que les Portugais, qui tiennent à leurs familles, vendent leurs enfans à vil prix : dans l'Alentéjo, sur-tout, les Espagnols en achètent un grand nombre, à raison de *quinze vingtains* la pièce, c'est-à-dire, trente-six sols.

trer en Espagne, au nom de l'honneur, de la patrie et de la religion, en même temps que des lettres particulières, adressées à des militaires de tous grades, les appeloient au secours de leurs familles et de leur pays : plusieurs de ces messagers avoient été arrêtés, mais le plus grand nombre avoient rempli leur mission, et chaque jour rendoit la physionomie de ces troupes plus inquiétante.

Cependant, d'après des ordres aussi extraordinaires que formels, et sur l'exécution desquels le duc d'Abrantès avoit en vain réclamé, le comte Loison s'étoit porté à Alméida avec 4,000 hommes, et le général Avril, avec une colonne à-peu-près semblable, se dirigeoit sur Cadix : ces troupes formoient tout ce que l'armée avoit de disponible; le reste suffisoit à peine pour contenir les points occupés, de sorte que la presque totalité du Portugal étoit sans forces.

Dans cette situation critique, le général en chef fit visiter les cantonnemens des Espagnols par des officiers d'état-major; leur fit donner les mêmes vivres, la même solde, les mêmes gratifications qu'à nos troupes; traita les officiers et les troupes espagnoles, comme les soldats et les officiers français, et satisfit à tous leurs besoins; pendant que, d'un autre côté, il

les dissémina autant que cela étoit possible, et ordonna à tous les généraux de redoubler, vis-à-vis d'eux, de soins, de surveillance, et de tâcher de les convaincre combien elles étoient heureuses de ne pas avoir à prendre part aux déchiremens malheureux qui ensanglantoient l'Espagne.

Dans toute autre circonstance, cette conduite lui auroit assuré ces troupes, ou du moins les auroit contenues; mais l'impulsion contre laquelle il luttoit étoit trop puissante, pour que des considérations personnelles, ou du moment, pussent balancer l'effet des considérations irrésistibles auxquelles ces troupes cédoient.

Sur ces entrefaites, la garnison d'Alcacer-do-Sal, composée des chasseurs de Valence, refusa de se rendre à Setubal, ainsi qu'elle en avoit l'ordre.

Aussitôt le Duc chargea le major Dulong de la forcer à l'obéissance, mettant, à cet effet, à sa disposition le régiment qu'il commandoit, et le régiment espagnol de Murcie.

En arrivant à Alcacer-do-Sal, le major Dulong trouva la garnison de cette place en bataille, et se déploya devant elle. Le sang alloit couler: une entrevue, habilement provoquée avec le chef qui la commandoit, prévint ce malheur;

la fermeté du major Dulong achevant l'œuvre de la prudence, il parvint, non-seulement à faire exécuter à cette garnison l'ordre qu'elle avoit reçu, mais il excita, dans les soldats qui la composoient, un enthousiasme tel, qu'aux cris de *vivat*, il fut enlevé par eux, et passant de bras en bras, promené en triomphe dans tout leur quartier.

Malgré ce succès, deux cents hommes du même régiment, placés à Cezimbre, se débandèrent : on courut après; par l'effet de la force, de la persuasion, cent rentrèrent, le reste échappa. Quelques autres mouvemens semblables eurent encore lieu sur la rive gauche du Tage : enfin, le 9 juin au matin, le duc d'Abrantès reçut la nouvelle de la défection des seize bataillons espagnols qui étoient à Oporto, de l'enlèvement du général de division Quesnel, des officiers de son état-major, et de toutes les autorités civiles et militaires.

A l'instant même, le désarmement de tout ce qui restoit d'Espagnols en Portugal, fut arrêté.

Mais, d'une part, ces Espagnols étoient répartis depuis Sinès jusques au-dessus de Peniche; de l'autre, c'étoient presque tous des corps de grenadiers et de chasseurs : outre cela, les événemens leur créoient des partisans dans tout le Portugal, et sur-tout à Lisbonne, où

tous les gens de peine, au nombre de 15,000, sont Galiciens; enfin, le duc d'Abrantès tenoit essentiellement à ce que ce désarmement se fît sans effusion de sang, notamment à Lisbonne, et il n'y avoit pas 2,000 hommes de troupes françaises.

Il arrêta ou approuva, en conséquence, les dispositions suivantes, résultat d'un travail de plusieurs heures, entre le chef de l'état-major et lui.

Le 1er régiment de grenadiers de la Vieille-Castille, qui étoit à Lisbonne, reçut ordre de se rendre à Setubal; et en arrivant au bord du Tage pour s'y embarquer, il fut morcelé, enveloppé, désarmé, et conduit à bord des bâtimens préparés pour le recevoir.

Les canonniers à cheval et ouvriers espagnols qui se trouvoient à Lisbonne, furent désarmés dans leurs quartiers mêmes, par les mesures que prit le général Taviel, qui, par une conduite aussi sage qu'habile, s'étoit pour ainsi dire acquis ces troupes.

Le 2e régiment des grenadiers de la Vieille-Castille, qui étoit à Oeyras, reçut ordre d'aller renforcer le camp de Morfacem : il fut en conséquence embarqué à Parço-d'Arcos, et arrivé devant notre ligne d'embossage, il fut désarmé.

Quatre cents grenadiers français, embar-

qués à Lisbonne, sous le commandement du chef de bataillon Hersant, aide-de-camp du général en chef, furent transportés à Santarem, et y arrivant à l'improviste, y désarmèrent tout le régiment de cavalerie de Santiago, qui s'y trouvoit.

La moitié du premier bataillon des grenadiers de la Nouvelle-Castille, cantonnée à Torres-Vedras, y fut désarmée par la moitié du troisième bataillon du 12e d'infanterie légère.

Sous des prétextes différens, le reste de ce bataillon fut rassemblé à Peniche ; le second bataillon le fut à Maffra, et l'un et l'autre furent désarmés en y arrivant.

Le régiment de Murcie, qui, fort de 1400 hommes, étoit à Setubal, reçut ordre de venir tenir garnison à Lisbonne : il devoit être embarqué à Casillas, et désarmé au milieu du Tage sous le feu de quelques bâtimens de guerre qui s'y portèrent à cet effet ; mais un nouvel émissaire, venu d'Espagne, fit débander le régiment pendant sa marche de Setubal à Casillas : 1100 hommes s'échappèrent, 300 furent arrêtés et désarmés.

Quant à la garnison d'Alcacer-do-Sal, où un nouveau détachement du régiment de Valence avoit été envoyé, et à celle de Sinès, composée de soldats du même corps, leur éloignement,

joint au petit nombre de troupes dont nous pouvions disposer, rendoit leur désarmement plus embarrassant, plus périlleux encore : en conséquence, la première reçut ordre de se rendre à Setubal, exécuta ce mouvement, et fut désarmée en débarquant; et les mêmes troupes qui venoient d'opérer ce désarmement partirent, sous les ordres du major Dulong, dans les mêmes barques qui avoient amené les Espagnols, pour aller désarmer à Alcacer-do-Sal la garnison de Sinès, qui s'y étoit rendue d'après les ordres qu'elle avoit reçus : mais la nouvelle du désarmement de la garnison d'Alcacer-do-Sal y arriva un quart d'heure avant nos troupes; les Espagnols se sauvèrent, furent poursuivis avec la plus grande vigueur, et s'échappèrent, à trente ou quarante hommes près, que l'on rattrapa et que l'on ramena.

Ainsi, ce désarmement se fit sur toute la rive droite du Tage sans coup férir et sans qu'un homme échappât, et fut exécuté sur tous les points le lendemain 10, à trois heures du matin.

La force des mesures assura ce résultat, d'autant plus satisfaisant, que les Espagnols avoient pressenti leur désarmement, avoient résolu de s'y opposer, étoient sur leurs gardes, et avoient chargé leurs armes. Les détails de chacune de ces opérations seroient trop

longs à rapporter, mais cependant mériteroient d'être connus, et ne peuvent que faire honneur aux officiers qui en furent chargés (1).

Ce désarmement fit en Portugal la plus grande sensation : la précision dans l'exécution, la prévoyance dans le plan, le secret, ont étonné autant que la réussite.

Pendant que cette opération se faisoit, le général en chef apprit l'arrestation des officiers et des courriers envoyés par Badajos; de suite il en expédia par Almeida et Ciudad-Rodrigo, mais ils eurent le même sort : dès-lors toutes nos communications furent coupées, et chaque jour nous apporta des détails qui rendoient notre position plus difficile.

Le duc d'Abrantès avoit d'abord songé à

---

(1) Nous citerons, à cette occasion, la conduite du général Graindorge : peu sûr que le régiment de Murcie exécuteroit les ordres qu'il lui avoit donnés, ce général suivoit son mouvement : bientôt ses craintes se vérifient : le régiment se débande, et le général Graindorge, n'écoutant que sa vaillance, se jette au milieu de ces 1400 furieux, suivi de plusieurs dragons seulement : il essuie le feu de tout le régiment; ses vêtemens sont criblés : malgré cette résistance, il tue trente hommes et deux officiers, et ramène trois cents prisonniers, dont vingt-six soldats et un officier sont entrés à l'hôpital de Setubal.

s'emparer de Badajos, en y pénétrant sous le prétexte d'y faire passer la colonne du général Avril, et 1200 hommes, avec lesquels le major Dulong partit de Setubal, et arriva assez près d'Elvas; mais vingt mille insurgés s'y étoient spontanément portés, et rendoient cette tentative inutile : Ciudad-Rodrigo offroit à-peu-près le même obstacle, contre ce qu'auroit pu entreprendre le général Loison.

Le Duc se borna donc aux dispositions suivantes :

Pour ce qui tenoit au nord, il ordonna

1° Au général de division comte Loison de se rendre à Oporto (qui se trouvoit sans gouvernement, sans administration, sans troupes), et d'exécuter ce mouvement avec le premier régiment provisoire d'infanterie légère et six pièces de canon : le prévenant que le bataillon du 12e d'infanterie légère partoit de Torres-Vedras pour arriver en même temps que lui à Oporto;

2° Au général Charlot de rester à Almeida avec le quatrième bataillon du quatrième régiment suisse et le bataillon du 32e de ligne;

Et 3° au cinquième régiment provisoire de dragons, qui étoit à Almeida, de retourner à Elvas.

Relativement au sud, il prescrivit au général

Avril d'occuper Estremos et Evora, jusqu'à nouvel ordre, avec un bataillon du 86e et les dragons du quatrième régiment provisoire, détachant un bataillon du 86e à Elvas, et de charger le colonel Maransin (1) de tenir, avec sa légion du Midi, Mertola, ainsi qu'Alcoutime, et de réunir sous ses ordres le bataillon du 26e, pour défendre le cours de la Guadiana et les bords de la mer, depuis Faro à Villa-Real.

Nous étions dans cette position, lorsque nous reçûmes la nouvelle que les insurgés du royaume de Séville menaçoient de passer la Guadiana et de faire soulever les Algarves. En effet, des chaloupes canonnières, arrivées de Cadix, furent placées sur la Guadiana, en face de Villa-Real et d'Alcoutime, et débarquèrent, outre beaucoup de munitions, deux mille fusils, pour achever l'armement de cette partie de l'Espagne. Pendant ces préparatifs, nos troupes furent excitées à la désertion sous la promesse de 20 sous de solde par jour, et de 30 pour ceux qui apporteroient leurs armes: peu après, on annonça la prise du général en

---

(1) M. le général Maurin, extrêmement malade alors, avoit été obligé de remettre le commandement des Algarves au colonel Maransin.

chef comte Dupont, et la reddition de notre escadre de Cadix; enfin, seize bâtimens de guerre anglais et quarante transports, portant cinq mille hommes de troupes anglaises, sous les ordres du général Spenar, parurent tout-à-coup à l'embouchure de la Guadiana, jetèrent à Faro quelques troupes, des armes, de l'argent, des munitions, et firent soulever toute la partie orientale des Algarves. Nos troupes, très-disséminées, eurent la plus grande peine à se replier : ce qui étoit à Faro fut pris après une honorable résistance; la compagnie de la légion du Midi, qui étoit à Alcoutime, eut le même sort, après une défense opiniâtre; quant au colonel Maransin, pressé de tous côtés par les Anglais, par les insurgés espagnols, par les habitans du pays, par toutes les troupes portugaises, qui tout-à-coup se tournèrent contre lui, il ne put se rallier qu'à Mertola.

Il fit dans cette occasion preuve d'une grande activité, d'un dévouement entier, et de talens distingués : il ne put éviter cependant de perdre une centaine d'hommes, en même temps que le 26e et la légion du Midi perdirent à Faro leurs magasins, leurs caisses, et tous les papiers relatifs à leur administration.

On doit ajouter que le général Maurin, malade à Faro, au point de ne pouvoir être

transporté, y fut forcément abandonné au moment de l'insurrection; mais il fut sauvé par les Anglais, qui le mirent à bord de leur flotte. L'armée perdit en lui un officier-général distingué.

Le jour de la Fête-Dieu arriva. De tous temps la célébration de cette fête avoit été dans le Portugal, et sur-tout à Lisbonne, l'objet des plus grandes et des plus justes précautions; on avoit même vu des rois ne pas oser ce jour-là rester dans leur capitale quand ils n'étoient également sûrs du peuple et des prêtres; « le prince du Brésil lui-même, n'avoit pas »osé y assister deux ou trois ans auparavant»(1).

Plusieurs personnes avoient conseillé au général en chef, d'empêcher que la procession n'eût lieu; mais, rejetant un parti qui décéloit de la crainte ou de la foiblesse, il ordonna que cette fête seroit célébrée comme lorsque le Roi étoit hors de Lisbonne.

Tout ce que les précautions peuvent rendre possible fut employé : une batterie de douze pièces de canon fut placée, par l'ordre du général Taviel, devant le palais de l'Inquisition : toute la garnison fut sous les armes, l'infan-

---

(1) Note du duc d'Abrantès.

terie sous les ordres directs du général Brenier, la cavalerie sous ceux du général Margaron, et toutes ces troupes ne parurent rassemblées que pour ajouter à la pompe de la cérémonie. En effet, la procession commença avec le plus grand appareil : il y avoit une heure qu'elle marchoit ; un calme profond régnoit par-tout ; déjà la tête se rapprochoit du point du départ, et le Saint-Sacrement alloit sortir de l'église de Santo-Domingo, lorsqu'un mouvement, qui à la fois eut lieu à la place du Commerce et à la place du Rocio, mit le désordre et la confusion par-tout. »

Prêtres, moines, assistans, tout le monde se précipita de tous côtés, jetant des cris terribles, emportant des morceaux de crucifix, de cierges, se renversant, et couvrant les rues et les places de vêtemens épars.

Le général en chef, qui, pour tout voir et être prêt à tout événement, s'étoit rendu au palais de l'Inquisition (qui est à côté de l'église de Santo-Domingo, d'où la procession étoit sortie, où elle devoit rentrer, et qui forme un des côtés de la place du Rocio), sentit que ce qu'il y avoit de plus important dans cette occasion étoit que la procession se fît *à quelque prix que ce fût*; et, sans s'arrêter aux causes de ce mouvement si spontanée, ou aux suites qu'il

pouvoit avoir, il se fit jour à travers les flots tumultueux d'une populace immense, arriva à l'église, y rassura tout ce qui s'y trouvoit, ordonna que la procession eût lieu, et annonça qu'il la suivroit.

L'ordre promptement rétabli, cette résolution s'exécuta, à l'étonnement de tout le monde et à la satisfaction des amis de l'ordre et de la tranquillité.

On attribua d'abord ce mouvement, si brusque et si général, à des causes peu signifiantes, à des terreurs paniques, etc.; mais on apprit depuis qu'il tenoit à de grands projets, et on en eut la preuve, quand on sut que dans presque toutes les provinces il avoit été tenté ce même jour avec plus ou moins d'audace ou de succès, et que, s'il avoit manqué à Lisbonne, il avoit (et toujours par le moyen des prêtres) eu tout son succès à Oporto, Braga, Chavès, où, ce jour même, une insurrection générale avoit éclaté, fait prendre les armes contre nous à tous les habitans des provinces d'Oporto, du Tras-los-Montes, d'une partie du Beira, et fait arrêter ou assassiner tous les Français isolés qui s'y trouvoient.

Ce mouvement, ne laissant aucune base à une confiance réciproque, commença à altérer les physionomies. Le nord, le midi du Portugal

cédoient aux impulsions des Espagnols, aux séductions des Anglais, aux insinuations actives des prêtres, d'un grand nombre de fidalgues, et y cédoient avec enthousiasme, avec fureur. Quoique le centre du Portugal n'eut pas encore partagé cette effervescence, il étoit évident qu'il n'avoit à cet égard qu'un vœu, qu'une opinion : on ne pouvoit donc attribuer sa conduite qu'à la présence ou à la proximité de nos troupes, à une attente calculée, même combinée; et l'on ne pouvoit voir dans son calme, que l'effet de l'impuissance, de la crainte, la preuve enfin de cette dissimulation, qu'aucun peuple de la terre ne possède au même degré que le peuple portugais.

Ce parti étoit d'ailleurs d'autant plus sage, qu'en se déclarant trop tôt, les habitans des environs de Lisbonne se faisoient inutilement écraser, tandis qu'en attendant, ils ne compromettoient rien, se conservoient toutes les chances, restoient maîtres de l'avenir.

En effet, nos communications se resserroient chaque jour : le premier embrasement avoit compris toute la rive droite du Douero : des députés d'Oporto avoient paru à Coimbre, et avec la plus grande rapidité, cette ville, ou plutôt toute la rive droite du Mondego, s'étoit soulevée; des députés de Coimbre s'étoient rendus

à Condexa, à Pombal, et ces deux villes, ainsi que le Haut-Beira, avoient cédé à leur impulsion, c'étoit la lave des volcans; enfin, Leiria étoit évacué par nos postes de correspondance; les Espagnols avoient pénétré à Zibreira; nous n'avions aucune nouvelle du général Loison; Abrantès étoit menacé; les Espagnols avoient passé la Guadiana, et occupoient Jurumenha et Campo-Major: le général de division Kellermann, comte de Valmi, se trouvoit à Elvas, en présence de forces huit fois plus considérables que les siennes: Estremos et Evora étoient à peine contenus par la présence des troupes du général Avril: depuis plusieurs jours le colonel Maransin, que nous savions avoir peu de munitions, n'avoit pu donner de ses nouvelles: Sinès étoit occupé par les Anglais: des mouvemens d'insurrection se manifestoient dans différentes communes à portée du Setubal: Lisbonne même étoit agité, et nous y avions une garnison à peine suffisante au service de la place, lorsque le duc d'Abrantès fut instruit que 10,000 Anglais étoient à la barre.

La situation dans laquelle nous nous trouvions, cette brusque arrivée, la disposition des esprits, tout rendoit notre position plus critique, et mettoit nos ennemis en mesure de

tout entreprendre, sans qu'on ose dire quel en eût été le résultat.

Le général en chef, à cette nouvelle, voulut connoître l'opinion de ses généraux, sur le parti le plus avantageux dans ces circonstances critiques, et les dispositions les plus propres à en assurer le résultat. En conséquence, le 26 juin, jour même où il reçut cette nouvelle, il appela chez lui les généraux de division comte de Laborde, et Travot; le général Thiébault, chef de l'état-major général, le général de cavalerie baron de Margaron, le général d'artillerie Taviel, le colonel du génie Vincent, le colonel-directeur des parcs Douence, et l'ordonnateur Trousset.

Ces chefs réunis, il leur exposa la situation de l'armée sous tous les rapports; leur demanda de lui apporter, le surlendemain, leur opinion écrite et motivée, sur ce qu'il y avoit de mieux à faire, leur déclarant, au surplus, qu'ils pouvoient d'autant plus librement l'émettre, qu'il vouloit des lumières, non des conseils; qu'il les consultoit, mais qu'il n'exécuteroit que d'après lui seul, et qu'il entendoit être seul responsable de tout ce qu'il feroit.

La seconde conférence eut lieu le 28, jour indiqué. Le général Taviel apporta un travail contenant l'organisation des batteries que nous

pouvions mettre en campagne, et des observations importantes sur tout ce qui tenoit à son arme : le colonel Vincent lut un mémoire dans lequel il examina les points de la côte où un débarquement lui paroissoit probable, ou possible : les généraux Thiébault et Margaron, sans s'être concertés, se trouvèrent avoir partagé le complément de ce travail ; le général Margaron ayant prévu et discuté toutes les attaques qui pouvoient être dirigées contre nous, ainsi que les mouvemens de troupes à exécuter dans toutes les hypothèses ; et le général Thiébault s'étant attaché à présenter la série des dispositions propres, à mettre l'armée à même de faire face à tous les événemens.

D'après cela, le résultat de cette séance, ou plutôt l'idée que chacun parut adopter, fut :

1° De ne laisser de garnison qu'à Almeida, Elvas et Peniche ;

2° De rassembler de suite l'armée, et de la rassembler sous Lisbonne ;

3° De garder Setubal et la gauche du Tage, le plus long-temps possible, afin de pouvoir manœuvrer sur les deux rives ;

4° De ne pas se disséminer, et de ne pas épuiser les troupes à marcher, hors la plus grande nécessité ;

5° De faire reconnoître, et de garder succes-

sivement les positions ; 1° de Leiria, Ourem et Thomar ; 2° de Santarem, Rio-Major, Obidos et Peniche ; 3° de Saccavem et Cintra ;

6° De faire faire, à la hâte, le plus de biscuit, le plus de souliers possible ;

7° D'embarquer une grande partie des poudres, et d'achever l'armement, ainsi que l'approvisionnement des forts et châteaux ;

8° De s'assurer de toutes les armes existantes ;

9° De réunir nos malades dans des hôpitaux placés de manière à communiquer avec la mer, et à pouvoir être défendus par nos bâtimens armés ;

10° D'éloigner autant que possible, de la ville, les bâtimens contenant les Espagnols ;

11° De garder Lisbonne jusqu'à la dernière extrémité ;

Et 12° de ne quitter cette ville, que pour se rendre à Elvas ; d'y reposer les troupes, et de n'en partir que pour faire une trouée sur Madrid, Ségovie ou Valladolid.

Après avoir rendu compte du motif de cette conférence, il reste à parler du caractère qu'elle eut.

A cet égard, elle fut une preuve de l'accord qui régnoit dans cette armée : il n'y eut pas une discussion que sa forme pût rendre pénible :

tout y fut dicté par un seul motif, l'amour du bien, tout y fut marqué au coin de la plus heureuse harmonie.

Cette concordance de sentimens, de pensées, d'intentions, dans des circonstances aussi graves, et cela de la part d'officiers de toutes armes, a paru mériter d'être remarqué, comme fait historique honorable pour l'armée entière.

Cette conférence produisit donc le triple bien, d'éclairer notre position, de compenser l'insuffisance de nos moyens, autant qu'ils pouvoient l'être, enfin, d'augmenter notre force, par l'effet d'une confiance entière et réciproque.

CHAPITRE II.

Insurrection de l'Alentéjo et de tout le Beira; expédition de Leiria, et retour des troupes envoyées dans les Algarves, et des colonnes dirigées sur Almeida, Porto et Cadix.

Le rassemblement de l'armée, étant une des choses sur lesquelles tous les vœux avoient coïncidé avec toutes les opinions, chaque jour les justifiant davantage, les ordres partirent pour rappeler à Lisbonne le général Loison, ainsi que les troupes qui marchoient avec lui sur Oporto, et le général Kellermann, ainsi que toutes les troupes françaises qui étoient sous ses ordres, excepté cependant le bataillon du 2e régiment suisse et un demi-bataillon du 86e, destinés à former la garnison d'Elvas.

Mais ces ordres ne pouvoient être promptement exécutés. Le comte Loison étoit fort loin, et n'avoit plus de moyens sûrs de communication avec nous; le comte de Valmi se

trouvoit à sept jours de marche de Lisbonne, et avoit besoin, pour évacuer l'Alentéjo, d'attendre le colonel Maransin, dont on n'avoit plus de nouvelles depuis huit jours.

Ainsi, ces mesures ne pouvoient promptement améliorer notre position; et il est indubitable, que si les 10,000 Anglais qui étoient à la barre de Lisbonne, avoient débarqué alors, ils nous trouvoient sans moyens de résistance, ils ouvroient aux insurgés de Coimbre le chemin de la capitale, ils y arrivoient eux-mêmes, soulevoient contre nous la ville entière, se fortifioient de tous les prisonniers espagnols qui étoient à bord des bâtimens, et ne nous laissoient aucun refuge.

Heureusement, ce convoi quitta la barre pour se diriger vers le sud; et cet orage se dissipa, du moins en partie, au moment même où il sembloit devoir fondre sur nous.

Mais si de ce côté notre horizon s'éclaircissoit, il se rembrunissoit sur d'autres points.

Encouragés par le voisinage des Espagnols venus à Jurumenha, les habitans de Villa-Viciosa se révoltèrent. Il ne se trouvoit dans cette place qu'une compagnie du 86e : surprise par une attaque imprévue, elle perdit quelques hommes, mais elle parvint à se jeter dans un vieux fort qui existe dans cette ville, et à s'y

maintenir, malgré deux assauts que les insurgés exécutèrent dans la journée même, sous la protection du feu des toits de la ville et des clochers, qui de tous côtés dominent le château.

A la nouvelle de cet événement, le général Kellermann, qui se trouvoit avec le général Avril à Estremos, lui donna l'ordre d'en partir, avec un demi-bataillon du 86e, cinquante dragons du 4e régiment provisoire, et une pièce de canon; de marcher sur Villa-Viciosa, et de châtier cette place; pendant que lui, général Kellermann, pour favoriser la retraite du colonel Maransin, se porteroit d'Estremos sur Evora, avec le reste des troupes de la colonne du général Avril.

A son approche, les Portugais embusqués dans les premières maisons de Villa-Viciosa, commencèrent le feu : à peine leur fit-on l'honneur de riposter : la baïonnette suffit pour faire raison de leur témérité; et en un instant la ville fut prise au pas de charge.

L'ennemi, culbuté de toutes parts, laissa cent cinquante morts dans les rues de Villa-Viciosa, et poursuivi dans la campagne, il en perdit davantage.

L'effet de la discipline, disons plus, la modération des troupes dans cette occasion, fut

belle; malgré les lois de la guerre, aucune maison ne fut pillée à Villa-Viciosa.

Cet exemple arrêta sur ce point le progrès de l'incendie; mais Villa-Viciosa n'étoit pas le seul endroit de l'Alentéjo où le peuple s'étoit soulevé : Beja avoit également suivi l'exemple des Algarves, et 6,000 hommes s'y étoient rassemblés.

Ce fait nous étoit inconnu, comme tout ce qui arrivoit en Portugal : nous savions seulement, que malgré l'envoi de sept à huit courriers, nous ne recevions plus rien du colonel Maransin : de son côté, il fut étonné de ne plus avoir aucune nouvelle; et pour connoître l'état de ses communications, et éclairer la grande route des Algarves, il envoya de Mertola, où il étoit, cent hommes d'infanterie et trente dragons, à Beja.

A peine arrivée dans cette ville, cette troupe fut obligée d'en sortir précipitamment, pour aller prendre position sur la route qu'elle venoit de suivre : elle perdit même quelques hommes pendant ce mouvement, et encore n'échappa-t-elle aux dangers qui la menaçoient, que par les efforts du juiz-de-fora, qui, dans cette occasion, périt victime de son amour pour la tranquillité publique.

Le commandant de ce détachement prévint

de suite le colonel Maransin de ce qui se passoit : son rapport arriva le 25 juin, à onze heures du soir, à Mertola : à minuit, la légion du Midi et le 26ᵉ, forts de 950 hommes, étoient en marche; et le 26, à cinq heures du soir, ils avoient franchi les neuf lieues *de pays* qui séparent Mertola de Beja.

Le colonel Maransin auroit pu éviter Beja; mais il crut devoir ramener, par un grand exemple, ce pays à l'obéissance : d'après cette pensée, et pour ne pas laisser aux insurgés le temps d'ajouter à leurs dispositions, ou de régler leur défense sur ses moyens d'attaque, il forme ses colonnes en marchant, et sans artillerie attaque cette ville, enceinte de hautes murailles, dont toutes les portes étoient barricadées, dont les murs, les tours, étoient défendus par des forces quintuples des siennes, et par des hommes qui, dans leur fureur, défioient nos bataillons.

Malgré tant d'obstacles, le succès couronne l'audace : les portes sont brisées et enfoncées à coups de hache : l'avantage de la position et l'inégalité du nombre disparoissent : tout cède à l'impétuosité de nos troupes, aux talens de l'officier qui les commande, et elles pénètrent dans Beja, où le combat dure encore plusieurs heures.

Tout ce qui fut pris les armes à la main, fut passé au fil de l'épée : les maisons d'où l'on tira sur nos troupes furent brûlées; la ville fut pillée, et 1200 morts furent pour l'ennemi, le résultat de sa témérité.

Nous avons perdu dans cette affaire trente hommes tués, et cinquante blessés. Au nombre des premiers, se trouva le chef de bataillon Berthier, de la légion du Midi, brave officier qui mérita des regrets, et qui en obtint. Dans le nombre des derniers se trouva le chef de bataillon Dein, du 26e, et plusieurs autres officiers recommandables.

Des traits d'une grande valeur honorèrent cette journée, qui momentanément, du moins, pacifia l'Alentéjo. Il y eut même à Beja une circonstance qui peut être rapportée. Un brave religieux de cette ville ayant profité du triste tableau qu'elle offroit après le combat, pour faire sentir aux habitans combien ils avoient provoqué leur malheur, produisit un si grand effet, que tout l'auditoire fondit en larmes, et qu'on le députa à l'unanimité auprès du général en chef, pour lui présenter une adresse, dont le but étoit d'implorer sa clémence, et de jurer fidélité.

L'adresse fut reçue avec bonté; le porteur fut nommé chanoine de la collégiale de Lis-

bonne; la reconnoissance fut extrême, et Beja n'en reprit pas moins les armes peu de jours après.

Sur ces entrefaites, le général Kellermann, qui d'Evora, étoit retourné à Elvas, fit pousser deux reconnoissances, l'une sur Badajos, l'autre sur Jurumenha : la première, composée de quarante dragons seulement, rencontra sur sa route cent cinquante hussards de Marie-Louise, les chargea et les poursuivit l'épée dans les reins, jusques sur les glacis de Badajos, où ces dragons tuèrent un des factionnaires de la place : la seconde, plus considérable, simula une attaque sur Jurumenha : cependant, le seul but de cette reconnoissance étant de connoître les forces que les Espagnols avoient sur ce point, elle se retira, après s'être assurée que la place étoit fortement occupée, et couverte par un camp que le feu de la place même protégeoit.

Le 27, le colonel Maransin se porta à Cuba; le 29, il arriva à Evora, et de suite le général Kellermann, ayant fait détruire par-tout les armes et les munitions, ayant laissé les forts d'Elvas armés, approvisionnés et gardés, se replia sur Lisbonne.

Déjà Beja avoit repris les armes : des Espagnols y arrivoient, après avoir franchi les fron-

tières ; 5,000 Anglais, sous les ordres du général Spencer, je crois, y étoient attendus, des Algarves ; les Anglais couvroient la côte d'armes et de munitions ; toutes nos farines, et une partie des troupeaux destinés à la subsistance de l'armée, étoient arrêtés dans presque tout l'Alentéjo ; enfin, les rapports du général Graindorge annonçoient de fortes colonnes marchant sur Setubal, par la route de la mer et par Alcacer-do-Sal.

Le général en chef envoya de suite quelques compagnies de renfort à Setubal, et expédia au général Kellermann des ordres pour envoyer une colonne sur Alcacer-do-Sal ; mais de plus fortes considérations déterminèrent bientôt après le duc d'Abrantès, à lui faire continuer son mouvement sur Lisbonne, avec la totalité de ses troupes.

En effet, pendant que ces mouvemens se passoient dans l'Alentéjo, la situation de Lisbonne devenoit plus sérieuse.

Depuis un mois, nous étions sans nouvelles de France, d'Espagne, ni d'Angleterre : ce silence étoit de mauvais augure : nous avions beau multiplier nos espions, aucun d'eux ne revenoit, et si l'on avoit de leurs nouvelles, c'étoit pour apprendre qu'ils avoient été pendus. Tout ce qui arrivoit se bornoit donc à

quelques feuilles de la gazette de Badajos, plus alarmantes encore que le silence, et qui, n'étant contredites par rien, produisoient tout le mauvais effet qu'elles pouvoient faire (1).

Ce qui ajoutoit encore aux embarras de cette position, c'est que l'on ne recevoit qu'avec la plus grande peine, et au poids de l'or, les moindres renseignemens sur ce qui se passoit en Portugal même : l'on ne pouvoit donc rien vérifier, et dans la nécessité de donner tout au hasard, l'on étoit sans cesse dans l'alternative de faire de faux mouvemens, par suite d'un faux avis, ou de se mettre trop tard en mesure.

De cette manière, tantôt 60,000 insurgés avoient débouché de Coimbre, et marchoient sur Lisbonne; tantôt vingt bataillons espagnols s'étoient joints à eux; tantôt encore, des armées anglaises débarquoient de tous côtés : on nommoit les chefs; on précisoit les forces; on

---

(1) Dans le nombre des nouvelles qu'on s'empressoit de nous donner, fut celle que le général Réné, envoyé de France à l'armée de Portugal, rappelé à Madrid au moment où l'insurrection de l'Espagne éclatoit, voyageant sans escorte, et par conséquent sans défense, comme il étoit sans reproche, avoit été pris, après avoir dépassé Badajos, et que les Espagnols lui avoient coupé le nez et les oreilles, lui avoient arraché la langue et les yeux, et l'avoient scié entre deux planches. Cette nouvelle étoit vraie.

citoit le nombre des pièces de canon; on indiquoit les couchées et la force de chaque colonne : on se refusoit à croire à ces rapports, et cependant on ne pouvoit rien nier, rien démentir; de sorte qu'en y croyant comme en n'y croyant pas, l'on n'agissoit que d'après des calculs de probabilité, d'après des conjectures douteuses, et si insuffisantes à la guerre.

On peut assurer, qu'aucun pays n'a offert ce genre de difficultés au même degré que le Portugal. Cette circonstance, faite pour caractériser les Portugais, prouve même tout ce qu'on rapporte de leurs révolutions, et montre combien est dangereux un peuple aussi discret que dissimulé, constant dans ses projets, patient à attendre le moment favorable, et avec lequel il n'y a aucun intermédiaire, entre le calme le plus absolu et l'insurrection la plus effrénée.

Dans cette succession de nouvelles toujours plus alarmantes, d'agitations toujours plus vives, chaque jour, chaque moment, ajoutoit aux embarras de celui qui l'avoit précédé.

Les mesures qui avoient paru les plus sages, les plus urgentes le matin, étoient fausses ou insuffisantes le soir : tous les jours, on prenoit des dispositions forcément différentes de celles de la veille; et à chaque instant on étoit obligé

de changer ou de contremander les mouvemens de troupes que l'on venoit d'ordonner : continuellement combattu par les événemens, on luttoit avec une inégalité, avec une insuffisance désespérante contre une ville toujours menaçante, et contre des masses d'ennemis auxquels nous n'échappions que par des démonstrations de forces, par un calcul pénible et continuel, du meilleur emploi possible du peu de troupes que nous avions.

L'esprit d'insurrection qui avoit entraîné les habitans de Beja, et nécessité le châtiment que cette ville avoit reçu, exerçoit ses ravages dans le nord du Portugal, avec bien plus de fureur encore.

Chaque jour de nouvelles villes levoient l'étendard, et dirigées, conduites par des prêtres, mettoient leurs habitans en campagne.

Le contingent des deux rives du Mondego, indépendamment des régimens qui s'organisoient à Oporto, Chavès, Lamego, Coimbre, etc., avoit formé un rassemblement considérable, et ce rassemblement, que les rapports portoient à 20,000 hommes, marchoit sur Lisbonne, annonçant qu'il venoit détruire l'armée française.

Le duc d'Abrantès jugeant ces malheureux plus dignes de pitié que de colère, suspendit

les effets de son juste mécontentement, pour essayer d'obtenir par la persuasion, ce qu'il lui étoit facile d'obtenir par la force des armes.

Dans cette vue, et pour épargner l'effusion du sang, il chargea des hommes sages de les éclairer sur le ridicule de leurs projets, sur l'inutilité de leurs efforts; mais ce moyen n'ayant pas réussi, il fit partir, le 2 juillet au matin, le général baron Margaron, avec le troisième bataillon du 12ᵉ d'infanterie légère, celui du 82ᵉ de ligne, les grenadiers et voltigeurs des 47ᵉ et 58ᵉ, six pièces de canon, l'escadron de chasseurs du 26ᵉ, et un escadron de dragons, pour repousser cette agression, et tâcher en même temps d'apprendre quelque chose du général Loison, dont nous n'avions plus de nouvelles depuis si long-temps.

Ce mouvement arrêta l'ennemi, dérangea ses combinaisons, et le détermina à se rassembler à Leiria, où le général Margaron le joignit le 5 juillet, l'attaqua et le défit.

La force des dispositions, le zèle des officiers, l'ardeur des troupes, ne laissèrent rien à désirer dans cette affaire, et firent disparoître si rapidement les avantages de la position et du nombre, que la moitié des troupes, que la totalité de l'artillerie, n'eurent pas le temps de prendre part à l'action.

L'ennemi laissa 8 ou 900 morts sur le champ de bataille, et pour fuir plus vîte, jeta la presque totalité de ses armes, ne présentant plus d'autre aspect que celui d'hommes consternés, implorant la clémence du vainqueur (*Voyez n° 10*).

Tous les drapeaux des insurgés furent pris et envoyés au duc d'Abrantès.

Pendant que le général Margaron avoit obtenu ces avantages, Thomar s'étoit soulevé: de suite il marcha sur cette ville, qu'à son approche les insurgés évacuèrent: mais pendant que ce mouvement s'exécutoit, nous reçumes la nouvelle qu'Alcobaça nous avoit été enlevé et que San-Martin étoit abandonné par nos troupes. Les rapports relatifs à ces événemens portoient de plus, que 10,000 Anglais avoient débarqué à Alcobaça, que 15,000 insurgés marchoient avec eux, et que ces colonnes se dirigeoient sur Lisbonne.

Le général Kellermann, comte de Valmi, étant rentré à Lisbonne, le général en chef le chargea de marcher sur ce point, et mit pour cet effet à sa disposition les troupes que le général Margaron commandoit, le bataillon du 58e, avec lequel le général Thomières gardoit et couvroit Peniche; enfin, une colonne composée du troisième bataillon du 15e d'infanterie

légère, des deux bataillons du 70e, du 3e régiment provisoire de dragons, et de deux pièces de canon, sous les ordres du général Bremier : toutes ces troupes partirent de Lisbonne, le 10 au soir, pour se diriger sur Alcobaça, en passant par Villa-Franca, Alcointre, etc.

Malgré tout ce qu'il avoit été possible de faire, et ainsi que je l'ai dit, nous étions depuis près d'un mois sans la moindre nouvelle du général Loison, et d'Almeida.

Quelques bruits vagues avoient annoncé qu'il en étoit parti pour Oporto : ces mêmes bruits portoient, qu'il avoit passé le 21 le Douero, près de Lamego; qu'on l'avoit laissé s'avancer sur Oporto, et qu'aux approches de cette ville il avoit été enveloppé et défait. Des lettres particulières ajoutoient, qu'à la suite de cette action on l'avoit vu sur la route de Braga, lié et garrotté : d'autres rapports portoient, que près de Lamego, le général portugais Sepulveda lui avoit demandé une entrevue, et que pendant cette entrevue il avoit été enlevé : ainsi, quelles que fussent les versions, toutes coïncidoient avec sa prise; et à cet égard, cette dernière étoit d'autant plus inquiétante, qu'en rapportant les détails de l'entrevue, on citoit des phrases qui sembloient peindre le général Loison.

Quoi qu'il en soit, un de ses aides-de-camp avoit tenté plusieurs fois de le rejoindre, et n'avoit pu passer; plusieurs officiers portugais lui avoient été envoyés, et les uns avoient rétrogradé, les autres avoient péri; enfin, *vingt-cinq copies du même ordre* avoient été expédiées par tous les moyens possibles, à lui et au général Charlot, et tout annonçoit qu'aucune n'étoit parvenue.

Nous étions donc dans la plus juste inquiétude sur le sort du comte Loison et de ses troupes, lorsque le 11 juillet le duc d'Abrantès reçut du corrégidor Mor, d'Abrantès, une lettre portant, que le général Loison alloit y arriver avec 20,000 hommes, dont 16,000 venus d'Espagne, et détachés de l'armée de Son Exc. le maréchal Bessières.

Il est difficile de se faire une idée de l'effet de cette nouvelle sur toute l'armée : elle exauçoit tant de vœux, elle terminoit une position si fâcheuse, elle étoit si consolante pour le présent, si rassurante pour l'avenir, qu'on se livroit avec transport à la joie qu'elle inspiroit; mais en la scrutant, elle commença à perdre de sa probabilité : quelques rapprochemens de dates et de distances, achevèrent d'en faire douter; enfin, le 12 juillet, nous apprîmes que cette annonce de forces étoit

une des ruses dont le général Loison s'étoit servi pour assurer sa marche, et que les troupes qu'il amenoit se bornoient à 3,200 hommes de celles qu'il avoit eu sous ses ordres.

Sans doute c'étoit loin de ce qui nous avoit été annoncé, mais cependant c'étoit une circonstance très-heureuse : à d'indispensables garnisons près, l'armée se trouvoit rassemblée par l'arrivée de cette colonne, et si cette réunion ne changeoit pas notre position, elle nous mettoit du moins à même de la prolonger.

Le bruit du débarquement des Anglais à Alcobaça, et de leur jonction avec à un gros corps d'insurgés, paroissant se confirmer, le général en chef voulut profiter de l'arrivée du général Loison pour frapper un grand coup. Il lui expédia donc l'ordre de marcher de Thomar sur Alcobaça avec toutes ses troupes; d'y réunir sous son commandement celles qui s'étoient portées sur ce point avec le général Kellermann et avec le général Margaron; de détruire tous les rassemblemens qu'il trouveroit à Alcobaça; de se rendre ensuite, avec la totalité de ses forces, à Coimbre; de soumettre cette ville; de la châtier; d'y éteindre un des principaux foyers de l'insurrection, et de rentrer immédiatement après à Lisbonne.

La première partie de ce mouvement fut exécutée; mais le débarquement n'avoit pas eu lieu; le rassemblement étoit infiniment moindre qu'on ne l'avoit annoncé, et lorsque le général Loison arriva, le général Kellermann l'avoit déjà dispersé.

De suite le comte Loison porta ses colonnes à Leiria, pour marcher delà sur Coimbre, où ce grand développement de forces avoit jeté la terreur. Mais un grand convoi chargé de troupes, ayant de nouveau paru à la barre de Lisbonne; les troupes portugaises gardant les forts et les batteries des côtes, ainsi que les corps qui étoient à Lisbonne, désertant en masse; l'Alentéjo étant de nouveau tout en armes; plusieurs régimens espagnols sortis de Badajos, s'y étant réunis aux insurgés; le général Graindorge ayant prévenu que l'ennemi marchoit par Alcacer-do-Sal sur Setubal, et le peuple de Lisbonne devenant toujours plus menaçant, le duc d'Abrantès fut obligé de rappeler le général Loison et toutes ses troupes, à l'exception du 4e régiment suisse qu'il laissa à Peniche; du 2e d'infanterie légère qui resta à Abidos, avec deux pièces de canon et cinquante dragons, le tout commandé par le général Thomières; du 4e d'infanterie légère qui occupa Rio-Major et Santarem, et du 32e de ligne, qui, avec deux

pièces de canon et cinquante dragons, se rendit à Abrantès, sous les ordres du général Charlot.

Après avoir fait connoître cette série d'événemens, et pour n'y laisser aucune lacune, il reste à suivre le mouvement des troupes du général Loison, depuis leur arrivée à Almeida, jusqu'à leur retour à Abrantès.

Le général Loison, rendu le 5 juin à Almeida, d'où il devoit observer Ciudad-Rodrigo et Salamanque, se tenir en mesure de concerter ses mouvemens avec les troupes du maréchal Bessières, ou même au besoin de le renforcer, se porta, à une lieue en avant d'Almeida, et y campa les bataillons des 2e et 4e d'infanterie légère, du 32e de ligne, et du 4e régiment suisse, le 5e de dragons et six pièces de canon, ne gardant Almeida que par les dépôts de ces bataillons.

Arrivé dans cette position, le général Loison écrivit au commandant de la Conception, pour lui *offrir* de faire occuper ce fort : il justifioit cette offre, par la supposition que cet officier étoit étranger à la prise d'armes de l'Espagne, et par le désir de relever sa garnison *évidemment trop foible.*

Le commandant de ce fort refusa de le remettre : alors le général Loison enveloppa la

place, en faisant des dispositions d'attaque : l'effet de cette conduite fut tel, que le soir même la garnison sortit par une poterne, l'évacua, et se retira à Ciudad-Rodrigo.

De suite le comte Loison plaça deux compagnies du 32e au fort de la Conception, et y appuya sa gauche.

Il étoit dans cette position, lorsque le 16 juin il reçut ordre d'aller prendre le commandement des provinces de Tra-los-Montes, et d'Oporto (1). D'après ces dispositions, il laissa le 32e et les Suisses à Almeida, sous les ordres du

---

(1) Pendant que le Duc donnoit cet ordre au général Loison, il chargeoit le colonel Foy d'une mission qui attestoit la plus entière confiance. Il devoit se rendre à Oporto, prendre connoissance de tout ce qui s'y faisoit, et indiquer au général en chef les abus existans et les moyens d'y remédier : il devoit ensuite visiter Valenza et Viana, et concerter les mesures à prendre contre une attaque du côté de la Galice, et celles propres à maintenir dans l'obéissance le nord du Portugal, dont l'exemple ne pouvoit manquer d'entraîner le reste de ce royaume; voir l'archevêque de Braga, homme aussi influent que prononcé contre nous, et tâcher de le gagner à quelque prix que ce puisse être; enfin, revenir par Almeida, et en changer le commandant, si, comme nous avions déjà des raisons de le croire, cet officier étoit au-dessous de sa place, et sur-tout des circonstances. Mais, les événemens s'opposèrent à ce que cette mission pût être remplie.

général Charlot, lui donnant pour instructions, de continuer à tenir le fort de la Conception tant qu'il le pourroit; d'en faire sauter toutes les défenses s'il étoit obligé de l'évacuer, et en attendant, de se hâter de faire transporter à Almeida (et à douze pièces près) toute l'artillerie de ce fort, ainsi que les palissades, les bois et les fers qui s'y trouvoient.

Cet objet réglé, le général Loison partit pour Oporto le 17, avec les 2e et 4e d'infanterie légère, six pièces de canon, et cinquante dragons du 5e, renvoyant à Elvas le reste du régiment, ainsi que le portoient les ordres du Duc.

Le 21, il passa le Douero à Regoa.

Déjà il étoit arrivé avec sa colonne à Mazao-Frio, son avant-garde marchant sur Amarhante, lorsqu'il apprit que la garde de ses équipages étoit attaquée.

A cette nouvelle, il revint sur ses pas pour la secourir.

Pendant ce mouvement, un rassemblement d'insurgés, avantageusement placé dans les vignes qui flanquoient sa route, l'attaqua : il les fit charger vivement par quelques compagnies d'éclaireurs, qui les culbutèrent et en tuèrent un grand nombre : ce combat n'arrêta pas la marche rétrograde de sa colonne, qui vint prendre position à Regoa.

Le 22, un autre rassemblement plus considérable encore, marchant avec 300 Espagnols, et venant de Villa-Réal, parut à la pointe du jour, et attaqua les avant-postes du général Loison : il fut de suite chargé, dispersé, et laissa sa route jonchée de cadavres.

Malgré ces avantages, le général Loison ayant appris qu'Oporto étoit en pleine révolte ; que ses forts étoient occupés par les insurgés ; qu'un officier portugais, avec lequel il correspondoit à Oporto, étoit en fuite ; que les régimens d'Oporto, Viana, Braga, Chavès, et les milices étoient réorganisés, réunis, et marchoient contre lui avec toute la masse des insurgés de la province, jugea que les circonstances ne pouvoient plus permettre qu'il continuât sa route sur Oporto ; en conséquence il repassa le Douero, et vint coucher à Lamego.

Le 23, il marcha sur Castro-d'Airo : pendant ce mouvement, une colonne d'insurgés vint harceler son arrière-garde : il lui fit aussitôt faire volte-face, la renforça, fit attaquer cette colonne ennemie, qui fut culbutée, dispersée, et perdit 400 hommes, au nombre desquels se trouvèrent les deux porte-drapeaux.

Depuis ce moment jusqu'au 29, le général Loison n'aperçut plus aucun rassemblement ; mais arrivé à Celorico, il apprit que le village

de Serpentine et ceux de sa banlieue étoient en pleine insurrection; que la plupart de leurs habitans étoient armés; qu'ils étoient rassemblés, et s'éclairoient par des patrouilles. A l'instant, deux compagnies se rendirent dans ce village, avec ordre de le brûler en cas de résistance: mais les insurgés n'osèrent y attendre nos troupes, et prirent la fuite à leur approche.

Le général Loison comptoit ainsi poursuivre les insurgés, et faire rentrer dans l'ordre les corrégidoreries de Tancoso, de Guarda, etc.: il exécutoit ce projet avec succès, mais ayant reçu *une* des vingt-cinq dépêches qui lui portoient l'ordre de se rapprocher de Lisbonne, il vint coucher le 30 juin à Pinhel, et le 1er juillet à Almeida.

La journée du 2 fut consacrée à faire reposer les troupes, et à régler tout ce qui tenoit à la défense de la place, où il laissa, avec ses malades, les hommes de ses quatre bataillons les moins propres aux fatigues, le tout formant 1250 hommes.

Pendant le même temps, il fit rentrer les deux compagnies du 32e, qui formoient la garnison de la Conception, et fit sauter en l'air la demi-lune, ainsi que les deux bastions du nord de ce fort.

Le 3 juillet, le comte Loison partit d'Al-

meida, avec quatre bataillons de 850 hommes chacun, et ses cinquante dragons.

Le 4 juillet, il marcha sur Guarda.

Il comptoit y être reçu en ami : plusieurs portugais avoient été envoyés pour lui en donner l'assurance : quelle fut son indignation en apprenant que l'on avoit tiré sur deux officiers qui le précédoient, pour régler ce qui tenoit aux subsistances et au logement de ses troupes.

Aussitôt il hâte sa marche, et trouve, en approchant de la ville, les insurgés placés sur deux lignes, ayant leurs ailes bien appuyées, et leur centre défendu par deux pièces de canon.

Il ordonne l'attaque : le centre de l'ennemi est le point sur lequel elle s'exécute ; les troupes marchent avec sang-froid et intrépidité : les tirailleurs des insurgés veulent un moment résister, mais ils sont repoussés avec une perte énorme : les lignes veulent tenir, mais leurs efforts ne font qu'ajouter à leur désastre : rompues en plusieurs endroits, la déroute devient complète : l'artillerie des Portugais est prise ; le désordre se met par-tout ; le massacre est terrible ; la terreur générale ; tout ce qui peut s'échapper fuit et se disperse ; plus de 1,000 morts couvrent la terre, et, tout en poursui-

vant les débris de ces malheureux, le général Loison entre au pas de charge dans Guarda.

Il en repart le 4, et couche à Caria. Le 5, il se rend à Attalaya. Ce village étoit presque désert : le juiz ordinaire y étoit, mais n'avoit aucun moyen de fournir aux besoins des troupes; et le juiz-de-fora, au lieu d'y faire préparer des vivres, ainsi qu'il en avoit reçu l'ordre, l'avoit quitté pour rejoindre à Alpedrinham un rassemblement d'insurgés.

Les deux bataillons du 1er régiment provisoire d'infanterie légère partent en conséquence pour dissoudre ce rassemblement, rapporter des subsistances, et ramener le juiz-de-fora, si cela étoit possible.

En approchant d'Alpedrinham, ils trouvent les insurgés dans des espèces de redoutes placées à moitié de la hauteur sur laquelle cette ville est située. Le major Mellier, qui dirigeoit ce mouvement, s'aperçoit que cette position peut être tournée : un de ses bataillons déborde la droite de l'ennemi : il est attaqué à la fois de front et de revers : sa résistance opiniâtre devient inutile; et le secours que ses retranchemens sembloient lui offrir, ne contribue plus qu'à lui faire tuer un plus grand nombre d'hommes.

La perte des insurgés dans le combat d'Al-

pedrinham, fut considérable: dans le nombre de leurs tués se trouva le capitao Mor, qui, en uniforme, commandoit ce rassemblement.

D'Attalaya, le général Loison se rendit le 6 à Sarsedas, le 7 à Cortizada, le 8 à Sardoval, le 9 à Abrantès, et le 11 à Santarem.

Dans les combats qu'il livra dans ces différentes marches, nous avons perdu 60 hommes tués, et 130 à 140 blessés : les insurgés ont au moins laissé 4,000 morts ou blessés sur leurs différens champs de bataille.

Le comte Loison exécuta ce mouvement avec habileté, prévoyance et fermeté : par-tout il trompa les insurgés sur ses mouvemens, évita plusieurs de leurs masses, et ne les combattit qu'autant qu'il le fallut pour assurer sa marche.

CHAPITRE III.

Expédition de l'Alentéjo, et débarquement de l'armée anglaise.

Les rapports sur l'Alentéjo se confirmant tous, il n'étoit plus possible de douter que cette province ne fût en pleine révolte, et qu'il ne s'y organisât plusieurs corps d'armée, qui sous peu devoient être à même d'agir, les uns marchant pour s'emparer de Setubal et s'établir sur les hauteurs d'Almada (d'où l'on annulle les défenses de toutes les batteries de la rive gauche du Tage), les autres longeant la rive gauche du Tage, pour lier leurs opérations à celles des insurgés de la rive droite.

Afin de rendre cette double opération impossible, le duc d'Abrantès jugea devoir détruire une de ces masses; mais comme les insurgés du nord étoient les plus considérables et les plus éloignés de lui; que d'ailleurs, ils étoient couverts par deux rivières et par les ouvrages dont ils avoient hérissé la position de

Coimbre, il résolut, avant de s'occuper d'eux, une expédition dans l'Alentéjo.

Cette expédition demandoit en effet moins de temps que toute autre, présentoit moins de difficultés, et offroit des chances d'autant plus avantageuses, que, suivant les événemens, et après avoir pacifié l'Alentéjo, on pouvoit approvisionner Lisbonne, en viande sur-tout, ravitailler Elvas, attaquer Badajos, marcher sur Coimbre, après avoir repassé le Tage à Abrantès ou à Santarem, et cela, sans cesser de rester en mesure de revenir au besoin pour secourir Lisbonne.

En conséquence, il hâta le retour des corps qu'il venoit de réunir sous les ordres du général Loison, appela de même à Lisbonne la légion hanovrienne, y passa, le 23 juillet, la revue de toutes les troupes, et mit les corps destinés à cette opération en mouvement le 24.

Ces corps furent,

Les 3es bataillons des 12e et 15e régimens d'infanterie légère;

Le bataillon du 58e de ligne;

Un bataillon et demi du 86e de ligne;

La légion hanovrienne;

Deux bataillons de grenadiers;

Huit pièces de canon;

Et les 4[e] et 5[e] régimens provisoires de dragons.

Le comte Loison fut chargé de cette importante mission, et eut à cet effet sous ses ordres le général de brigade Solignac (1), et le général de brigade Margaron.

D'après ces dispositions, le général Loison ayant reçu du duc d'Abrantès les instructions relatives aux opérations dont il étoit chargé, et du chef d'état-major général un chiffre pour les communications les plus essentielles, passa le Tage le 25 juillet. Il se porta le 26 à Pegoens, le 27 à Vendas-Novas, et le 28 à Montemor-a-Novo, où son avant-garde rencontra l'arrière-garde de l'armée ennemie, la défit, lui tua cinquante hommes, et prit une centaine de malheureux paysans que les lois de la guerre condamnoient à la mort, mais qu'il se borna à désarmer, et renvoya chez eux.

Instruit que l'ennemi avoit rassemblé toutes ses forces à Evora, le comte Loison quitta Montemor le 29, à trois heures du matin, et arriva vers onze heures devant les hauteurs qui couvrent cette première place.

---

(1) Il fut remplacé dans la troisième division par l'adjudant-commandant Bagneris, sous-chef de l'état-major général.

Dès que son avant-garde en approcha, elle fut attaquée par une nuée de tirailleurs, soutenus par le feu de cinq pièces d'artillerie.

Aussitôt le général Loison fait arrêter ses troupes, et se porte en avant avec les généraux Solignac et Margaron, pour reconnoître l'ennemi, la place, et arrêter ses dispositions.

Par sa droite, l'ennemi occupoit les hauteurs à une forte demi-lieue en avant de la ville; son centre se prolongeoit sur la crête des montagnes, et sa gauche étoit adossée à la citadelle, ou vieux château d'Evora.

Son artillerie consistoit en un obusier et trois pièces placées à sa droite, deux obusiers et deux pièces en batterie au centre de la ligne, et quatre autres pièces en avant de son centre, vers la gauche.

Cette position reconnue, le général Solignac reçoit l'ordre d'attaquer l'ennemi, de le débusquer des hauteurs qu'il occupe en avant de la citadelle, de tourner la ville, et d'appuyer sa droite à la route d'Estremos : le général Margaron est chargé de détacher le 58e sur sa gauche, avec ordre de forcer la droite de la position de l'ennemi, d'enlever celles de ses pièces qui la défendent, de culbuter l'infanterie et la cavalerie qui les soutiennent, et de se porter sur la route d'Arrayolos, pour se lier par sa

gauche avec le général Solignac, et achever de couper par-là toute retraite à l'ennemi; enfin, le général Margaron reçoit l'ordre de marcher, avec le 86e, sur le centre de l'ennemi, de rompre sa ligne, et de se lier par sa droite avec le général Solignac, et par sa gauche avec le 58e.

L'artillerie est disposée de manière à favoriser le plus possible ces différens mouvemens.

La cavalerie a pour instructions de se tenir prête à déboucher sur la droite et sur la gauche, pour charger tout ce qui voudroit fuir par les routes d'Arrayolos, d'Estremos et de Beja.

La réserve de grenadiers est placée dans l'intervalle des brigades, pour les renforcer au besoin.

Ces dispositions s'exécutent avec la plus grande précision; et sur tous les points, l'attaque commence dans le même moment.

Vainement l'ennemi veut résister, le feu très-vif de son infanterie et de son artillerie ne fait qu'animer nos braves : il est forcé, perd ses positions, se replie sur Evora, laisse la terre couverte de ses morts, et abandonne sept pièces de canon.

Dans ce combat, la conduite de nos troupes fut au-dessus de tout éloge : *Les plus jeunes militaires*, disoit le général Loison dans son rapport, *ont mérité le titre de vieux soldats :*

MM. les généraux Solignac et Margaron, ajoute-t-il, *se sont conduits comme ils l'avoient fait dans les campagnes précédentes, c'est-à-dire, avec talent, sang-froid et intrépidité, et ont encore ajouté à leurs anciens titres.*

Tels sont les faits principaux du combat livré en avant d'Evora, combat qui dans cette journée glorieuse, ne fut cependant que le précurseur d'une lutte plus glorieuse encore.

Les premières positions de l'ennemi enlevées, nos troupes avoient exécuté la totalité du mouvement ordonné par le comte Loison, et la ville d'Evora se trouva cernée : mais les troupes qui en avoient défendu les approches s'y étoient jetées, ou s'étoient ralliées sous ses murs, et présageoient une résistance opiniâtre. Dans cet état des choses, le général Loison fit sommer la place.

Les Portugais voulurent capituler ; mais les Espagnols fusillèrent ceux de ces malheureux qui, par leur soumission, auroient sauvé la ville ; et il fallut arracher par la force des armes, ce qu'on ne pouvoit obtenir au nom de l'humanité et de la raison.

Des deux côtés on se prépara donc à un nouveau combat.

Les régimens espagnols de Burgos et de Badajos, les volontaires de Ciudad-Rodrigo, le

régiment Royal-Etranger, et les hussards de Marie-Louise, réunis à quelques cavaliers portugais; les régimens portugais ou corps de milices d'Estremos, d'Evora, de Beja, de Montemor, de Viana, ainsi qu'une foule d'habitans armés, et même de détachemens venus de provinces plus éloignées, furent placés sur les flancs de la ville, sur les remparts, les bastions et les tours.

Pendant que l'ennemi faisoit ces préparatifs de défense, le général Solignac reçut l'ordre d'attaquer la place du côté de la citadelle et des portes qui conduisent à Elvas, Estremos et Arrayolos; et le général Margaron, celui de l'attaquer du côté de Beja, de Montemor et de l'aqueduc.

Le général Solignac culbuta tout ce qui se trouva devant lui.

L'impétuosité de ce choc fut telle, qu'elle détermina une partie des Espagnols à se jeter sur la route d'Estremos, pour effectuer leur retraite; mais ils furent poursuivis par ce général, qui, avec un seul de ses bataillons, les atteignit rapidement, les défit, leur tua plus de 300 hommes, et leur fit un plus grand nombre de prisonniers : si dans ce moment la cavalerie de sa brigade s'étoit trouvée à portée d'agir, aucun d'eux n'auroit échappé; mais le terrain

qu'elle avoit à parcourir, laissa à la cavalerie espagnole et portugaise le temps d'échapper et d'emmener au grand trot les cinq pièces de canon qui leur étoient restées du combat du matin. Le 4e régiment de dragons arriva cependant encore assez à temps pour charger leurs dernières troupes, et leur tuer 150 hommes.

Pendant ce combat, l'infanterie légère du général Solignac avoit continué l'attaque de la place : conduite par le major Petit, elle étoit arrivée sous les murs, et comme leur démolition paroissoit impossible, ou plutôt étoit incompatible avec l'ardeur de nos soldats, que l'exemple de leurs chefs achevoit d'enflammer, les uns escaladèrent les remparts en y enfonçant leurs baïonnettes, et formant avec elles des espèces d'échelons, tandis que d'autres les gravissoient au moyen de quelques échelles, ou même se glissoient dans la place à travers les égoûts.

De son côté, le général Margaron ayant renversé tout ce qui avoit voulu s'opposer à son mouvement, étoit également parvenu aux portes de la ville, et n'ayant pu les enfoncer, même à coups de canon, il fit commencer leur démolition, qui s'exécuta sous le feu le plus vif.

Dès que quelques pierres arrachées eurent

formé un trou assez grand pour qu'un homme pût passer, le général Margaron, suivi de M. Simmers, de l'état-major du prince de Neufchâtel, et de M. Auguste de Forbin, de l'état-major du duc d'Abrantès, se précipita dans la place, où commença un combat furieux, pendant lequel on tira sur nos soldats, des remparts, des fenêtres, des tours, et on en égorgea dans les rues avec une cruauté atroce.

Cet acharnement mit le comble à la fureur des troupes, et tout ce qui fut trouvé portant les armes fut exterminé (1).

Le résultat de cette mémorable journée fut la destruction du rassemblement de la plus grande partie des Espagnols et Portugais réunis dans l'Alentéjo; l'anéantissement de presque toute l'armée de Badajos; la prise de sept bou-

(1) Si l'on ne put de suite arrêter ces terribles représailles, si l'on ne put éviter le pillage de beaucoup de maisons, les officiers-généraux, supérieurs, et d'état-major, parvinrent du moins à faire respecter les églises, où les femmes, les vieillards et les habitans paisibles s'étoient retirés, avec ce qu'ils avoient de plus précieux : ils firent plus, ils allèrent rassurer eux-mêmes tous ceux qui s'y trouvoient, et dès que l'ordre commença à se rétablir, ils firent escorter les femmes jusques chez elles, afin de les préserver de toute insulte.

ches à feu, dont deux obusiers; celle de huit drapeaux; la réduction d'une ville que les insurgés regardoient comme leur boulevart; la destruction de toutes les munitions et de toutes les armes qui s'y trouvoient; la soumission d'Estremos et celle de la plupart des villes de l'Alentéjo, qui par députés, par courriers, envoyèrent au général Loison des protestations de soumission, dont plusieurs renfermoient l'offre de fournir des contingens contre l'Espagne.

Nous avons perdu dans ces deux combats 90 braves, au nombre desquels se trouva M. Spinola, officier du génie, jeune homme d'une grande espérance, et M. Cotteret, officier d'état-major, attaché au général Solignac. Nous avons eu de plus 200 blessés.

L'ennemi a eu 8,000 hommes tués ou blessés, et 4,000 faits prisonniers. Au nombre des morts nous citerons le général portugais Loti, plusieurs officiers supérieurs espagnols, un grand nombre d'autres, et presque toute l'infanterie castillane qui étoit à l'affaire : trois colonels ou lieutenans-colonels espagnols furent trouvés parmi les blessés; les prisonniers se composèrent de presque tout le régiment d'Estremos, outre 3,600 cultivateurs portugais, qui maudissoient les Espagnols auteurs de leur désastre,

et que le général Loison renvoya dans leurs foyers.

Telle fut cette affaire, dans laquelle les soldats et les chefs rivalisèrent de bravoure et d'ardeur, au point que l'on ne pourroit citer personne, sans devenir trop injuste envers ceux qu'on ne nommeroit pas; dans laquelle enfin, chacun sembla donner l'exemple qu'il recevoit.

Les 30 et 31, la division se reposa à Evora.

Ce repos étoit indispensable : la saison seule décuploit les souffrances comme les fatigues des troupes, au point que, pendant les combats du 29, plusieurs hommes étoient tombés morts, rendant, par l'effet de la chaleur, le sang par la bouche, le nez et les oreilles.

Le général Loison employa ces deux jours à se procurer quelques vivres, à reformer les corps, à y rétablir l'ordre, à recevoir les autorités, à organiser pour tout l'Alentéjo un centre de gouvernement à Evora, gouvernement à la tête duquel il mit l'archevêque, vieillard respectable, dont le premier acte d'autorité fut une pastorale, qui parut faire un grand effet dans le pays.

Le 1er août, le général Loison se porta à Estremos, ramenant avec lui le régiment de cette ville, auquel il avoit fait grace.

La vue de ce corps, que l'on croyoit entièrement détruit, fit une sensation prodigieuse : le comte Loison en profita pour exciter des sentimens qui nous fussent favorables, et il le fit avec un succès tel, que de son propre mouvement le peuple ferma deux couvens de moines, auxquels il imputoit ses malheurs (1).

Le 3, le général Loison partit d'Evora, recevant de tous les habitans des protestations de dévouement, et de tout le régiment le serment authentique de ne jamais porter les armes contre les Français, et de les secourir en toute occasion comme des frères.

Si le général Loison avoit pu marcher d'Evora sur Beja, qui étoit redevenu le centre d'un nouveau rassemblement; si à la suite de ces opérations il avoit pu rester quelque temps dans l'Alentéjo, et y laisser des colonnes mobiles; si enfin, il avoit pu chasser les troupes espagnoles et anglaises qui se trouvoient dans les Algarves, et les pacifier, toute la rive droite du Tage eût été bientôt soumise et tranquille; mais les événemens se pressoient avec rapidité,

---

(1) Quatre jours après le départ du général Loison, le peuple d'Estremos n'avoit pas encore permis aux moines, dont les couvens avoient été fermés, de rentrer dans la ville.

et à peine avoit-on frappé un coup sur un point, qu'il falloit courir à un autre pour faire face à un nouveau danger.

Les rapports que le général Loison reçut à Estremos, lui avoient fait penser qu'un nouveau corps espagnol de 15,000 hommes marchoit à lui, en venant de Badajos : il se dirigea en conséquence sur cette place, afin de le joindre plutôt; mais cette nouvelle étoit dénuée de fondement, et il en eut bientôt la certitude.

Le même jour, il arriva à Elvas : les forts étoient dans le meilleur état, on n'avoit pas encore été obligé de toucher aux approvisionnemens de siége; la ville, quoique sans troupes, n'avoit reçu aucun Espagnol; mais le colonel Miquel, commandant supérieur de cette place, venoit d'y mourir des blessures qu'il avoit reçues peu de jours auparavant, en se rendant de la ville d'Elvas au fort de la Lyppe; et sur-le-champ, le comte Loison le remplaça par le chef de bataillon du génie Girod de Novilard, officier de l'état-major du duc d'Abrantès, et fait, sous tous les rapports, pour justifier ce choix.

Le 4, deux bataillons d'infanterie, et le 4e régiment provisoire de dragons, sous les ordres du major Theron, exécutèrent une reconnoissance sur Badajos. Le chef d'escadron Simmers,

que nous avons déjà nommé, et M. de Trentinian, aide-de-camp du général Thiébault, la suivirent avec des dépêches, à la faveur desquelles ils devoient tâcher d'entrer comme parlementaires à Badajos.

A la vue de ces troupes, les postes avancés des Espagnols se replièrent sur la place, où même la marche de la division du général Loison avoit fait retirer la garnison de Jurumenha. On jugea qu'il y avoit peu de troupes dans Badajos, et quelques rapports firent penser que presque toutes celles qui y avoient été précédemment rassemblées, avoient rejoint les armées espagnoles, ou avoient été détruites à Evora; mais on ne put rien savoir de positif. Quant à MM. Simmers et de Trentinian, ils furent obligés de remettre leurs dépêches au commandant des postes avancés de la ville, dont on leur refusa l'entrée, sous prétexte que s'ils y paroissoient, on ne pourroit répondre de la fureur du peuple.

Pendant cette série d'événemens, une de nos gabarres placée dans la passe de Lisbonne, fut attaquée de nuit par un grand nombre de chaloupes anglaises. Les hommes employés à cette entreprise, montèrent à l'abordage avec une grande intrépidité : mais la surveillance et la bravoure de l'équipage, la présence d'esprit

et la valeur de M. Baron, qui la commandoit; rendirent leurs efforts inutiles. Après un combat long et acharné, les assaillans furent repoussés avec une perte considérable (1).

Tout-à-coup Lisbonne retentit du bruit d'un miracle nouveau !... un oeuf en fit les frais : mais cet oeuf prophétique, cet oeuf, trouvé sur le maître-autel de la Patriarchale, cet oeuf, qui n'offroit la trace d'aucun instrument, rien enfin qui pût résulter d'un travail fait à main d'homme, portoit très-distinctement *notre arrêt de mort* sur sa coque.

La rumeur devint grande, et l'alarme se répandit par-tout, excepté chez les condamnés.

Bientôt cependant, l'oeuf religieusement enlevé de la Patriarchale, arriva chez le général en chef : un profane examen l'y attendoit, et le secret du procédé fut aussitôt découvert.

Pour remédier au mal, par le moyen même employé pour le faire, le duc d'Abrantès fit rassembler une grande quantité d'oeufs : le démenti de cette prophétie fut écrit sur chacun d'eux, avec un corps gras : ces oeufs, ainsi pré-

---

(1) A dater de ce jour, tous nos bâtimens stationnaires furent, de nuit, entourés de filets, qui, du pont, s'élevoient à huit ou dix pieds.

parés, furent mis dans un acide : au bout de peu d'heures, ce démenti se trouva en relief sur toutes les coques, et le lendemain matin, ces œufs furent ostensiblement placés sur les maître-autels de toutes les églises de Lisbonne, et distribués dans la ville.

Plus persuasifs que tous les discours du monde, ces œufs éloquens affoiblirent l'espoir que le premier avoit donné. On expliqua pourtant le tout par une affiche, qui invitoit les *incrédules* à achever de se désabuser par leur propre expérience.

Mais déjà toute la sagesse des hommes ne pouvoit plus rien à nos destinées, chaque instant hâtoit leur accomplissement, et il ne resta plus aucun doute que le Portugal étoit perdu pour nous, du moment où le Duc fut informé qu'un convoi de 200 voiles anglaises venoit d'arriver à Figuières, apportant des troupes, de l'artillerie, des munitions, et devant être suivi par des convois plus considérables encore.

Cette nouvelle parvint à la fois, et par le rapport du général Thomières, et par ceux de la police, et par la voix publique, et par des avis particuliers.

Il n'étoit plus possible de la révoquer en doute : elle avoit ce caractère d'évidence, au-

quel la méfiance même ne peut se méprendre : elle étoit d'ailleurs écrite sur toutes les figures ; enfin, après avoir été plusieurs fois trompés par de faux bruits de cette nature, il ne falloit pas l'être en refusant de croire à une semblable nouvelle, quand elle étoit certaine : la conséquence de cette conviction fut donc le prompt rappel du général Loison et de sa division; et plusieurs officiers et courriers furent successivement chargés de lui porter les ordres de son retour par Abrantès.

Ces dépêches remises sans retard, le général Loison se hâta d'exécuter les ordres du Duc, et coucha, le 5, à Arronches; le 6, à Portalegre; le 7, à Tolosa; le 8, à Casa-Branca; et le 9, à Abrantès.

Ses troupes y arrivèrent, excédées de fatigues, accablées par la chaleur, épuisées de besoin : les habitans des villes ou villages traversés par elles depuis Elvas, ayant presque tous fui à leur approche, on n'avoit pu assurer aucun service : le vin, la viande, le pain même avoient manqué : le défaut total d'eau, pendant des journées entières, avoit encore ajouté aux maux de cette disette, et pour comble de malheur, de faux renseignemens avoient fait faire à ces troupes des détours considérables, dans l'espoir de trouver un ruisseau, une source,

et cela pour être entièrement trompé, pour ne rencontrer que des eaux croupissantes, ou, ce qui est pire, des eaux empoisonnées par le chanvre, et dont, malgré leur danger, on ne pouvoit arracher les soldats, que l'excès de la soif y précipitoit : aussi cette marche avoit coûté un grand nombre d'hommes morts d'épuisement, ou qui par maladies ou fatigues, n'avoient pu suivre les colonnes, et avoient été assassinés.

CHAPITRE IV.

Mouvement de M. le général de division comte de Laborde, et combat de Rorisse ; rassemblement de l'armée, et bataille de Vimeiro.

Cependant l'armée anglaise avoit franchi le Mondego devant Coimbre, et flanquée sur sa droite par la flotte, sur sa gauche par une armée portugaise et des levées en masse, elle s'avançoit sur Lisbonne.

N'ayant rien à lui opposer avec l'espoir du moindre succès, il falloit manœuvrer pour ralentir sa marche, connoître ses mouvemens, donner à la division Loison le temps d'arriver, et se hâter de reconnoître le pays où l'on pourroit avoir à combattre.

Cette tâche difficile fut confiée au général de Laborde, qui en conséquence fut remplacé, dans le commandement supérieur de Lisbonne, par le général de division Travot. Indépendamment de cinq pièces de canon et de 150

chasseurs à cheval du 26[e] régiment, la division du comte de Laborde fut formée de deux brigades composées, savoir : celle du général Brenier, des deux bataillons du 70[e]; et celle du général Thomières, du 2[e] régiment provisoire d'infanterie légère, et d'un bataillon du 4[e] régiment suisse, qui se trouvoit déjà à Obidos et Peniche; enfin le colonel Vincent, commandant le génie, et trois officiers de cette arme, furent attachés à ce corps d'opération.

La première brigade, une partie de l'artillerie et la cavalerie, après avoir figuré le 5 août, dans un exercice à feu pour lequel toute la garnison de Lisbonne avoit été rassemblée à Campo-d'Ourique, en partirent le 6, de grand matin, avec le général de Laborde, et arrivèrent le même jour à Villa-Franca, d'où cette brigade se rendit, le 8, à Rio-Major, et le 9, à Candieiros où elle campa (1). Cette direction avoit été prise, parce que si, comme cela étoit à craindre, l'ennemi s'étoit porté vers le Tage et le Zezere, pour empêcher le général Loison de nous rejoindre, il auroit

(1) L'eau un peu buvable étoit tellement rare à Candieiros, qu'on la paya jusqu'à quatre sous la bouteille.

fallu être en mesure pour seconder les efforts par lesquels ce général auroit cherché à se faire jour; du reste, ce mouvement ne compromettoit rien, puisque de Rio-Major, on pouvoit également se diriger sur Thomar, Leiria et Alcobaça.

Quant à l'ennemi, ne profitant d'aucun des avantages de sa position, c'est-à-dire, de la connoissance parfaite de notre force et de nos moindres mouvemens, ou de notre ignorance sur tout ce qui le concernoit; n'employant, avec quelques combinaisons, ni ses forces, ni celles des Portugais; n'exécutant aucune manœuvre, pas même celles qu'il étoit impossible qu'il n'eut pas appréciées; réduisant ainsi tous ses avantages à celui qui résultoit de ses masses; agissant malgré notre disséminement, comme si nous avions été rassemblés et en mesure, il se borna à annoncer l'arrivée de 20,000 hommes à Thomar, mais n'y envoya personne : de sorte que le comte de Laborde, sûr de ce fait, sachant que le général Loison passoit le Tage et n'éprouvoit aucun obstacle, apprenant d'ailleurs, que toute l'armée anglaise appuyoit sur sa droite, pour marcher sur Peniche et se rapprocher de la mer, quitta Candieiros d'après les instructions qu'il avoit, et se rendit

à Alcobaça, où se trouvoit le général Thomières.

Il y arriva le 10.

Le 11, il fit reconnoître la route de Leiria et la position de Batailla, qui lui avoit été indiquée par le général en chef.

La route ne se trouva occupée que par quelques cavaliers portugais; quant à la position, ayant sur sa droite un développement de plusieurs lieues, elle ne pouvoit convenir à un aussi foible corps de troupes: le comte de Laborde resta donc à Alcobaça; encore s'y arrêta-t-il, non pour combattre, mais pour attendre des renforts, et achever de connoître les forces et les projets de l'ennemi.

Le 12, il apprit que l'ennemi marchoit à lui et étoit arrivé à Leiria.

Le 13, l'ennemi continuant son mouvement, le général de Laborde, qui avoit quitté Alcobaça le 12 au soir, se porta sur Obidos; mais n'y trouvant aucune position qu'il pût militairement occuper, il n'y fit qu'une simple halte, laissa à Peniche le bataillon du 4e régiment suisse, à l'exception des grenadiers et voltigeurs qu'il garda avec lui, et continua sa marche rétrograde jusqu'au village de Rorissa, où il arriva le 14, et en avant duquel il prit position, détachant sur la route de Cercal une compa-

gnie du 70e à Bombaral, et deux à Cadaval, fournissant un détachement à Segura. Son but étoit d'éclairer sa droite et d'assurer ses communications avec le général Loison, qu'il supposoit prêt à lier ses opérations aux siennes.

Le 15, l'ennemi, qui depuis la veille étoit à Obidos, fit reconnoître la position et les forces du général de Laborde.

Les troupes employées à cette reconnoissance, s'avancèrent jusqu'à un moulin qui est à une demi-lieue en avant de Rorissa, et que notre avant-garde, composée de deux compagnies du 2e d'infanterie légère, deux du 70e, et des deux compagnies d'élite du bataillon suisse, occupoit.

L'attaque fut vive; mais la valeur de nos troupes annulla les efforts des assaillans qui, au bout d'une heure de combat, et malgré leur supériorité, furent repoussés avec une grande perte.

Le 17, le général de Laborde fut instruit que l'ennemi se portoit sur Rorissa avec la totalité de ses forces.

De suite il disposa tout pour le combat, et rejoignit son avant-garde.

L'ennemi s'avançoit sur six colonnes.

La colonne de droite dépassoit le flanc gauche de la division du général de Laborde, pour

gagner ses derrières; les quatre colonnes du centre marchoient droit à lui; celle de gauche s'emparoit successivement de toutes les hauteurs qui dominoient son flanc droit.

Ces six colonnes, conduisant une artillerie nombreuse, pouvoient former de 15 à 18,000 hommes, et le comte de Laborde n'avoit pas plus de 1,900 *combattans*. Il auroit pu, d'après cela, quitter de suite une position qui, par des forces si supérieures, alloit être attaquée et tournée à la fois; mais si les règles ordinaires de la guerre sembloient ne lui laisser d'autre parti que celui de la retraite, l'honneur lui prescrivit de ne se reployer qu'en combattant, et sourd à toute autre voix, il résolut de faire payer cher à l'ennemi le terrain qu'il seroit obligé de lui céder, et il exécuta de la manière la plus glorieuse, cette honorable résolution.

Le combat commença à neuf heurs du matin, et dura jusqu'à cinq heures du soir.

L'emploi du terrain et l'habileté des manœuvres, au moyen desquelles des têtes de colonnes furent sans cesse opposées aux masses, suppléèrent, autant que cela fut possible, à l'insuffisance des moyens. Sept fois dans cette journée le général de Laborde changea de position : chaque fois l'ennemi fut obligé de faire

les frais d'une nouvelle attaque, et chacune de ces attaques lui coûta beaucoup de temps et de monde : celles du défilé de Rorissa, de Zambugiera-dos-Carros, de Casa-de-Prega, de Saint-Juan, furent très-sanglantes pour les assaillans, la première, par la manière dont le général de Laborde profita des avantages du terrain, et les trois autres par des charges brillantes que le général de Laborde, le général Brenier, l'adjudant-commandant Arnault, et le major Weis, commandant le 26e de chasseurs à cheval, exécutèrent successivement, et toujours avec autant de valeur, d'à-propos, que de succès.

Dans une de ces charges, faite en avant de Zambugiera-dos-Carros par le général Brenier, à la tête de deux compagnies du 70e (1), le 29e régiment anglais ayant perdu son colonel, plusieurs officiers et un grand nombre de soldats; se voyant fortement pressé, se rendoit tout entier : par malheur, le feu ne cessa pas

(1) Cette économie dans les troupes que l'on fait successivement agir, prouve toujours une grande habitude de la guerre, et une véritable capacité; aussi le même résultat est-il, suivant les forces que l'on a employées et celles que l'on a combattues, héroïque, brillant, honorable, ordinaire, insignifiant ou ridicule.

aussitôt sur tous les points, et par un mouvement spontané, les débris de ce régiment se sauvèrent, laissant la terre couverte de morts, et entre nos mains le major, huit officiers et cinquante soldats.

Cette affaire, aussi brillante pour MM. les généraux, les officiers, que pour les troupes, et dans laquelle la force ne fut compensée que par le mérite et la valeur, montra ce que peut l'honneur français dirigé par le talent, ne laissa rien aux vainqueurs de la gloire de la journée, et est, sous tous ses rapports, également belle à consacrer.

Elle nous coûta près de 600 hommes, mais plus de 2,000 à l'ennemi, qui dans ses rapports rendit hommage à la conduite de nos troupes et à la résistance qui lui fut opposée, tout en portant à 6,000 *combattans* les 1,900 hommes du général de Laborde (1).

Il faut ajouter cependant, que si les deux colonnes anglaises destinées à tourner le comte de Laborde, avoient commencé leur mouvement plutôt, ou même avoient marché avec plus de résolution, sa position seroit devenue infiniment plus difficile. Il est vrai aussi

---

(1) Voyez les journaux anglais relatifs à cette affaire.

que prévenu de la marche des troupes du général Loison, et ignorant les raisons qui ralentissoient leur marche, il avoit espéré pouvoir être rejoint par elles dans la journée ; et que si cette jonction avoit pu s'effectuer, la colonne de gauche de l'ennemi succomboit ; toutes nos forces réunies ensuite sur son centre, le forçoient infailliblement à la retraite, et sa colonne de droite se trouvoit coupée et enveloppée ; mais cette espérance ne put être réalisée.

Le comte de Laborde fit le plus grand éloge du général Brenier, qui dans cette occasion manoeuvra avec autant d'habileté, qu'il combattit avec courage : il rendit également un compte très-honorable de la conduite de l'adjudant-commandant Arnauld, qui fut légèrement blessé ; du major Weis, blessé à mort (1) ; du major Meslier, assez grièvement blessé ; du chef de bataillon Beuret, et du capitaine Bardinet.

Quant au général de Laborde, je dois ajouter que ce qui contribua infiniment à animer les troupes, c'est que, blessé d'un coup de feu au cou dès le commencement de l'affaire, il ne

(1) Le major Weis mourut à Vannes, des suites de ses blessures.

quitta, ni le champ de bataille, ni le commandement, et continua de donner l'exemple du plus grand dévouement.

Le soir du 17, la division s'arrêta à la Quinta-de-Bugagliera, où elle fut rejointe par les trois compagnies du 70ᵉ, détachées sur sa droite : elle en partit dans la nuit pour se rendre à Runa, faisant filer son artillerie par Torres-Vedras : le 18, elle se porta à Montachique, où elle prit position, l'objet le plus important étant toujours de couvrir Lisbonne.

On voit par cette série d'événemens, que l'horizon se rembrunissoit pour nous de tous côtés. En effet, nos communications devenoient chaque jour moins étendues, plus douteuses, et tout annonçoit que nous approchions des événemens qui devoient décider de notre sort.

Par malheur, on ne pouvoit conserver l'espoir qu'il seroit heureux.

Le silence qui nous environnoit prouvoit que nous ne devions plus compter être secourus, et ce qui se passoit autour de nous et sous nos yeux, rendoit chaque jour notre position plus fâcheuse.

En effet, le Portugal entier étoit soulevé, le peu de troupes portugaises que nous avions conservées désertoient par compagnies entiè-

res, pour se joindre aux insurgés (tout ce qui restoit du 2e régiment de cavalerie partit dans la nuit du 9), et la légion de police elle-même, si utile ou si dangereuse à Lisbonne, étoit réduite à près de moitié, et ne pouvoit plus inspirer aucune confiance.

D'un autre côté, Lisbonne, dans d'assez fâcheuses dispositions, ne paroissoit contenu que par la présence du duc d'Abrantès.

Cette considération l'y avoit retenu le plus long-temps possible; mais déterminé par de plus puissantes, il résolut de rassembler les troupes qu'il jugea disponibles (1), d'en pren-

---

(1) 3,500 hommes à Peniche, Elvas et Almeida.
3,000 aux hôpitaux ou en arrière depuis les marches.
2,000 sur la rive gauche du Tage.
1,000 sur les vaisseaux.
1,000 dans les forts de la rive droite.
2,400 à Lisbonne et au château.
1,000 à Santarem.

Réduisoient, d'après les états de situation même, le nombre des troupes rassemblées à 12,500 hommes : or, tout le monde sait que le nombre des combattans diffère toujours de plus d'un cinquième du nombre d'hommes portés sur les situations; aussi le nombre des combattans qui arrivèrent devant l'ennemi, ne fut que de 9,200 hommes.

On pensa que nous aurions dû évacuer Santarem, laisser

dre le commandement, et malgré la disproportion des moyens et des forces, de livrer lui-même à l'armée anglaise, la bataille que l'honneur et la nécessité rendoient également inévitable.

Il ajouta donc aux précautions prises pour la garde des Espagnols; ordonna que les poudres fussent embarquées, autant du moins que cela seroit possible, et cela pour que l'armée en eût toujours à sa disposition; fit porter au château toutes les armes éparses dans plusieurs arsenaux ou dépôts de la ville; le fit approvisionner pour un mois; y fit réparer et remplir les citernes; y fit placer 100,000 rations de biscuit, et tous les magasins des corps; nomma le général Avril pour le commander, et organisant pour sa défense tous les dépôts et convalescens des corps de l'armée, en bataillons provisoires; fit descendre dans la ville le bataillon du 15e qui l'occupoit; approvisionna de

---

aux Russes le soin d'occuper et de défendre la rive gauche du Tage; garder les vaisseaux et les forts avec 1,000 hommes; Lisbonne avec 1,100; son château avec 300 convalescens; et attaquer l'ennemi avec 14,000 hommes.

Mais quand notre fin eût été plus glorieuse, elle ne pouvoit être plus honorable : la changer était impossible; la disette seule nous eût détruit.

même, et fit mettre en état de défense tous les forts de la côte; ordonna que les travaux commencés par le génie fussent continués; augmenta la garnison des vaisseaux sur lesquels se trouvoient le plus de Portugais; forma des dépôts de vivres, de munitions et de souliers à Villa-Franca, à Santarem, et chargea l'ordonnateur en chef de l'armée d'organiser des convois de subsistances et des ambulances à la suite des colonnes : outre cela, il acheta ou requit 235 mulets pour le service de l'artillerie et des vivres, et compléta le bataillon du train par des dragons trop mal montés pour faire la guerre. De plus, et pendant que tous ces préparatifs se faisoient, le général en chef voulant empêcher que les insurgés des Algarves et de l'Alentéjo ne parussent pendant l'absence qu'il alloit faire, sur la rive gauche du Tage; voulant même les chasser d'Alcacer-do-Sal, où l'on assuroit que plusieurs milliers d'entre eux s'étoient rendus, chargea le général Kellermann de s'y porter avec cinquante dragons, et une partie des 31e et 32e d'infanterie légère (que commandoit le général Graindorge à Setubal); d'y battre les insurgés, et de revenir ensuite, ramenant toute l'infanterie sur les hauteurs d'Almada, évacuant les forts de Setubal et la ville, ne conservant que Palmela, et rejoignant

ensuite le général en chef avec ses cinquante dragons (1).

L'idée d'organiser à Lisbonne une garde nationale, composée de tous les propriétaires, fut profondément discutée; mais cette idée, qui a été si utile ailleurs, étoit inexécutable à Lisbonne, où il n'existe presque aucun élément de rapprochement entre les hommes un peu aisés, même pour leurs plus grands intérêts.

Dans le nombre des officiers émigrés que les malheurs de la révolution avoient conduits à Lisbonne, se trouvoit le comte de Bourmont. Il sentit que notre sort alloit être décidé par les armes, et soldat, il voulut combattre avec des braves; français, il voulut s'associer à la destinée de l'armée française : il demanda donc au Duc d'être attaché à son état-major, et l'obtint aussitôt.

Cette conduite fut en Portugal, celle de plu-

---

(1) Ces dispositions s'exécutèrent entièrement : le major Dulong, dans cette occasion comme dans toutes les autres, justifia sa réputation distinguée. Une compagnie du 32e, combattant sous ses ordres, enleva à l'ennemi une batterie flottante, placée devant Alcacer-do-Sal, et portant huit pièces de canon, et une redoute sur la rive gauche du Cedão, armée de quatre pièces.

sieurs autres officiers qui se trouvoient dans la même position.

Le 13, le général en chef fut instruit que 1,800 hommes étoient arrivés à la barre.

Une compagnie du 66e reçut à l'instant l'ordre de se rendre de Cascaes à Colares; un bataillon de grenadiers se tint prêt à la suivre, si cela étoit nécessaire, et des nouvelles télégraphiques informèrent d'heure en heure le général en chef, de ce que ce convoi devenoit.

Au milieu de tous ces mouvemens, on répand la nouvelle que 20,000 français sont à Bragance...... *Tout tremble à Coimbre.....* écrit le général Loison.

Le 14, cette nouvelle et celle d'une grande victoire remportée sur les Espagnols, est mise à l'ordre de l'armée : on répand en même temps dans la ville des gazettes de Badajos des 9 et 10 août, gazettes qui peignent la consternation des Espagnols, leur défaite, l'entrée de Joseph à Madrid, les détails de sa réception, et les fêtes données à cette occasion : mais quelque positives qu'elles paroissent, ces nouvelles font peu de sensation, et ne changent rien à la disposition des esprits.

Le 15 paroît entièrement consacré aux fêtes : en effet, un grand repas rassemble chez le gé-

néral en chef, les principaux fonctionnaires civils et militaires; un spectacle magnifique termine la journée; mais au milieu de ces réjouissances tout se prépare pour le départ du Duc.

A minuit, il rassemble chez lui les ministres et le général Travot : il leur annonce son départ : il leur fait part des motifs qui le déterminent à s'absenter de Lisbonne : il fixe d'avance l'époque de son retour : il charge chacun, en ce qui le concerne, de travailler à maintenir la tranquillité publique : il laisse à M. de La Garde, intendant-général de la police, pour la faire de suite répandre, une proclamation qu'il adresse aux habitans de Lisbonne, et détermine des rapports nouveaux et plus intimes entre les membres du Gouvernement et le général Travot, à la disposition duquel il met la marine; enfin, il prévient ce général qu'il lui laisse, sur la rive gauche du Tage, les 31e et 32e d'infanterie légère, sous les ordres du général Graindorge; le 47e dans les vaisseaux et dans les forts de Bugio et de Trafaria; le 66e à Cascaes; la légion du Midi à Saint-Julien; le 26e à Belem, Bon-Succes et Ericeira; le 15e de ligne à Lisbonne, aux poudrières et à Saccavem; la légion hanovrienne à Santarem, et un bataillon de dépôt de 1,200 hommes, au château de Lisbonne : outre cela, il laisse

auprès du général Travot, pour le seconder; le maréchal-de-camp comte de Novion, commandant d'armes de Lisbonne, et le général Fusier : enfin le Duc donne ses dernières instructions, et part, faisant marcher avec lui, comme réserve de l'armée, le 1er régiment de grenadiers, le bataillon du 82e, dix pièces de canon, toutes les munitions que l'on put emporter, 1,000,000 en argent, et le 3e régiment provisoire de dragons.

Cette réserve prend, le 16, position à Villa-Franca.

Le bac de Saccavem ayant ralenti sa marche, le Duc ordonne aussitôt qu'il y soit construit un pont, que le capitaine du génie Calmet-Beauvoisin termine en vingt heures.

Le 17, la réserve part à la pointe du jour de Villa-Franca, fait une lieue et demie, et reçoit l'ordre de rentrer à Villa-Franca, par suite des nouvelles d'un prochain débarquement à Lisbonne.

Le général Thiébault en prend le commandement, d'après les mêmes dispositions : quant au duc d'Abrantès, il rejoint la division du général Loison à Alcointre, et continue à marcher avec elle.

A deux heures du soir, de nouveaux ordres font partir la réserve pour Otta, où elle arrive

très-tard : une partie de l'artillerie, le trésor et les équipages restent en arrière, avec deux compagnies du 82e pour leur garde.

Le 18, avant le jour, la réserve part d'Otta, et prend le soir position à Permunes.

Le 19, en la mettant en marche, le général Thiébault reçoit l'ordre d'attendre l'artillerie : elle arrive vers le soir : la réserve quitte Permunes à l'entrée de la nuit; et le 20 au matin, elle entre à Torres-Vedras, où le trésor et les équipages la rejoignent dans la journée.

Ils avoient fait une marche très-pénible; ils avoient couru des dangers, par l'effet de la mauvaise disposition des habitans, et des mouvemens de quelques détachemens anglais; mais par sa présence d'esprit et son caractère, M. Thonnelier, payeur-général de l'armée, avoit pris des mesures telles, qu'il avoit fait face à tout, et sauvé le trésor, ainsi que les équipages du quartier-général.

Pendant ces différens mouvemens, le général Loison étoit parti le 11 d'Abrantès : il s'étoit rendu le même jour à Thomar, le 12 à Torres-Novas, et le 13 à Santarem, où il fut obligé de séjourner jusqu'au 15, ses troupes ne pouvant plus marcher.

Les bataillons avoient en effet les deux tiers de leur monde en arrière, en arrivant à San-

tarem : la chaleur étoit étouffante, l'air manquoit absolument, les hommes tomboient de tous côtés; les compagnies entières se couchoient sur les routes, plusieurs soldats moururent de soif; et pour sauver les plus souffrans, pour les mettre à même d'arriver à Santarem, ou seulement d'entrer dans la ville, on fut obligé de charger les officiers d'état-major et un grand nombre d'habitans, d'aller, des bidons à la main, leur porter de l'eau ou de l'eau-de-vie, et d'envoyer des charrettes chercher ceux qui, sans ce secours, ne pouvoient plus avancer.

On se figure difficilement combien, dans cette saison, ces marches sont cruelles en Portugal, et le mal que le manque d'eau produit dans ces terres calcinées par un soleil dévorant : on peut avancer à cet égard, que chacune des grandes marches de la division Loison lui coûta cent hommes.

Le 16, cette division se porta à Alcointre, laissant à Santarem la légion hanovrienne, et emmenant à sa place le 4e d'infanterie légère; le 17, elle prit position à Cercal, d'où elle se rendit le 18 à Torres-Vedras.

En y arrivant, le duc d'Abrantès y rappela le général de Laborde, qui étoit à Montachique, et qui, avec ses troupes, le rejoignit le 19 : ainsi le 20, à l'arrivée de la réserve, toutes les

troupes que le général en chef avoit cru pouvoir réunir, se trouvèrent rassemblées.

Aussitôt, une reconnoissance se porta vers la mer, une seconde dans la direction d'Obidos, une troisième dans celle de Thomar, et le Duc arrêta la répartition des corps qu'il avoit avec lui.

Quoiqu'ils n'offrissent que 9,200 combattans, deux divisions d'infanterie, une réserve, une division de cavalerie, se formèrent.

La première division, commandée par le général de Laborde, les généraux Brenier et Thomières, fut composée des 2e et 4e d'infanterie légère, 70e et 86e de ligne, et forte de 3,200 hommes.

La seconde division, commandée par le général Loison, les généraux Solignac et Charlot, fut composée des 12e et 15e d'infanterie légère, 32e, 58e et 82e de ligne, et se trouva forte de 2,700 hommes.

La réserve, commandée par le général Kellermann, fut composée de quatre bataillons de grenadiers, forts de 2,100 hommes (1).

La division de cavalerie, commandée par le

(1) Ces quatre bataillons étoient formés de la réunion des compagnies de grenadiers, d'une partie des bataillons de l'armée.

général Margaron fut composée des 26e de chasseurs, 3e, 4e et 5e régimens provisoires de dragons; en tout, 1,200 hommes.

Quant à l'artillerie, commandée par le général Taviel en personne, elle fut répartie, savoir : huit pièces dans la première division, sous les ordres du colonel Prost; huit dans la seconde, sous les ordres du colonel d'Aboville; et sept dans la réserve, sous les ordres du colonel Foy.

Vers midi, les reconnoissances rentrèrent : l'ennemi occupoit Lourignan, et en arrière de Vimeiro, une position formidable : il y avoit rassemblé toutes ses forces, et elles paroissoient considérables; cette position, sur un très-grand prolongement, ayant été, la nuit dernière, couverte de trois lignes de feu bien distinctes (1).

Le duc d'Abrantès, ne voulant pas être prévenu, ne marchant que pour combattre, n'ayant presque pas de vivres, ne pouvant tarder à rentrer à Lisbonne, et ayant, sous tous les rapports, moins à redouter d'un non

---

(1) Un premier rapport avoit annoncé que filant entre nous et la mer, l'ennemi se portoit par une marche de flanc sur Maffra; mais cette circonstance eût été trop heureuse; et ce fait ne tarda pas à être démenti.

succès, qu'à espérer d'une victoire même, s'il avoit fallu l'attendre, avoit résolu d'attaquer l'ennemi par-tout où il pourroit être.

En conséquence, la cavalerie reçut ordre de partir à quatre heures du soir, pour passer la première le défilé qui se trouve en sortant de Torres-Vedras, et qui est d'une grande lieue et demie.

Les divisions suivirent dans leur ordre naturel, mais cette marche éprouva des retards inséparables d'un grand mouvement d'artillerie et de charriots : il se ralentit encore par l'effet de quelques accidens : il dura la nuit entière, de sorte qu'il étoit six heures du matin, lorsque l'armée fut en position au-delà du défilé.

A neuf heures, toute la cavalerie, sous les ordres du général Margaron, se porta à une lieue en avant, couronnant les hauteurs qui faisoient face à l'ennemi.

A dix heures, le duc d'Abrantès mit les divisions en marche sur la route de Lourignan, et rejoignit la tête de la cavalerie.

La droite de l'armée anglaise étoit appuyée à la mer, et flanquée par toute la flotte, qui de plus protégeoit ses derrières; l'attaque de son centre et de sa gauche fut donc ordonnée.

Malgré sa blessure, encore ouverte, le général de Laborde se porta sur le centre de l'armée

anglaise avec sa deuxième brigade, pendant que sa première, sous les ordres du général Brenier, marchoit pour l'attaquer par sa gauche.

Par malheur, cette brigade se trouva avoir à passer un ravin qui la força à un très-grand détour; de sorte que son attaque, qui devoit coïncider avec celle que notre gauche exécutoit sur le centre de l'ennemi, la suivit forcément de près d'une heure.

Pendant qu'elle gagnoit les hauteurs avec beaucoup de peine, la brigade de gauche soutenoit déjà un combat meurtrier, et faisoit inutilement les plus grands efforts, contre un ennemi totalement supérieur en nombre et en moyens.

Le général en chef ordonna aussitôt que le général Loison vint avec sa brigade de gauche soutenir le général de Laborde, et que sa brigade de droite suivit le mouvement de la brigade Brenier.

L'arrivée de ce renfort fit continuer l'attaque du centre avec un nouvel acharnement: elle fut remarquable en traits de la plus grande valeur; le colonel Prost, commandant l'artillerie de la première division, se porta avec deux pièces sur la ligne des tirailleurs: les colonels d'Aboville et Foy, commandant l'artil-

lerie de la deuxième division et de la réserve, se distinguèrent également par leur vaillance, et le parti qu'ils tirèrent, pour l'emploi de leurs pièces, de tous les avantages que le terrain pouvoit leur offrir. De leur côté, et par leur exemple, les comtes de Laborde et Loison commandèrent aux troupes et en obtinrent tout ce qu'il étoit possible d'espérer; mais dans cette lutte de deux foibles brigades françaises contre toute une armée retranchée, nous perdions beaucoup de monde, et nos pertes n'étoient compensées par aucun résultat. Sans doute, l'ennemi avoit plusieurs fois cédé à nos efforts, mais des troupes fraîches avoient de suite regagné le terrain momentanément perdu: deux de ses pièces avoient été un moment abandonnées, mais nous n'avions pu les conserver; de sorte que, vers midi, la gauche commença à ployer.

Ainsi que nous l'avons dit, les deux régimens de grenadiers, formant la réserve de l'armée, avoient été mis sous les ordres du général Kellermann : le Duc en détacha alors un régiment, et lui donna l'ordre de marcher à la baïonnette, sur la partie de la ligne ennemie qui débordoit la droite des troupes employées à notre attaque de gauche. Cette charge attesta tout ce dont nos troupes sont

capables, mais elle fut malheureuse : ces grenadiers n'eurent pas le temps de se déployer : plus de deux cents furent renversés en deux ou trois minutes : l'ennemi s'aperçut du terrible effet de sa mitraille ; sa cavalerie chargea : plusieurs grenadiers et M. Palamède de Forbin, qui commandoit un de ces bataillons de réserve, furent pris, et le mouvement rétrograde de notre gauche continua en s'accélérant. C'est à ce moment que le général Kellermann se porta en avant avec le régiment de grenadiers qui lui restoit. Certes, un chef de sa capacité ne pouvoit se tromper sur l'état des choses, ni concevoir encore l'espoir de vaincre, sur ce point, un ennemi si supérieur en force, réuni sur une position qui, par un escarpement aussi long que rapide, doubloit ses moyens ; qu'une triple ligne de troupes et un triple rang de batteries défendoient, et qui nous foudroyoit avec des pièces d'un calibre tellement supérieur aux nôtres (1), qu'elles avoient démonté plusieurs de nos pièces, avant qu'elles pussent l'atteindre, et même qu'elles fussent en batterie ; mais à la guerre on ne combat pas toujours pour la victoire, et le

(1) Nous n'avions que des pièces de 3 et de 4 : ses pièces étoient presque toutes de 9 et de 12.

but honorable que le comte de Valmi se proposa dans cette occasion fut entièrement rempli, puisqu'il arrêta l'ennemi.

Quelques pièces de canon, n'ayant plus de chef, se retiroient avec peu d'ordre : M. Boileau, lieutenant d'artillerie, aide-de-camp du général Taviel, jeune homme de la plus belle espérance, en prit aussitôt le commandement, les remit en batterie, et facilita par leur feu le ralliement de l'infanterie.

La cavalerie, de son côté, couvrit cette retraite en exécutant de fort belles charges, savoir : le 26e de chasseurs, sous les ordres de M. le prince Salm-Salm, chef d'escadron, et les 4e et 5e de dragons, sous les ordres du général baron de Margaron et de leurs majors MM. Leclerc et Theron.

Le colonel de Grandseigne, premier aide-de-camp du duc d'Abrantès, accompagné des capitaines Prévost et Laval, et du vicomte de Novion, jeune homme doué des qualités les plus heureuses et d'une véritable distinction, chargeant, avec une poignée d'hommes, un fort détachement de cavalerie ennemie, sauva le général en chef qui, pour empêcher, ou du moins retarder la retraite, s'étoit porté trop en avant, avec MM. de Carion-Nisas et de La Grave.

Pendant que nous avions fait cet effort inutile, sur le centre des positions de l'armée anglaise, les troupes employées à notre attaque de droite, ainsi qu'on l'a déjà remarqué, avoient éprouvé la plus grande peine à arriver à leur point d'attaque : cependant elles avoient joint l'ennemi et l'avoient vivement poussé : mais plusieurs circonstances malheureuses les empêchèrent de même d'avoir des avantages, qui d'ailleurs, ne pouvoient plus changer notre position.

D'abord, la distance et les obstacles qui se trouvèrent entre elles et notre gauche, rendirent les deux attaques successives au lieu d'être spontanées. Ensuite, l'ennemi venoit de faire sur sa gauche un changement de front, qui nous fit trouver une ligne de bataille où nous ne comptions trouver qu'une aile d'armée (1); ajoutons que ce jour-là même, l'ennemi, qui par-tout avoit plus de forces qu'il ne lui en falloit, envoyoit sur notre droite un détachement de 3,000 hommes, et ces 3,000 hommes venoient encore de renforcer sa gauche, au

(1) Il paroît, d'après les journaux anglais, que ce changement de front n'avoit eu d'autre motif que de mettre les troupes à même d'avoir plus facilement de l'eau.

moment où nous l'attaquions : enfin, la retraite de notre gauche laissant l'ennemi maître de réunir toutes ses forces sur notre droite, il porta un corps considérable entre la brigade Brenier et la brigade Solignac, en morcela les opérations, les prit à revers, et les obligea à abandonner le terrain.

Le major Contant, qui avec le 3e de dragons provisoire, avoit suivi le mouvement de la droite, chargea deux fois l'ennemi, et perdit dans l'une de ces charges le jeune Arrighi, que ses qualités firent généralement regretter.

Mais nous avions fait des pertes plus cruelles : le général Brenier avoit été blessé et pris, et le général Solignac, blessé de la manière la plus douloureuse, avoit été obligé de quitter le champ de bataille.

Instruit de ce fait, le général Thiébault courut à la droite, la rallia, et lui fit continuer par échelons son mouvement rétrograde.

La retraite de l'armée fut belle, par la rapidité avec laquelle les corps et les divisions d'infanterie se reformèrent; par l'attitude que conserva le régiment de grenadiers avec lequel le général Kellermann avoit chargé, et auquel les débris du second se réunirent rapidement; et par les mouvemens des quatre régimens de cavalerie, qui vers la fin de l'action, rassemblés

sous les ordres du général Margaron, concoururent efficacement à contenir l'ennemi.

Nous restâmes, de cette manière, maîtres du champ de bataille, plus de trois heures après la cessation de l'action, circonstance qui nous procura l'avantage de couvrir la marche de nos blessés, de les faire tous panser sur le champ de bataille, et de les faire partir en ordre pour Torres-Vedras. L'ordonnateur Trousset montra dans cette occasion le plus grand zèle (1), et le chirurgien en chef Beaumarchef, ajouta dans cette journée à ses anciens titres : plus de 800 blessés furent, sur le champ de bataille, pansés par lui, ou sous son inspection.

Cette affaire nous a coûté 10 pièces de canon portugaises, toutes démontées, quelques caissons, et 1,800 hommes, dont 1,000 tués ou pris. Il est à observer que dans les prisonniers qui nous ont été faits, il n'y a pas eu 150 hommes non blessés.

La division du général de Laborde a perdu le général Brenier, blessé et pris.

La division du général Loison a eu le général

---

(1) Vers la fin de l'action, le 66e de ligne, et quatre compagnies d'élite, arrivèrent de Lisbonne, mais ne prirent aucune part à l'action.

Solignac blessé grièvement, et le général Charlot légèrement blessé; elle a eu l'adjudant-commandant Pillet, son chef d'état-major pris, et le chef de bataillon Petavy, commandant le 82e, tué.

La réserve a perdu M. Palamède de Forbin, commandant le 2e bataillon du 2e régiment de grenadiers, fait prisonnier de guerre.

L'artillerie a eu les colonels Prost et Foy légèrement blessés, et a perdu plusieurs officiers très-recommandables.

Le général Margaron, commandant la cavalerie, eut en trois minutes deux chevaux tués sous lui par le feu du canon.

Les officiers d'état-major ont de même rivalisé de zèle, et plusieurs ont été blessés.

Les pertes de l'ennemi ont consisté en 50 prisonniers, et d'après les rapports que nous reçûmes, en plus de 500 morts, et 1200 blessés.

CHAPITRE V.

Position de l'armée ; conférence avec les généraux anglais ; traité d'évacuation, et rentrée de l'armée en France.

La bataille de Vimeiro terminée, le duc d'Abrantès réunit les généraux de Laborde, Loison, Kellermann et Thiébault, et leur demanda de motiver leur opinion sur les trois questions suivantes :

L'armée doit-elle tenter encore une fois le sort des armes?

Si elle doit le tenter, quel est le plan qu'elle doit suivre?

Si elle ne le peut pas, quel est le parti qu'elle doit prendre?

En vain auroit-on voulu reculer devant la vérité, l'évidence étoit la même, de quelle manière qu'on considérât notre position; et l'on conclut que nous n'étions en mesure, ni de livrer, ni même de recevoir une nouvelle bataille, et qu'il n'y avoit pas à hésiter sur notre retour à Lisbonne.

En effet, sous le premier rapport, nos troupes étoient mécontentes et harassées : la position de l'ennemi étoit inattaquable sur son front, et nos pertes ne nous permettoient plus de manoeuvrer sur sa gauche, et de découvrir de cette manière le défilé de Torres-Vedras et Lisbonne. D'un autre côté, les forces de l'ennemi étoient doubles des nôtres; et, indépendamment de la supériorité de leur calibre, le nombre de ses pièces triple de celles qui nous restoient. Outre cela, nous n'avions plus en munitions de quoi combattre trois heures; les vivres alloient nous manquer; déjà tous les chevaux tomboient faute de fourrage; notre position n'étoit pas tenable; enfin, l'ennemi connoissoit au juste nos forces; ses troupes s'étoient électrisées par notre insuccès; les nôtres s'étoient en partie découragées; il attendoit de nombreux renforts; nos pertes étoient irréparables; nous n'avions d'ailleurs plus rien à espérer d'une victoire, et le moindre revers nous mettoit à la discrétion des Anglais et des Portugais.

Quant à la nécessité de notre retour à Lisbonne, et sur les positions qui couvrent cette capitale, elle étoit également facile à prouver, puisque nous n'avions encore que là des vivres, des munitions, de l'artillerie, et quelques

moyens de transport ; que nos blessés et nos malades n'avoient d'autre asile ; que c'étoit le seul point où nous pouvions rassembler l'armée ; que nous avions 5,000 prisonniers espagnols à y garder, plusieurs bataillons à y soutenir, une grande flotte et des troupes de débarquement à y observer, plus de 300,000 habitans à y contenir ; qu'au résumé, la possession de Lisbonne nous donnoit le seul gage que nous puissions avoir, et conservoit seule à l'armée son caractère et une attitude qui pût lui convenir, et convenir aux circonstances que chaque jour rendoit plus sérieuses. Le résultat de cette conférence fut donc, pour premier mouvement, le retour de l'armée à Torres-Vedras.

De suite, la cavalerie l'exécuta, l'artillerie la suivit, et les divisions, marchant par ordre inverse, suivirent l'artillerie.

Le 22 au matin, le duc d'Abrantès rassembla à Torres-Vedras les généraux de Laborde, Loison, Kellermann, Thiébault, Taviel, le colonel du génie Vincent, et l'ordonnateur.

On y examina la situation entière de l'armée et du Portugal : les considérations mises en avant la veille furent reproduites : on constata même l'impossibilité de tenir autour de Lis-

bonne ou dans Lisbonne, qui, d'après les rapports de douze heures, pouvoit d'ailleurs ne plus être en notre pouvoir : on évalua la force des ennemis qui indépendamment de Lisbonne, des 30,000 hommes arrivés ou attendus d'Angleterre, et de 17,000 Espagnols, dépassoit 80,000 hommes, auxquels rien ne manquoit, et l'on discuta ce que pouvoit contre eux une armée aussi foible que la nôtre, et qui étoit au moment de manquer de tout : enfin, l'on examina s'il lui restoit une retraite possible, ou s'il existoit dans le Portugal un point où l'armée pût du moins, avec quelque probabilité d'avantages, retarder sa perte totale; mais sous quelque rapport qu'on considérât cette double question, la majorité regarda l'idée de conserver un point du Portugal, quand le Royaume entier nous échappoit, et celle d'une retraite à travers l'Espagne, comme inexécutables : l'on fut même encore plus embarrassé du manque de vivres et de transports, que de la foiblesse de l'armée : l'édifice crouloit, en effet, de toutes parts, et comme il n'y a de parti honorable que celui qui peut se justifier par la probabilité des chances heureuses, il fallut céder à la nécessité, et c'est ainsi que l'on arriva, par la force des choses, à l'idée de tenter une négociation, bien résolu d'obtenir

un traité honorable, ou de s'ensevelir sous les ruines de Lisbonne.

En conséquence, le général en chef dicta au général Kellermann les articles du projet de suspension d'armes et d'évacuation : ce général fut chargé, sous le prétexte d'une conférence relative aux prisonniers et aux blessés, de se rendre au quartier-général de l'armée anglaise pour sonder le terrain, et voir ce que nous pouvions espérer de ce dernier moyen de sauver l'armée.

Pendant que le général Kellermann remplissoit cette importante mission, la division du général Loison, avec le 5e de dragons, se porta à Maffra pour couvrir notre gauche, et vérifier en quoi consistoit les débarquemens, que l'on nous annonçoit avoir été effectués sur cette côte.

Les blessés, le parc d'artillerie, la réserve, les chasseurs du 26e, et le 3e de dragons, partirent avec le quartier-général en chef pour Montachique, où la division du général de Laborde appuya sa gauche, plaçant son centre à Tojal, et portant sa droite à Saccavem, où la légion hanovrienne reçut ordre de revenir de Santarem.

Afin de rendre aux troupes leur énergie, et d'affoiblir le sentiment de leurs pertes, un

ordre général de l'armée, expédié de Torres-Vedras, annonça la récompense des braves, et chargea les chefs des corps, sous l'approbation de leurs généraux de division, de présenter au général en chef la liste des militaires les plus propres à être promus aux places vacantes.

C'est en partant de Torres-Vedras, que nous apprîmes que quelques blessés et malades laissés à Abrantès, y avoient péri, et que M. Pepin de Belle-Ile, auditeur au Conseil d'Etat, corrégidor Mor du Beira, avoit été assassiné : tous ceux qui le connoissoient en éprouvèrent une douleur vive, tribut juste, rendu aux qualités qui distinguoient ce jeune magistrat.

Le 23, le général Kellermann rejoignit le duc d'Abrantès à Montachique.

On conçoit de quel intérêt étoient les nouvelles qu'il rapportoit, et combien elles parurent heureuses, quand on sut à quel point il avoit réalisé tout ce qu'on avoit pu espérer. Il avoit été reçu avec la plus grande distinction : il avoit eu le talent de faire prendre aux Anglais l'initiative des propositions qu'il avoit à leur faire : sachant parfaitement l'anglais, il avoit suivi la partie la plus mystérieuse de leurs conversations (1) : il s'étoit fortifié de la certi-

(1) Voici quelques-unes des phrases qu'il recueillit :

tude que, malgré l'énormité de leurs avantages, les Anglais, incertains de l'époque de l'arrivée des renforts qu'ils attendoient, n'étoient pas tranquilles sur leur position : il étoit parvenu à traiter pour la flotte russe en même temps que pour l'armée française, et cela en faisant pressentir que les Russes alloient se joindre à nous : il étoit arrivé de cette manière, à demander même que nous emmenassions la flotte portugaise, non pour l'obtenir, mais afin d'avoir quelque chose à céder, dans le cas où des articles d'une haute importance seroient trop contestés; et c'est ainsi, que par autant d'habileté que de fermeté et d'adresse, il parvint à conclure et à signer un *traité provisoire*, dont les principaux articles furent :

Que l'armée française évacueroit le Portugal;

Qu'elle seroit transportée par mer en France, et qu'elle le seroit avec ses armes, ses chevaux, ses munitions et ses bagages, et par les moyens de l'armée anglaise;

Notre position est délicate.... Le corps de sir John Moor n'est pas encore arrivé à Figuières.... La bonne intelligence des Russes et des Français doit nous donner des inquiétudes, etc.

Qu'à aucun titre elle ne seroit considérée comme prisonnière de guerre;

Que tous les Portugais ou Français établis en Portugal, pourroient la suivre et emporter leur fortune;

Que les vaisseaux russes qui étoient à Lisbonne, y resteroient comme dans un port ami, et ne seroient, lors de leur sortie, poursuivis que quarante-huit heures après leur départ;

Que les autres vaisseaux de guerre qui se trouvoient en rade à Lisbonne, seroient conduits en France, en même temps que l'armée;

Que l'armée anglaise ne dépasseroit pas le défilé en avant de Torres-Vedras, et que les Portugais armés n'approcheroient pas de Lisbonne, plus près que Leiria et Thomar;

Enfin, que les hostilités ne pourroient être reprises qu'en se prévenant réciproquement quarante-huit heures d'avance.

Le même jour, le Duc, ainsi que la réserve, les blessés, l'artillerie, le 26e de chasseurs et le 3e de dragons, rentrèrent à Lisbonne.

Il étoit temps: l'agitation étoit à son comble; chaque instant menaçoit de soulever la ville entière, et pour achever de faire craindre une révolte, il suffisoit de savoir ce qui s'étoit passé depuis notre départ, et l'effet que venoit de produire la nouvelle de l'arrivée d'une colonne

espagnole et d'insurgés à Setubal. Mais indépendamment de cela, et depuis plusieurs jours, presque aucun fonctionnaire public français n'avoit osé coucher à terre. Le général Travot, le comte de Novion, le général Fusier, et M. Luuyt, étoient à peu près les seuls qui eussent fait exception à cet égard. Ils n'avoient pris pour eux aucune de ces précautions, que tout cependant annonçoit être urgentes : ils avoient même affecté une sécurité telle, que tous les jours, souvent seuls, on les avoit vus à cheval et à pied, parcourir la ville de nuit comme de jour. Cette conduite, la force d'une estime méritée, et l'ascendant que donne la justice unie à une sage fermeté, avoient commandé la confiance, étonné et contenu le peuple : M. de Lagarde avoit utilement concouru à ces résultats; mais on conçoit que, dans des circonstances semblables, on ne pouvoit espérer de ces moyens un effet durable : c'étoit beaucoup d'avoir, pendant huit jours, maintenu l'ordre dans Lisbonne, et de l'avoir sauvée du premier effet de notre non-réussite, qu'on n'avoit pas manqué de présenter comme une défaite.

L'arrivée du général en chef et des troupes qui le suivirent, ainsi que l'annonce des conventions préliminaires arrêtées entre les ar-

mées françaises et anglaises, rendirent un peu de calme à la ville.

Le 24, le 31e d'infanterie légère, que le général Travot avoit fait venir à Lisbonne le 23 août, et le bataillon du 15e de ligne, passèrent le Tage pour aller renforcer le général Graindorge (1).

---

(1) Ce bataillon, et celui du 32e léger, étoient sous les ordres directs du major Dulong : cet officier, distingué sous tant de rapports, s'étoit trouvé, pendant cette série d'événemens, dans une situation souvent très-critique : nous en citerons quelques exemples.

1° Les habitans de Trafaria, par une longue suite de mutineries, qui au lieu de châtimens leur avoient successivement valu des franchises, des priviléges, et une indépendance presque totale, se moquant de tous les ordres et de toutes les menaces, devenoient les agens les plus dangereux et les plus actifs que les Anglais eussent dans cette partie du Portugal : chaque nuit ils débarquoient à Trafaria, communiquoient par ce point avec tout le pays, et fomentoient la défection parmi nos troupes : c'est par-là que les déserteurs, auxquels on donnoit jusqu'à 500 fr., se rendoient à la flotte anglaise : c'est par-là qu'on avoit adressé au major Dulong une lettre, dans laquelle on lui offroit 1,000,000 pour livrer le camp de Morfacem, qu'il commandoit, et les batteries de cette partie des côtes, etc.

Fatigué de ces menées, et pour arrêter ces désordres qui devenoient alarmans, le major Dulong se détermine à y mettre fin : il prend une cocarde noire, la fait prendre

Le même jour, M. Marliere, aide-de-camp du général Graindorge, chargé par lui d'une mission auprès du général portugais qui commandoit à Setubal, y fut arrêté, et malgré les

---

à quarante grenadiers qu'il choisit et qu'il déguise, et se rend vers minuit à Trafaria, comme anglais : les habitans s'y trompent : une péniche anglaise arrive; elle débarque une partie de son monde; à l'instant le major Dulong se saisit de ceux qui ont mis pied à terre; les Anglais restés dans la péniche font feu sur lui, mais sans leur répondre il s'élance dans l'eau, suivi de quelques braves, saute le premier dans le bateau, et s'en empare avec tout ce qu'il contenoit.

2° Le major Dulong occupant, avec 1,500 hommes, son camp de Morfacem et les hauteurs d'Almada, fit face vers la fin à 18,000 Espagnols et Portugais, tant soldats qu'insurgés : sa grande activité, son habitude de la guerre, la réputation dont il jouissoit, et le talent avec lequel il profitoit de toutes les circonstances qui pouvoient lui être favorables, continrent cette masse d'ennemis, et les empêchèrent seuls de réussir dans les entreprises qu'ils tentèrent contre lui.

Sous les rapports de la guerre, proprement dite, le major Dulong eut pendant cette campagne peu d'occasions de se signaler; mais il fit dans toutes les positions tout ce qu'il fut possible de faire, et acheva de prendre, à cet égard, sa revanche dans la campagne du maréchal Soult, en Portugal, où il sauva toute l'armée, et dans celle d'Andalousie, où il eut les plus brillantes affaires.

garanties qu'avoit donné ce général, assassiné d'une manière atroce.

Le 25, la convention préliminaire fut portée à l'amiral Cotton : le 26, les trois généraux en chef devoient se réunir à Maffra ou à Cascaes, pour traiter définitivement : mais Maffra éloignoit trop l'amiral de sa flotte, et Cascaes éloignoit trop le général Dalrymple de son armée. L'entrevue n'eut donc pas lieu : les négociations se continuèrent à Lisbonne, entre le général Kellermann et le colonel Murray; et les communications avec l'amiral et le général Dalrymple, se firent par l'entremise d'officiers des deux armées.

Mais bientôt des difficultés s'élevèrent.

Le premier obstacle fut relatif à la flotte russe : le duc d'Abrantès vouloit la comprendre dans le traité définitif, comme elle l'avoit été dans le traité préliminaire, et l'amiral Cotton, s'y refusa : cet article auroit pu faire rompre toutes les négociations; mais l'amiral russe, qui jamais n'avoit voulu se prononcer à notre égard, que le pays lui-même avoit toujours jugé nous être peu favorable, déclara qu'il n'avoit pas besoin de notre intercession, et qu'il traiteroit séparément : c'est ainsi qu'il fit le traité connu, d'après lequel les équipages retournèrent en Russie, et les vaisseaux

furent conduits en Angleterre, pour y rester jusqu'à la paix (1).

Cette difficulté levée fut suivie par plusieurs autres : la négociation devint difficile : au lieu d'emmener tous les chevaux de l'artillerie, de la cavalerie, il fallut se restreindre à 600 : on ne put de même obtenir que les négocians français établis à Lisbonne, pussent emporter leur fortune dans les marchandises qui la représentoient ; et il fallut accéder à ce qu'ils fussent réduits à les vendre, quoique leur produit dût être presque nul en de semblables circonstances.

A différentes reprises, les négociations furent au moment d'être entièrement rompues ; et le général en chef, qui déclaroit n'agir que pour l'intérêt de son armée et nullement pour lui-même, offrit plusieurs fois de tout annuller, et de déchirer tout ce qui avoit été écrit.

Il existe, à ce sujet, une anecdote que je ne puis omettre. Dans une des dernières confé-

---

(1) La conduite de l'amiral russe, pendant ces événemens, paralysa une partie de nos moyens. S'il s'étoit rendu aux sollicitations du Duc, la réunion des forces russes et françaises auroit pu faire changer de face aux choses, et en tout cas, l'effet qu'elle auroit produit sur le Portugal, est incalculable. (*Note du duc d'Abrantès*).

rences, un des négociateurs anglais eut l'air de remettre en question ce qui ne devoit plus en faire une. A l'instant, cédant à un de ces mouvemens qui font toujours une grande impression, et prouvent qu'on est capable de s'élever au-dessus d'une position malheureuse, le Duc lui répondit : « Ne pensez pas, monsieur, qu'en si-
» gnant le traité vous me fassiez une grace : à
» ce titre, je n'accepterois rien, ni de vous, ni
» de personne au monde. Il s'en faut d'ailleurs
» que vous soyez moins intéressé que moi à le
» signer : ainsi, dites un mot, et mon parti est
» pris : je déchire le traité, je brûle la flotte,
» je brûle la marine, les arsenaux, la douane
» et tous les magasins : je fais sauter en l'air
» les forts et tous les ouvrages : je détruis l'ar-
» tillerie : je défends pied à pied Lisbonne : je
» brûle tout ce que je suis obligé d'abandon-
» ner : je vous fais payer chaque rue par des
» flots de sang, et je me fais encore jour à tra-
» vers votre armée ; ou bien, en comprenant
» dans cette destruction tout ce qui est, ou
» pourra se trouver en ma puissance, je m'en-
» sevelis, avec les débris de mon armée, sous
» les ruines du dernier quartier de la ville, et
» nous verrons alors ce que votre allié et
» vous, aurez gagné à me réduire à cette ex-
» trémité, et si la partie n'est pas au moins

» égale, lorsqu'en échange de mon armée, je
» vous laisse une des premières capitales de
» l'Europe ; des établissemens du premier or-
» dre, une flotte, 5,000 Espagnols, beaucoup
» de numéraire (1), et toutes les richesses du
» Portugal. »

Enfin, après de nombreuses rédactions, on signa, le 30 août, le traité définitif qui est ci-joint par copie (*Voyez la pièce n° 11*).

Le 1er septembre, ce traité fut rapporté revêtu des ratifications. Le colonel de l'état-major de l'armée anglaise Duncan, fut envoyé comme ôtage au duc d'Abrantès, et l'adjudant-commandant Desroches fut envoyé, comme ôtage, au général Dalrymple.

Le 2, les forts de Cascaes, Saint-Julien et Bugio furent remis à l'armée anglaise, de même que des ordres furent expédiés pour la remise d'Elvas, d'Almeida, de Peniche; et le 3 septembre, M. de Lagrave, aide-de-camp du Duc, partit pour porter à Paris copie du traité, et le rapport du général en chef.

Les bâtimens destinés aux transports de

---

(1) Nous laissions en numéraire, et en matières d'or et d'argent, 9,000,000 dans les caisses et à la Monnoie de Lisbonne.

l'armée n'étoient pas prêts, plusieurs manquoient de vivres, tous manquoient d'eau, l'embarquement ne put donc commencer de suite.

Il est difficile de se faire une idée de la situation de Lisbonne pendant cette époque. Les Portugais paroissoient voir avec rage l'armée leur échapper : ils accusoient hautement les Anglais de nous avoir favorisés, et d'avoir traité sans eux : ils répétoient que, sûrs des Espagnols comme ils l'étoient, ils n'auroient pas eu besoin du secours de l'Angleterre : ils insultoient les Français le jour, et les attaquoient la nuit.

Plusieurs furent trouvés déchirés dans les rues : chaque jour il y avoit des mouvemens qu'il falloit réprimer par la force : malgré leur misère, les ouvriers quittoient les travaux publics : des marchands refusoient de vendre à des Français ou d'acquérir d'eux ce qu'ils pouvoient avoir à céder ou à acheter : en une nuit, toutes les maisons occupées à Belem par des Français, furent marquées par des lettres et des numéros : l'animosité étoit complète, la fureur au comble : cette situation extraordinaire étoit affreuse : on ne trouvoit plus rien sur aucun marché : au prix de l'or, on ne pouvoit plus se procurer de viande, même pour les

troupes ou les hôpitaux; de sorte que chaque jour aiguisant la haine, le peuple ne voyoit que dans notre disparution le préservatif à ses maux futurs, comme il cherchoit, dans notre destruction, la vengeance de ce qu'il avoit souffert ou pouvoit souffrir encore.

Au milieu de cet état d'agitation, le général Loison fut personnellement menacé d'être attaqué chez lui, et le général en chef fit bivouaquer quatre bataillons et placer quatre pièces de canon autour de sa demeure (1).

Toute l'armée rassemblée à Lisbonne, et campée sur les principales places, toutes les gardes doublées, des colonnes mobiles parcourant la ville toutes les nuits, de nombreuses et fortes patrouilles d'infanterie et de cavalerie se croisant sans cesse, des piquets toujours prêts à marcher, des pièces de canon en batteries sur les principaux points, et de plus, les divisions anglaises aux portes de Lisbonne, n'arrêtèrent pas cette effervescence. On ne voyoit plus que des figures menaçantes : il est vrai que, malgré les conventions, des milliers

---

(1) Il faut dire cependant que, vis-à-vis de quelques autres, ce même peuple sembla renchérir d'égards et de témoignages de bienveillance.

d'insurgés s'étoient isolément rendus dans Lisbonne; que leur nombre y augmentoit tous les jours; que la plupart étoient armés; qu'ils excitoient le peuple par l'exemple et les menaces, et que leur audace alloit jusqu'à porter publiquement les marques de l'insurrection, c'est-à-dire des rubans blancs ou rouges aux bras, et des bandes à leurs chapeaux, bandes sur quelques-unes desquelles on lisoit : *Mort aux Français ;* enfin, on en a vu ayant à leurs boutonnières la liste des Français ou des Portugais que chacun d'eux vouloit assassiner; et cela indépendamment des listes générales de proscription qui furent trouvées affichées à différentes reprises, et dont on citoit les détails.

Malgré les précautions prises pour maintenir le bon ordre, le 7, les enseignes françaises furent arrachées de plusieurs endroits, et quelques-unes de nos patrouilles obligées de faire feu sur des furieux, que la certitude du châtiment ne pouvoit contenir.

Sous nos yeux, de tous côtés, et sans même pouvoir suffire aux demandes, on fabriquoit les petites lanternes avec lesquelles on devoit illuminer la ville lors de notre départ.

Sur ces entrefaites, quelques officiers anglais paroissent dans les rues, ils sont applaudis et suivis par une foule immense.

Au milieu de cette espèce d'explosion, des soldats anglais traversent la ville, pour venir occuper les arsenaux, et sur toute la route, on les fête, on leur porte des rafraîchissemens, etc.

On rencontre des prêtres se frappant la poitrine pour animer le peuple contre nous; quelques jours auparavant, on avoit cependant arrêté une espèce de convulsionnaire, prêchant la révolte, et de suite il avoit été jugé.

Le 8, on amena au général en chef un homme à-peu-près convaincu de vouloir l'assassiner: le Duc lui donne dix portugaises, il en promet vingt à celui qui exécutera ce projet, et renvoie le prévenu.

A dater du 9, on entend continuellement des coups de pistolets, des pétards: tous les soirs des fusées partent des différens quartiers de la ville: chaque moment donne lieu à de nouvelles alarmes: une agitation extrême règne dans tous les esprits, et le moindre mouvement fait courir tout le monde. Quant à nous, n'ayant plus, ne pouvant plus avoir aucune police, nous ne pouvions plus être prévenus de rien; et réduits aux mesures de police militaire (si insignifiantes dans une aussi grande ville, sur-tout lorsque les troupes ne parlent pas la

langue du pays), nous étions nécessairement dans l'attente continuelle de quelque catastrophe.

Tout ce qui restoit de la légion de police partit le 9, et rejoignit les insurgés.

Le 10, les généraux anglais Hope et Beresfort, destinés à commander à Lisbonne, étant arrivés, leur présence permit de concerter les mesures propres à prévenir de fâcheux événemens.

On remit le même jour à l'armée anglaise la tour de Belem et la batterie de Bon-Succès, et l'on convint :

1° Qu'une division anglaise occuperoit de suite Belem ;

2° Qu'une autre s'avanceroit jusqu'au Campo Santa-Ama ;

Et 3° Que le 12, on remettroit le château de Lisbonne.

De cette manière on accoutuma le peuple à voir des troupes anglaises, et l'on sauva et prévint le mouvement que leur brusque arrivée auroit pu causer.

Enfin le 11 septembre, les troupes de la première division ; le tiers des hôpitaux, toutes les administrations, tous les membres du Gouvernement du Portugal, et tous les Français ou Portugais qui voulurent suivre l'armée, com-

mencèrent leur embarquement, qui se termina le 12, jour auquel tous les officiers de l'état-major général et du quartier-général en chef, s'embarquèrent de même.

Le 13, le duc d'Abrantès se rendit à bord de la frégate *la Nymphe*, destinée à le recevoir, et le chef de l'état-major général à bord de la corvette *la Filla.*

Quant à l'embarquement des deuxième et troisième divisions, de la cavalerie, du parc d'artillerie et du reste des hôpitaux, le Duc en arrêta les dispositions générales, laissant aux généraux Loison, Travot et Margaron, à en fixer les détails avec le général Kellermann, chargé de toutes les relations avec les généraux anglais, et de l'exécution de tous les articles du traité.

Afin de le seconder dans les détails de cette mission aussi délicate que difficile, l'adjudant-commandant Bagneris lui fut attaché.

Le général Kellermann rendit encore dans cette occasion de grands services, la plupart résultant de la considération qu'il commandoit. C'est à lui, que l'armée dut la négociation d'après laquelle les prisonniers français détenus à Badajos, et ceux qui nous avoient été faits dans les Algarves, furent rendus, ainsi que le maître des requêtes Lacuée, qui avoit

été arrêté en Espagne, se rendant, comme ministre de la marine, à Lisbonne.

Le 13 au matin, la frégate *l'Aimable* et la corvette *la Filla*, que montoient les généraux de Laborde et Thiébault, descendirent le Tage, ainsi que la totalité des transports du premier convoi.

Le 14, tous ces bâtimens se réunirent en arrière de la tour de Bougio, et le 15, ce convoi, composé des deux bâtimens de guerre ci-dessus nommés, et de quarante-un de transports, mit à la voile.

Il fut suivi, du 15 au 30, par les bâtimens portant la seconde et la troisième divisions, ainsi que la cavalerie et l'artillerie.

Les garnisons d'Elvas et d'Almeida s'embarquèrent beaucoup plus tard.

Cette dernière, foiblement commandée, s'étoit laissée désarmer et piller à Oporto, et après avoir couru les plus grands dangers, avoit été conduite à Lisbonne en fort mauvais état.

Celle d'Elvas, commandée par M. Girod de Novillars, officier ferme et capable, soutint honorablement un siége de plusieurs jours, ne perdit rien, conserva l'attitude la plus noble, et s'embarqua le 7 octobre (*Voyez la pièce n°* 12).

Le convoi chargé de ces deux garnisons,

ainsi que de quelques autres troupes dont les bâtimens avoient été rejetés par la tempête à Lisbonne, ne mit à la voile pour France que le 8 décembre, et n'arriva à Quiberon que du 4 au 6 janvier 1809.

Toute cette traversée, marquée par des tempêtes continuelles, fut affreuse. Le premier convoi mit 35 à 45 jours à la faire, et perdit plusieurs bâtimens corps et biens. A quelques jours près, les autres convois ne furent pas plus heureux : tous firent des pertes plus ou moins grandes : il existe à cet égard des détails déchirans, mais que nous écartons.

C'est ainsi que s'est terminée l'expédition du Portugal, par le 1er corps d'observation de la Gironde : expédition également honorable, par la rapidité et l'audace avec lesquelles elle a été exécutée, et par les privations, les fatigues et les maux de toute espèce dont elle a été le résultat : expédition, qui a eu tout l'effet que les événemens qui l'ont suivie ont rendu possible; qui a duré au-delà du terme que l'on pouvoit prévoir; qui proportionnément, et malgré le climat, la saison, les marches et les combats, n'a pas même coûté le nombre d'hommes que consomment les expéditions les plus ordinaires; qui rappellera toujours à

l'armée des souvenirs glorieux, et que le duc d'Abrantès est parvenu à terminer par un traité que, dans notre position, il n'étoit plus possible d'espérer; traité, au moyen duquel il a eu l'air de céder, ce qu'il n'étoit plus au pouvoir des hommes de conserver; traité, qui en Angleterre, en Espagne et en Portugal, a été l'objet d'une désapprobation qui le rend aussi glorieux pour le Duc, que honorable pour la France, et par lequel l'armée, ayant également fait son devoir pendant la conquête, l'occupation et l'évacuation du Portugal, a conservé ses armes, ses munitions, ses bagages; est rentrée toute entière en Espagne un mois après son débarquement à Quiberon et à La Rochelle; a contribué la première, à faire évacuer la Galice à cette même armée anglaise, que deux mois auparavant elle avoit combattue en Portugal, et a fini par la faire à son tour réembarquer à la Corogne.

OBSERVATIONS

Relatives à quelques-unes des Pièces qui se trouvent ci-après.

1°. *Pièce n°* 6. C'est par erreur que cette pièce, relative à la police établie à Lisbonne par M. de La Garde, n'a pas été indiquée dans le texte de cet ouvrage. Elle auroit dû l'être par un renvoi placé à la fin de la 20e ligne de la 90e page.

2°. *Pièce n°* 7. Elle n'a été imprimée dans cet ouvrage, que pour donner une idée de ce qu'avoit été la police de Lisbonne avant 1808, et compléter le contenu de la pièce n° 6, à la suite de laquelle elle se trouve.

3°. *Pièce n°* 8. Elle est relatée à la 13e ligne de la 92e page, mais elle l'a été par erreur sous le *n°* 9, auquel il faut substituer un *n°* 8.

4°. *Pièce n°* 9. Le renvoi de cette pièce a été oublié : il auroit dû être placé à la fin de la 12e ligne de la 100e page.

5°. *Pièces n^os^* 13 *et* 14. Ces deux pièces ne pouvoient être indiquées dans le texte : elles contribuent à compléter cet ouvrage, sans se rapporter à aucun de ses passages. La première est une reconnoissance du Beira ; et la deuxième, un plan de campagne fait lorsque le maréchal prince d'Essling dut entrer en Portugal, c'est-à-dire en 1810.

6°. *Pièce n°* 15. Cette pièce contient la chronologie des époques et faits notables, relatifs à cette expédition.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

ET AUTRES,

FAISANT SUITE A LA RELATION DE L'EXPÉDITION DE PORTUGAL DE 1807 ET 1808.

N° 1er.

Composition, Organisation et Force du premier Corps d'observation de la Gironde, devenu Armée de Portugal (Voyez pag. 1).

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL DE L'ARMÉE.

Son Exc. le général *Junot,* duc d'Abrantès, grand officier de l'Empire, premier aide-de-camp de Napoléon, colonel-général des hussards, gouverneur de Paris, etc. etc., commandant en chef l'armée.

MM. *de Grandsaigne,* colonel; *Hersant,* chef de bataillon; *de La Grave* et *Thomassin,* capitaines, aides-de-camp du Duc.

MM. *de Cambis,* adjudant-commandant; le prince *de Salm-Salm*, et *Carrion de Nisas,* chefs d'escadron;

de Tacher, *Auguste de Forbin*, *Prévost* et *Laval*, capitaines, officiers de l'état-major du Duc.

M. *Girod de Novillars*, chef de bataillon du génie, employé auprès du Duc.

M. le baron *Thiébault*, général de brigade, chef de l'état-major général de l'armée.

M. *de Trentignant*, lieutenant, aide-de-camp du général Thiébault.

M. le chevalier *de Bagneris*, adjudant-commandant, sous-chef de l'état-major général.

MM. le prince *de Salm*, chef d'escadron; *Palamède de Forbin*, *Mattat*, *Vidal de Valabreque*, *Quentin*, *Longchamp*, capitaines; et *Vallier*, lieutenant, officiers d'état-major, employés auprès du chef d'état-major général.

M. *Mesoure*, capitaine du génie, employé à l'état-major général de l'armée.

M. le général de division comte *Quesnel*; M. le général de brigade baron *de Solignac*, et M. le général de brigade *Réné*, officiers-généraux venus à l'armée après son arrivée à Lisbonne.

MM. *Bardinet* et *Thérondel*, capitaines aides-de-camp de MM. les généraux *Quesnel* et *Solignac*.

GENDARMERIE.

M. *Thomas*, chef d'escadron, commandant.

Force.

1 Officier et 37 gendarmes à cheval.

PREMIÈRE DIVISION D'INFANTERIE.

Etat-major.

M. le général de division comte *de Laborde*, commandant.

MM. *Beuret*, chef de bataillon ; et *Viard*, capitaine, aides-de-camp.

M. le général de brigade *Avril.*

M. *La Case*, capitaine aide-de-camp.

M. le général de brigade *Brenier*, baron de Montmorand.

MM. *Barrié* et *Desjardins*, capitaines aides-de-camp.

M. l'adjudant-commandant *Arnault*, chef d'état-major.

M. *Ruthie*, capitaine-adjoint.

Troupes.

1re Brigade.	2e Bataillon du 47e de ligne. . . .	1,541	4,884
	1er et 2e Bataillons du 70e de ligne.	2,358	
	1er Bataillon du 4e régiment suisse.	985	
2e Brigade.	3e Bataillon du 15e de ligne. . .	1,086	3,587
	1er et 2e Bataillons du 86e de ligne.	2,501	
		Total. . .	8,471

SECONDE DIVISION D'INFANTERIE.

État-major.

M. le général de division comte *Loison*, commandant.

MM. *Coizel*, chef de bataillon; et *Lages*, capitaine, aides-de-camp.

M. le général de brigade *Charlot.*

MM. *Lalou* et *Cardineau*, capitaines, aides-de-camp.

M. le général de brigade baron *Thomières.*

M. . . . . aide-de-camp.

M. *Pillet*, adjudant-commandant, chef d'état-major.

M. *Oboussier*, capitaine-adjoint.

Troupes.

1re Brigade.	3e Bataillon du 2e léger.	1,075	4,731
	3e 4e	1,098	
	3e 12e	1,253	
	3e 15e	1,305	
2e Brigade.	3e Bataillon du 32e de ligne. . .	1,034	3,565
	3e 58e	1,428	
	2e . . . . 2e suisse.	1,103	
		Total. . .	8,296

Nota. Les bataillons des 2e et 4e légers, formoient le 1er régiment provisoire d'infanterie légère; et ceux des 12e et 15e, le 2e.

Les bataillons des 32e et 58e de ligne, formoient le 1er régiment d'infanterie provisoire de ligne.

TROISIÈME DIVISION D'INFANTERIE.

Etat-major.

M. le général de division baron *Travot*, commandant.

MM. *Megessier*, chef de bataillon; *Vallory* et *Gaudot*, capitaines; aides-de-camp.

M. le général de brigade *Fusier*.

M. . . . . aide-de-camp.

M. le général de brigade baron *Graindorge*.

M. *Marlière*, capitaine aide-de-camp.

M. *Megessier*, premier aide-de-camp du baron Travot, chef d'état-major de la division.

Troupes.

1re Brigade.	3e Bataillon du 31e léger.	846	3,304
	3e 32e	1,099	
	2e . . . . 26e de ligne. . .	517	
	1er et 2e bat. de la légion du Midi.	842	
2e Brigade.	3e Bataillon du 66e de ligne. . . .	1,125	2,892
	3e 82e	963	
	Légion hanovrienne.	804	
		Total. . .	6,196

Nota. Les bataillons des 31e et 32e légers, formoient le 3e régiment provisoire d'infanterie légère.

DIVISION DE CAVALERIE.

M. le général de division *Kellermann*, comte de Valmy, commandant.

MM. *Herdebout*, capitaine, et *de Soucy*, lieutenant; aides-de-camp.

M. le général de brigade baron de *Margaron*.

MM. *Dufreval*, capitaine; et *Duplessis*, lieutenant, aides-de-camp.

M. le général de brigade baron *Maurin*.

M. . . . . aide-de-camp.

M. *Herdebout*, premier aide-de-camp du comte de Valmy, chef d'état-major.

Troupes.

1re Brigade.	4e Escadron du 26e de chasseurs.	263	903
	4e . . . . 1er de dragons. .	335	
	4e 3e	305	
2e Brigade.	4e Escadron du 4e de dragons. . .	298	1,248
	4e 5e	291	
	4e 9e	337	
	4e 15e	322	
		Total. . .	2,151

Nota. Les six escadrons de dragons, formoient trois régimens provisoires; savoir, ceux des 1er et 3e régimens, le 3e provisoire; ceux des 4e et 5e, le 4e; et ceux des 9e et 15e, le 5e.

ARTILLERIE DE L'ARMÉE.

M. le général de brigade baron *Tauiel*, commandant.

MM. *Brun* et *Hennet*, capitaines aides-de-camp.

M. le colonel *Prest*, chef d'état-major.

M. le chef de bataillon *Chatenet*, sous-chef d'état-major.

MM. *Lasnou*, capitaine, et *Boilleau*, lieutenant, adjoints à l'état-major.

M. le colonel *Douence*, directeur des parcs.

MM. les colonels *Foy*, *d'Aboville* et *Piccoteau*, employés à l'armée.

Troupes.

4ᵉ Compagnie du 1ᵉʳ régiment à pied. . .	112	1,073
8ᵉ, 10ᵉ et 12ᵉ Compagnies du 3ᵉ régiment.	336	
15ᵉ et 16ᵉ Compagnies du 6ᵉ régiment. .	222	
9ᵉ Compagnie d'ouvriers.	30	
12ᵉ Bataillon du train d'artillerie.	373	

MATÉRIEL.

Pièces de 4.	22	38
. . . . de 8.	10	
Obusiers de 6 pouces.	6	
Affûts de rechange.		7
Caissons d'artillerie.		67
Caissons d'infanterie.		73
Forges, 6; Chariots, 19; Fourgons, 1.		26
TOTAL des Voitures d'artillerie. . . .		211

GÉNIE.

M. le colonel *Vincent*, commandant.

M. le chef de bataillon *Bruley*, commandant en second.

M. le chef de bataillon *Girod de Novillars*.

MM. les capitaines *Mescure*, *Boucherat*, *Calmet*, *Andrès*, *Mairet*, *Dérouet*, *Laguette*, *Boulanger*, *Pedemonte*, *Charles Plazanet*, *J. Plazanet*; et les lieutenans *Spinola* et *Saint-Léger*.

Troupes du génie. 18

MARINE.

Commandant, le capitaine de vaisseau *Magendi*.

Officiers sous ses ordres.

. . . .

Troupes et Ouvriers de marine.

. . . .

Administration de la marine.

. . . .

ADMINISTRATIONS DE L'ARMÉE.

Inspection.

MM. *Viennot-Vaublanc* et *Degoy*, inspecteurs aux revues. . . . .

MM. *Cros*, *Evrard* et *Parrain*, sous-inspecteurs.

Services.

M. *Trousset*, ordonnateur en chef.

MM. les commissaires des guerres *Audirat*, *Blanchard*, *Flandin*, *Debessé*, *Serre*, *l'Allemand*, *Barchou*, *Herpin*, *Audin*; et MM. *Ballet*, *Deblair*, *Priston* et *Théry*, commissaires adjoints.

M. *Thonnelier*, payeur-général.

M. *Berthelot*, receveur-général.

M. *Maillard*, médecin en chef.

M. *Beaumarchef*, chirurgien en chef.

M. *Paulet*, pharmacien en chef.

M. *Bleve*, directeur des postes.

M. . . . . directeur des hôpitaux.

M. *Fray*, directeur des services réunis.

Employés.

. . . .

Bataillon du Train des Equipages militaires.

M. *François*, commandant.

Force en hommes.	292
Nombre des fourgons.	114
Nombre des chevaux.	500

RÉCAPITULATION GÉNÉRALE.

			Hommes.	Chevaux.
Infanterie	légère.	6,676	22,959	»
	de ligne.	12,549		
	suisse.	2,088		
	de légions.	1,646		
Cavalerie.			2,191	2,229
Artillerie.			670	»
Train d'artillerie.			373	545
Ouvriers.			30	»
Génie.			18	»
Train des équipages militaires.			292	500
		TOTAUX. . . .	26,533	3,274

Cette situation de l'armée, quant à la force des corps, est celle du 15 juillet 1808, époque à laquelle les insurrections ont commencé en Portugal (1).

Je l'ai préférée à la situation de l'armée au mo-

(1) Au 1er juin, et en y comprenant la marine, les troupes espagnoles, et ce qui restoit en Portugal de troupes portugaises, l'effectif de l'armée fut de 51,500 hommes.

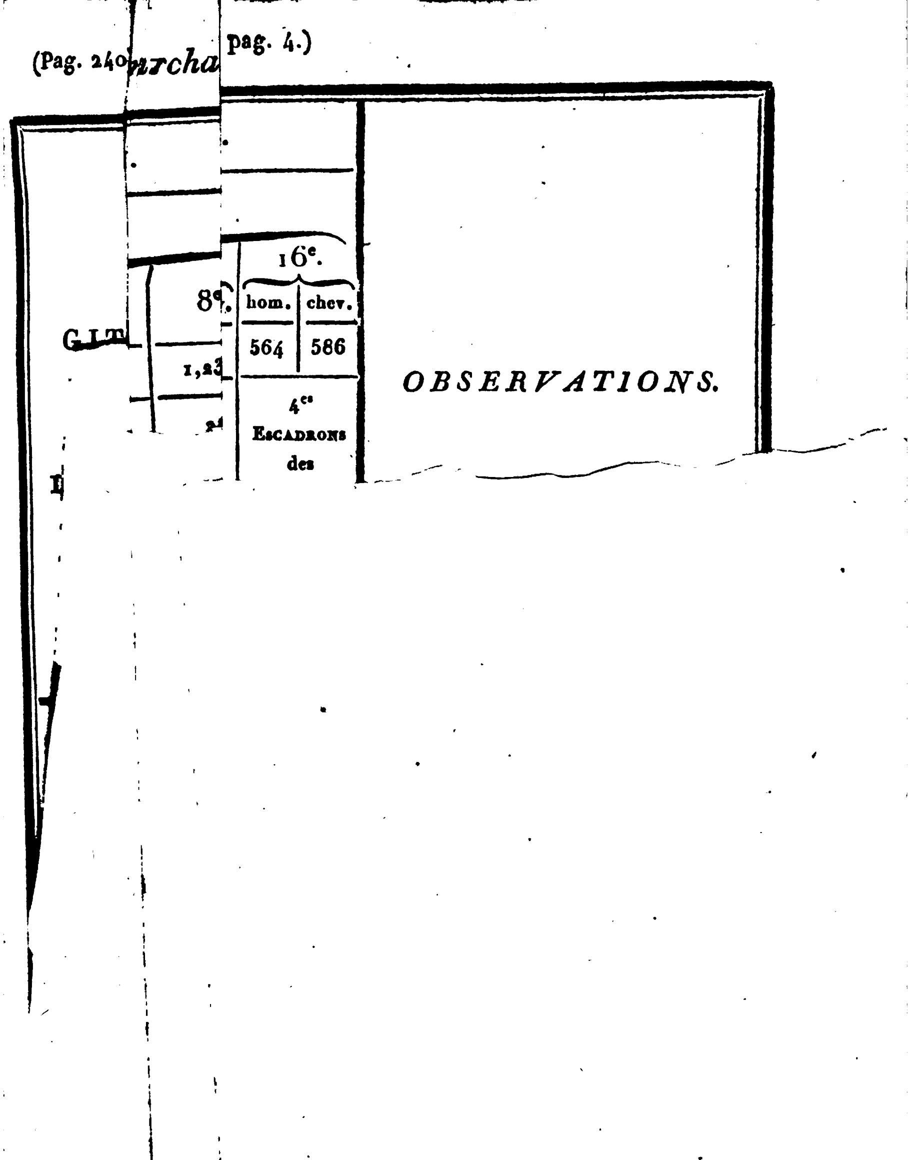
ment de notre départ de Bayonne, parce qu'elle m'a paru offrir plus d'intérêt.

Du reste, si l'on veut établir des rapprochemens ou faire quelques calculs approximatifs, voici des bases :

Nous sommes partis de France avec.		24,133 hom.
Nous avons reçu de France, tant des hôpitaux que des dépôts des corps de l'armée.		4,453
Total. . . .		28,586 hom.
Nous avons perdu,		
1° Hommes morts de fatigues, de maladies, de faim, hommes assassinés, ou noyés de Bayonne à Lisbonne.	1700	
2° Hommes pris à Oporto.	30	
3° Hommes perdus dans les Algarves.	100	
4° Hommes tués à Beja.	30	
5° Hommes tués dans le haut Beira.	60	4,400 hom.
6° Hommes morts ou pris pendant dans les grandes marches de la division Loison, et tués à Evora. .	390	
7° Homm. tués au combat de Rorissa.	200	
8° Hommes tués ou pris à Vimeiro. .	1000	
9° Hommes morts dans les hôpitaux.	890	
A été embarqué, pour être ramené en France.		24,186 hom.

Nous n'avons pas porté en ligne de compte, dans cette récapitulation générale des pertes de cette armée, 1° les suisses des garnisons d'Elvas, de Peniche et d'Almeida, qui, contre les dispositions du traité, retenus deux mois après le départ de l'armée,

dans la rade du Tage, finirent par déserter en partie, pour mettre fin aux mauvais traitemens par lesquels on excita leur défection (*Voyez* la pièce ci-après, sous le n° 12); et 2° les 2,000 homme, qui, lors du retour de l'armée en France, ont péri en mer avec les bâtimens qu'ils montoient; parce que ces douloureuses pertes, ainsi que cette désertion, postérieures à la campagne du Portugal proprement dite, sont dues à des circonstances hors des calculs humains, étrangers aux opérations de la guerre, et qu'aucune prévoyance ne pouvoit faire éviter. Les pertes qui appartiennent seules à cette campagne, ou plutôt à ces deux campagnes, ont donc consisté sur un total de 28,586 hommes, en 4,400 hommes, dont 900 prisonniers de guerre.


(Pag. 240
archa
pag. 4.)
16e.
8e.
hom.
chev.
564
586
1,23
4es
ESCADRONS
des
OBSERVATIONS.
GIT
co

10

N° 3.

ORDRE GÉNÉRAL DE L'ARMÉE.

(*Voyez* pag. 4).

Au quartier-général à Bayonne, le 17 octobre 1807.

LA gloire militaire est l'apanage de nos armées; mais la victoire qui la constitue ne suffit pas pour la compléter. Ce qui seul peut la rendre honorable, et doit achever de distinguer les armées françaises des autres armées du monde, c'est la réunion de toutes les vertus guerrières, c'est-à-dire, indépendamment de la valeur, la subordination, la discipline et l'ordre.

Cette vérité mérite d'autant plus d'être rappelée aux troupes de l'armée d'observation de la Gironde, qu'elles vont marcher en traversant un pays ami, et qu'elles ne peuvent trop faire pour se rendre dignes de l'honneur qui les attend, au but marqué à leurs travaux.

Son Excellence le général en chef, ami de ses troupes, mais sur-tout de ses devoirs, n'a rien négligé pour assurer aux corps, avant leur départ de France, comme pendant leur marche en Espagne, tout ce à quoi elles pouvoient avoir droit, et tout ce que le pays pourra leur fournir. Il a fait plus, il a obtenu d'ajouter le vin aux autres distributions; mais aussi, il compte sur l'effort des troupes pour répondre à sa

bienveillance, et sur le zèle des chefs de tout grade, pour justifier la confiance qu'il a en eux.

Que personne n'oublie que c'est avec les plus grands égards que les Espagnols, et sur-tout les autorités publiques, doivent être traités; que les troupes sachent qu'elles n'auront droit en Espagne qu'au gîte et aux distributions; que tout le monde se rappelle que tout ce qui tient à la religion doit être l'objet du plus grand respect; enfin, que chacun se pénètre de l'obligation de mériter l'estime par sa conduite privée, en attendant qu'il ait l'occasion de commander l'admiration par ses exploits.

Afin d'arriver plus sûrement à ce but, de mieux distinguer ceux qui par leur exemple ou leur fermeté contribueroient à le faire atteindre, et de connoître et punir plus exemplairement ceux qui oseroient s'en écarter;

Son Excellence le général en chef ordonne que les instructions ci-jointes soient littéralement suivies.

Le général chef de l'état-major,

THIÉBAULT.

INSTRUCTION

POUR LES TROUPES MARCHANT EN ESPAGNE.

Dispositions générales.

Les troupes marcheront par colonnes, composées de deux ou trois bataillons chacune pour l'infanterie,

de deux escadrons chacune pour la cavalerie : les chevaux de l'artillerie et de l'administration seront répartis d'après cette base, entre les divisions d'infanterie : le tout sera réglé par les ordres particuliers qui seront donnés à cet égard.

Pendant cette marche, MM. les généraux de division se porteront à volonté, sur tous les points où se trouveront des troupes sous leurs ordres.

MM. les généraux de brigade marcheront avec la dernière colonne de leurs brigades.

Chaque colonne sera sous les ordres directs de l'officier supérieur le plus élevé ou le plus ancien en grade, qui en fera partie.

Ces officiers rendront jour par jour, et par écrit, compte de tout ce qui concernera la conduite des troupes, des habitans et des autorités ; les logemens; la manière dont les vivres se distribueront; leurs qualité et quantité ; les transports ; les hôpitaux, etc. etc.

Ces rapports seront chaque jour adressés par ces officiers, à MM. les généraux de brigade, transmis par eux à leurs généraux de division, et par ces derniers au général chef de l'état-major de l'armée.

A chaque séjour, il sera joint une situation détaillée, aux rapports.

Chaque commandant de colonne nommera, pour la route, un sous-officier intelligent, sûr et ferme, vaguemestre de la colonne : il aura la police des équipages, qui seront toujours à la queue des colonnes.

Pour donner en Espagne une plus haute idée de leur discipline, les soldats salueront tous les officiers,

et s'arrêteront pour saluer leurs colonels et les généraux : Les officiers et sous-officiers ne paroîtront dans les rues qu'en tenue et en armes.

Les honneurs militaires seront rendus avec le plus grand soin, par les troupes de l'armée, aux officiers français et même aux officiers espagnols : afin de prévenir à cet égard toute erreur, MM. les commandans des colonnes veilleront à ce que les troupes sous leurs ordres, connoissent de suite les marques distinctives des grades, dans l'armée espagnole.

Départs.

Les jours de départ, chaque corps sera rassemblé à la pointe du jour, à l'endroit où il aura été mis en bataille en arrivant. Un appel très-sévère sera de suite fait par compagnie, et les noms des hommes manquans seront remis au commandant de la colonne, qui, pour les faire rejoindre, et outre les autres moyens qui seront indiqués ci-après, fera de suite faire des patrouilles par les gardes de la nuit dernière. On observera sur-tout, que les hommes envoyés en sauve-gardes soient tous rentrés ; et on en fera *un appel particulier.*

Tous les hommes qui ne se seront pas trouvés à l'appel seront, suivant les motifs de leur retard, mis à la garde de police, avec ou sans leur habit retourné, avec leurs armes seulement, ou avec l'obligation de porter deux fusils, pendant une distance déterminée, etc.

La colonne aura une avant-garde composée des hommes qui, à l'exception de la grand'garde, qui marchera avec le logement, devront être de service la nuit suivante dans le lieu de la couchée : elle marchera à la vue de la colonne : elle ne se laissera précéder par personne, et sera commandée par un lieutenant.

La colonne aura une arrière-garde, composée des hommes qui auront été de garde dans les lieux du départ. Cette arrière-garde ne laissera personne en arrière d'elle, marchera en vue de la colonne, et sera commandée par un sous-lieutenant.

Indépendamment de cela, l'avant-garde sera précédée de deux heures par le logement, et l'arrière-garde sera suivie d'un peloton de sous-officiers.

Le logement sera accompagné de 25 hommes, un tambour et un officier, destinés à former la grand'-garde, en arrivant dans le lieu de la couchée. Le logement et cette grand'garde seront commandés par un capitaine qui, changé chaque jour, sera destiné à remplir, dans le lieu de la couchée, les fonctions de commandant de la place; à veiller à l'ordre, à la discipline et à la tranquillité; à s'entendre avec les autorités locales; à recevoir toutes les plaintes et réclamations, tant de la part des Français contre les Espagnols, que de la part des Espagnols contre les Français; à y faire droit pour ce qui est de son ressort, et à soumettre le reste à la décision du commandant de la colonne.

Le peloton de sous-officier sera composé d'un ser-

gent et d'un caporal par compagnie, et sous les ordres du capitaine qui, la veille, aura commandé la place. Les sous-officiers et caporaux composant ce peloton auront pour consigne, très-sévère, de visiter toutes les maisons qui auront été occupées par leurs compagnies; et, en route, les cabarets et autres endroits où ils pourroient soupçonner que des soldats se fussent arrêtés, de s'éclairer à cet effet des rapports des habitans, et de faire rejoindre tous les soldats qui se trouveroient en arrière. On leur signalera tous ceux manquant aux appels.

Avant de se mettre en route, les commandans des colonnes auront soin de se faire remettre les rapports écrits des capitaines qui auront commandé les places, et qui devront conduire les pelotons de sous-officiers, et statueront, autant qu'ils le pourront, sur leurs demandes ou réclamations, soumettant ce qui ne seroit pas de leur ressort, à leurs généraux respectifs.

Marches.

En route, les troupes marcheront sur deux rangs. Chaque heure il fera une halte de cinq minutes. Aux deux tiers de la route, il sera fait une halte d'une heure, pendant laquelle on fera l'appel des compagnies. Le lieu de la halte sera dans le voisinage d'un ruisseau, si cela est possible, mais toujours après avoir dépassé un village. Aucun militaire ne pourra quitter son rang pendant la marche. Dans les haltes,

les militaires ne pourront s'écarter de la colonne que pour des besoins, mais ils laisseront leurs fusils à leurs caporaux, et rentreront de suite à leur rang.

Cinq cents pas avant la couchée, les commandans des colonnes les arrêteront, feront placer leurs hommes sur trois rangs, formeront les pelotons, et entreront dans le plus grand ordre.

Pendant la marche, messieurs les chefs de bataillons se tiendront à la queue de leurs bataillons, à la tête desquels marcheront les adjudans-majors. Il s'assureront que tout le monde y est à sa place, et que le présent ordre est ponctuellement exécuté.

Son Excellence le général en chef compte sur le zèle de messieurs les colonels et chefs de bataillons ou d'escadrons, au point de croire qu'ils ne laisseront pas un homme en arrière.

Si un bataillon marchoit mal, il seroit de suite mis sur trois rangs, et tenu de marcher *par peloton* le reste de la journée.

Arrivées.

Arrivée dans les lieux de la couchée, la colonne sera mise en bataille sur la place d'armes; immédiatement après, il sera fait un nouvel appel par compagnie.

Le commandant recevra le rapport des officiers commandant l'avant-garde, l'arrière-garde et le peloton des sous-officiers. Il donnera ensuite à l'ordre ce qu'il jugera utile ou nécessaire : il réglera le ser-

vice de la nuit, en nommant un officier et au moins deux sous-officiers de ronde, en envoyant sur la demande écrite du corrégidor, des gardes ou sauvegardes par-tout où elles pourront être nécessaires, et en les faisant partir devant lui, avec ordre aux commandans des gardes, d'avoir toujours des patrouilles dehors, de prendre sur la marche desdites patrouilles les avis des autorités locales, par l'intermédiaire du commandant de la place, et de leur demander des guides pour les conduire.

Ces objets réglés, les billets de logement seront distribués de manière à ce que les compagnies ne soient jamais mêlées, et que les officiers soient logés au centre de leurs compagnies, afin de pouvoir visiter ou faire visiter au besoin par des sous-officiers sûrs, les logemens des soldats, et de pouvoir, en cas de besoin, les rassembler plus vîte.

Si des compagnies doivent être détachées, il leur sera donné des guides pour les conduirc aux lieux de leur couchée et un ordre pour le lieu du rassemblement général du lendemain: mais aucun détachement *ne devant rétrograder,* ces lieux de couchées devront toujours être en avant du cantonnement principal, et le lieu du rassemblement général pour la marche du lendemain, en avant du cantonnement le plus avancé, et sur la route même.

Tout ce que ces instructions renferment sera de rigueur, pour les détachemens comme pour les colonnes.

Couchées et Séjours.

Le logement effectué, les distributions se feront. Les quartiers-maîtres ou les officiers qui en feront les fonctions, y assisteront toujours. Les chefs de corps y enverront en bon ordre. Les hommes chargés de les recevoir seront accompagnés d'un détachement armé et commandé par un officier. Chaque soir les quartiers-maîtres feront, aux chefs de leurs corps, un rapport écrit sur les distributions. Ce rapport sera de suite transmis au commandant de la colonne.

Il sera donné des ordres particuliers, sur la confection des bons et sur la composition des rations.

Afin d'accoutumer les soldats à ne pas s'éloigner de leurs logemens, il sera fait des contre-appels, et ceux qui ne s'y trouveront pas seront punis.

A chaque séjour, il y aura parade, revue, et visite de quartiers et d'hôpitaux : les rapports seront faits avec plus de détail, et il y sera joint des situations.

Bagages.

Il ne sera fourni des voitures de transport aux corps, que ce qui leur en sera absolument nécessaire. Ce nombre ne pourra dépasser celui de six par bataillon. En Espagne les voitures sont très-petites et attelées de deux bœufs seulement, et ces voitures seront fournies de gîte en gîte, sur la demande écrite et motivée du commandant de la colonne, qui en

donnera un reçu détaillé, et qui en retirera un reçu, en les remettant *au corrégidor du lieu de la couchée.*

Il y aura par bataillon deux vivandières, une d'elles ayant une voiture, et l'autre allant à cheval. Il pourra y avoir trois blanchisseuses, à cause de la force de quelques bataillons, et du peu de ressources qu'offre, à cet égard, la route que les troupes vont faire.

Ces vivandières et blanchisseuses marcheront à la queue des équipages, qui seront toujours entre l'arrière-garde et la colonne.

Pendant la marche, messieurs les commandans des colonnes en feront faire l'appel, et si elles ne sont pas trouvées à leur place, elles payeront une amende la première fois, seront mises en prison la seconde, et subiront à la troisième confiscation de leurs chevaux et voitures.

Quand leurs irrégularités seront découvertes par d'autres que par le vaguemestre de la division, ou le vaguemestre provisoire de la colonne, les vaguemestres seront punis.

Hôpitaux.

Des hôpitaux sont disposés à Vittoria, Burgos, Valladolid et Salamanque, et des ambulances sont préparées dans toutes les étapes, pour recevoir les hommes qui ne seroient pas en état d'être transportés, jusqu'à un des quatre grands hôpitaux indiqués ci-dessus.

CONCLUSION.

Le général en chef compte assez sur le bon esprit qui anime les troupes, pour penser qu'il ne recevra sur leur conduite que de justes éloges.

Celui qui ne répondroit pas à cette attente, qui ne soutiendroit pas avec honneur la réputation du nom français et la gloire de nos armes, seroit doublement coupable, puisqu'il se montreroit à la fois indigne du corps auquel il appartient, des chefs distingués qni commandent l'armée, et sur-tout de l'honneur de marcher sous nos aigles triomphantes.

Cet ordre sera transcrit sur les livres des capitaines, lu trois jours de suite aux compagnies assemblées, et relu dans tous les séjours.

Son exécution stricte est particulièrement recommandée, à MM. les officiers-généraux et chefs des colonnes et des corps de l'armée.

Le Général Chef de l'Etat-Major,

THIÉBAULT.

N° 4.

DÉTAILS *sur la marche de l'Artillerie à travers les montagnes du Beira* (Voy. pag. 52).

EN entrant en Portugal, les pièces et caissons n'étoient presque plus attelées que par des bœufs, dont l'attirail ne convenoit nullement à la forme des trains: la plupart de ces bœufs avoient été abandonnés par les paysans, auxquels ils appartenoient; de sorte que ces animaux, ne pouvant être guidés, ni retenus par des canonniers qui n'avoient aucune habitude de les conduire, reculoient, ou se jetoient de côté, brisoient les timons, les flèches, et à chaque instant versoient les pièces et les caissons au milieu des chemins les plus dangereux, et aux bords des précipices. Par l'effet des plus grands efforts, il n'y eut cependant qu'un seul caisson et une voiture, qui roulèrent avec leurs attelages du haut d'une montagne, dans le fond des abîmes; et il est sans doute inutile d'ajouter, qu'on n'en eut jamais de nouvelles.

Vingt fois, il fallut faire descendre toute l'artillerie par des chemins à pic, ou la monter sur des rochers escarpés.

Dans le premier cas, on déployoit les cables; on enrayoit fortement les roues, et l'on garnissoit les

voitures des amares de retenue. Pour rendre les chemins un peu plus praticables, pour donner un peu de prise au petit nombre de chevaux qui restoient, on piochoit les sentiers, qui presque tous étoient en escalier: on déblayoit d'un côté, et on remblayoit de l'autre; on mettoit, et seulement pour la guider, deux chevaux à une voiture, pendant que cinquante ou soixante hommes, placés par derrière ou sur ses flancs, la retenoient, la soutenoient ou la tiroient à bras ou à l'aide de cordes.

Dans le second cas, on employoit des bœufs : on triploit ou quadruploit les attelages : on tâchoit d'égaliser un peu les chemins : on suivoit chaque pièce pour la soutenir, la relever, la pousser ou la soulever ; et lorsque de cette manière, une pièce, un caisson ou toute autre voiture, étoit descendue une montagne, ou étoit parvenue à son sommet, on alloit en chercher une autre.

Les passages des torrens offrirent d'autres inconvéniens : les caissons furent couverts d'eau à plusieurs reprises, et toutes les munitions furent avariées.

Il y a des villages, où pour faire passer les pièces, il fallut abattre des pans de murailles et des maisons.

Pour comble d'embarras, les guides qui conduisoient l'artillerie s'échappèrent, et tous les villages situés à portée de la route étant déserts, on ne put les remplacer. Cette circonstance força toute l'artillerie de s'arrêter un demi-jour et toute une nuit sur le haut d'une des montagnes les plus élevées : bientôt cependant, cet inconvénient cessa d'en être

un ; le nombre de morts dont l'armée jonchoit sa route, servit à la jalonner et à indiquer la direction à suivre.

La totalité du matériel fut bientôt dans un état affreux : les voitures disloquées par les secousses qu'elles éprouvoient à chaque pas, ne tenoient plus ensemble qu'au moyen de mauvais liens d'un bois pliant : les roues et autres pièces de rechange étoient devenues insuffisantes, et l'on ne continuoit à avancer qu'à force de réparations, pour lesquelles on coupa de jeunes pins, et l'on arracha le fer des maisons, des portes et même des armoires.

La pluie qui tomba par torrens, pendant toute cette marche, contribua encore à la rendre plus horrible; et pour mettre le comble à ce qu'elle eut de désastreux, des paysans armés, suivirent constamment l'artillerie, assassinant tout ce qui s'écartoit de la route, et tuant souvent des hommes dans la route même.

Le nombre des chevaux et des bœufs crevés, et l'épuisement de ceux qui restoient, forcèrent à partager l'artillerie à Cardejos : Avec ce qui existoit encore d'attelages, on en conduisit d'abord une moitié à Abrantès, et on vint ensuite chercher l'autre.

En travaillant nuit et jour, l'artillerie mit douze jours du pont de Segura à Abrantès : les canonniers et les hommes du train ne vécurent pendant ce temps que de glands et de miel, et en arrivant à Abrantès, il y avoit quinze jours qu'ils n'avoient mangé ni pain ni viande.

Les travaux qu'ils exécutèrent, pendant cette marche, sont aussi extraordinaires que l'ardeur avec laquelle ils travailloient est digne d'éloge.

M. le colonel Prost et le capitaine Hulot, la compteront toujours comme l'opération la plus difficile et la plus pénible de leur vie.

N° 5.

Note historique, *sur les événemens qui ont précédés et accompagnés le départ du Prince Régent de Portugal, pour le Brésil* (V. p. 66).

Le comte Villaverde, si long-temps premier ministre du Prince Régent, étoit regardé par les Portugais, comme la principale cause de leurs malheurs.

On lui reprochoit le désordre des finances; l'état d'abandon et presque de nullité de l'armée; l'émission d'une partie énorme de papier-monnoie; le discrédit des finances, et cette masse d'abus, qui, disoit-on, avoit tari toutes les ressources, porté atteinte à la confiance, et menacé jusqu'à la tranquillité publique.

J'ignore jusqu'à quel point ces reproches étoient fondés; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils lui étoient généralement faits, et que le mécontentement étoit extrême.

Il paroît même qu'à différentes reprises, le Comte craignit que le Prince n'en fût informé, et c'est à

cette crainte, qu'on imputoit le voyage, qu'à la suite d'une légère indisposition, il détermina en 1806 S. A. R. à faire à Villa-Viciosa.

Le Prince cependant y resta peu de temps : il revint à Quelus vers la fin de mars, mais il s'y arrêta à peine, et dans les premiers jours de juin il partit pour Mafra.

Il étoit d'usage, qu'alors même que le Régent étoit dans cette résidence, il donnât audience, les lundis à Quelus, et les mercredis à Lisbonne : ces audiences cessèrent, le Prince n'en donna que deux dans l'espace de vingt-trois mois, et on l'attribua encore au comte de Villaverde.

Depuis son retour de Villa-Viciova, S. A. R. renonça à ses plaisirs habituels : elle ne chassa plus, sortit rarement, et ne se promena que le soir dans les jardins du palais, accompagné des seules personnes de son service intérieur. Le chambellan même se tenoit toujours en arrière, et c'étoit à Lobato, son valet de chambre, que le Prince donnoit constamment le bras.

Une chose assez digne de remarque, c'est que pendant l'entier séjour que le Régent fit à cette époque à Mafra, on défendit que les officiers de sa maison alternassent chaque semaine dans leur service, ainsi que cela étoit d'usage; en sorte que ceux qui se trouvèrent auprès de la famille royale, à son départ de Lisbonne, ne furent pas relevés; du reste, il n'eurent pas à se plaindre, et devinrent les objets de graces journalières.

Les ministres se rendoient deux fois la semaine à Mafra, et le Prince travailloit assidument avec eux; mais l'influence du comte de Villaverde, du secrétaire intime et de Lobato, étoit à-peu-près décisive.

Les événemens du nord de l'Europe, et la nouvelle de la prochaine réunion d'une armée aux pieds des Pyrénées occidentales, ne changèrent rien à cet ordre de choses. Le ministère regardoit la neutralité du Portugal comme une égide contre tous les projets de la politique : la capitale en jugea différemment.

A cette époque, la mort enleva le comte de Villaverde.

Cet événement frappa le Prince : il avoit un véritable attachement pour ce ministre, et fut trois jours sans voir personne. Le remplacement du Comte occupa tous les esprits; mais il fut bientôt décidé qu'il n'auroit point de successeur : ses fonctions furent partagées entre trois personnes, sous l'autorité de Lobato.

A peine revêtu du pouvoir, cet homme conçut et exécuta le projet de faire réaliser pour le Prince un capital énorme; et aucun des moyens propres à faire atteindre ce but ne fut négligé. Il ajourna le paiement des créances les plus légitimes, des rentes et des pensions; il retarda celui de la solde des troupes; il s'assura de ce qui se trouvoit dans toutes les caisses; il ajouta encore à la masse du papier-monnoie; il l'échangea contre tout le numéraire qu'il put se procurer; il parla de mesures d'économies; il exa-

géra les sacrifices faits pour le maintien de la neutralité; il porta, en ligne de compte et par anticipation, des sommes dont l'emploi pouvoit se lier aux circonstances; en un mot, tout fut mis par lui en œuvre, pour masquer le but réel de cette opération, qui porta un grand coup au crédit public.

Pour attester une plus grande sécurité, on employa tous les ouvriers de l'arsenal à construire, pour l'église de Mafra, douze orgues de la plus grande richesse.

On annonça également que, vu l'état de mort civile dans lequel se trouvoit la Reine, le Régent alloit se faire couronner. Un grand nombre des principaux membres de la noblesse se prononcèrent contre cette apparente résolution : elle n'eut aucun résultat; mais plusieurs personnes marquantes, et qui sans doute s'étoient conduites dans cette occasion avec trop peu de ménagemens, furent arrêtées, exilées dans leurs terres, ou même envoyées dans les Indes.

C'est sur ces entrefaites que Lobato, auteur de cette enquête et des suites qu'elle eut, mourut subitement à Mafra, au milieu d'horribles vomissemens : rien ne fut entrepris pour constater si cette mort subite et violente, n'étoit pas l'effet de vengeances particulières.

Cependant l'orage grossissoit, et l'inquiétude se lisoit sur toutes les figures : pour la calmer, le Régent se détermina à assembler son conseil plus souvent que de coutume : il fit plus; pour éviter les

longueurs attachées aux voyages de ses ministres à Mafra, il choisit pour lieu de ses séances son habitation d'Ajuda, derrière la Patriarchale, et à compter du premier septembre 1807, il y vint passer trois, huit, et jusqu'à quinze jours.

La politique de l'Angleterre avoit déterminé cette puissance à demander que le jeune Prince royal se rendit au Brésil. L'ambassadeur d'Angleterre suivit avec chaleur cette négociation auprès de la Cour de Lisbonne. D'abord tout fit présumer qu'elle avoit eu un entier succès.

D. Fernand de Portugal, homme de mérite, qui arrivoit d'Amérique où il avoit commandé vingt ans, fut choisi pour gouverneur du jeune Prince, dont la Maison fut nommée sur-le-champ. On fit en même temps équiper un vaisseau de guerre, et on ordonna les autres mesures relatives à son départ : on étoit même sur le point de l'effectuer, lorsque toutes les dispositions qui y étoient relatives, furent révoquées.

L'ambassadeur anglais renouvela ses instances, et reproduisit avec une nouvelle force les raisons qu'il avoit d'abord alléguées ; on lui accorda audience sur audience, mais il n'obtint que cela.

Enfin, la nouvelle qu'une armée se trouvoit réunie à Bayonne parvint à Lisbonne, avec des détails qui ne permirent plus de douter, qu'elle ne dût bientôt se mettre en mouvement; de même que le choix du Général qui la commandoit acheva de convaincre, que le Portugal étoit le théâtre sur lequel cette armée devoit agir.

Aussitôt, le Prince ordonna de fermer les ports aux Anglais, d'arrêter les membres de la factorerie, et de saisir toutes leurs propriétés.

De fait, il fut sursis à l'exécution de ces dispositions, de sorte que les Anglais s'empressèrent de réalisèr tout ce qu'ils avoient, et disparurent peu à peu, emportant avec eux des capitaux considérables: le papier perdit à cette occasion, jusqu'à trente pour cent.

Cependant, les courriers de Paris à Lisbonne, et de Lisbonne à Paris, continuoient à se succéder avec rapidité, et rien ne transpiroit: mais comme le champ étoit libre aux conjectures, les bruits les plus contradictoires s'accréditoient dans la capitale.

Au milieu de cette incertitude, l'ambassadeur d'Espagne, et peu après l'Envoyé de France, sous différens prétextes, ôtèrent les armes de leurs portes, et demandèrent leurs passe-ports. Le voile qui cachoit le mystère des événemens sembla se soulever, les craintes redoublèrent, l'alarme devint générale.

C'est dans ce moment que le Prince assembla extraordinairement son conseil d'Etat: la situation étoit critique: des résolutions qu'on alloit y prendre, pouvoit dépendre le salut du Royaume et le sort du Souverain. On redoutoit l'examen des affaires qu'on avoit à traiter, la manière de les aborder, et jusqu'à celle de les discuter.

La séance eut lieu: un seul conseiller, don Rodrigue de Souza, osa avancer et soutenir qu'il étoit de l'honneur du Prince et de l'Etat, d'assembler au

plutôt les troupes et de marcher à la rencontre de l'armée d'invasion. Cette opinion noble et hardie valut à son auteur l'exclusion du conseil, dont l'avis fut, que S. A. R. devoit se préparer à quitter ses Etats d'Europe.

Cependant l'armée française venoit d'entrer en Espagne : le Prince l'apprit et envoya au devant d'elle un ambassadeur (1) avec de pleins pouvoirs pour tout accommoder, ne rappelant du reste ni son ambassadeur à Madrid, ni son ambassadeur à Paris.

Dans ces entrefaites, une escadre russe de neuf vaisseaux de ligne entra dans le Tage, les Anglais s'étant opposés à ce qu'elle relâchât dans aucun des ports d'Espagne. L'amiral fut long-temps sans se présenter au Prince : enfin il provoqua et obtint une audience : il demanda l'autorisation de se radouber, et celle de consommer six mille rations par jour ; les circonstances ne permettoient pas qu'on s'y refusât.

Néanmoins on poussa avec activité l'armement des vaisseaux et frégates en état de tenir la mer. Le ministre de la marine étoit à l'arsenal et sur les vaisseaux dès la pointe du jour : tout ce qui existoit fut employé sans distinction, et une grande partie des barriques fut faite de bois de citronniers et autres bois précieux : rien ne fut négligé de même pour former les équi-

(1) Cet ambassadeur ne donna pas de suite à sa mission : il jugea l'état des choses, et sentit que le moment d'employer avec succès de tels moyens, étoit passé.

pages ; mais quelque peine qu'on se donnât à cet égard, on ne put en compléter que les deux tiers, encore eut-on recours à la presse pour y parvenir : on donna pour motif apparent de cette mesure, la nécessité de défendre la rade, dans le cas où les Anglais tenteroient d'y pénétrer.

On ne s'en tint pas à ces démonstrations : on nomma des généraux, on réorganisa les régimens, on fit des promotions, on retira les troupes des frontières, pour en garnir les côtes, on arma les batteries existantes, et on en fit élever de nouvelles : d'un autre côté, les officiers anglais qui servoient dans la marine portugaise se retirèrent, et l'ambassadeur de cette nation, se rendit à bord d'une escadre britannique, qui parut à la barre.

Le public ne savoit comment expliquer ce qui se passoit. D'un côté, un décret avoit ordonné de se saisir des membres de la factorerie anglaise et de leurs propriétés, et les membres qui la composoient, réalisoient leur fortune et partoient en l'emportant ; de l'autre, on voyoit l'ambassadeur anglais descendre tous les jours à terre, et faire sa cour au Prince comme à l'ordinaire, alors que toutes les démonstrations du Gouvernement annonçoient des dispositions de guerre contre l'Angleterre. Le fait est, que le Prince ne pouvoit se déterminer à abandonner le Portugal, et tout porte à croire, que l'armée française l'auroit encore trouvé à Lisbonne, sans le *Moniteur* que lui remit l'ambassadeur anglais, et qui portoit que la maison de Bragance avoit cessé de régner en Europe.

Cette nouvelle, et celle qui arriva le 26 novembre, que l'avant-garde de l'armée française avoit couché le 22 à Abrantès, tirèrent le Prince de son indécision.

Le 27 novembre, après avoir nommé un Conseil de régence et fait désarmer toutes les batteries des côtes, S. A. R. s'embarqua. On avoit commencé dès la veille à charrier des effets et meubles, en partie assez inutiles, et qui ne firent qu'embarrasser les bâtimens.

Le Régent arriva à Belem, le 27 novembre sur les neuf heures du matin, dans une voiture à quatre roues. Il n'avoit auprès de lui que le Prince d'Espagne son neveu, et derrière sa voiture qu'un seul valet.

Les quais étoient couverts de boue : deux caporaux de la légion de police l'apercevant, cherchèrent des planches et pratiquèrent un chemin de la voiture à la cale. Le Prince et son neveu descendirent alors, et soutenus par ces deux caporaux, ils parvinrent à la cale, qui étoit encombrée de caisses, de ballots, et d'une populace immense : un sergent de cette même légion fut obligé de mettre le sabre à la main, pour leur ouvrir un passage jusqu'à un des canots de la flotte.

La Reine, la Princesse et les autres personnes de la famille royale arrivèrent successivement dans leur voiture et s'embarquèrent en silence, à l'exception de la Reine, qui ne voulant pas s'embarquer jetoit des cris affreux, mais dont on ne tint pas compte.

Tout le conseil d'Etat, les ministres Araujo et Anadia, les chambellans de Vayos, de Torres-Novas, Bel-

lemonte, Lavradio, Caprarica, etc., leurs familles, le duc de Cadaval, la duchesse et ses enfans, eurent ordre de suivre la Cour.

Les nobles les plus distingués parmi ceux qui s'embarquèrent, furent MM. Allegreto, Avito, Anjeja, Belas, Cavailleros, Pombal, Redondo, Jeoa de Almeida, Rodrigo de Souza.

Du reste jamais embarquement ne se fit avec plus de désordre : des gens de la première distinction se trouvèrent pêle-mêle avec des soldats, des valets, des personnes de tout âge, de tout sexe, que la crainte, le besoin, ou des intérêts étrangers à ceux du Prince, avoient conduits en foule sur les bâtimens.

Le régiment n° 13 avoit reçu ordre d'embarquer : l'encombrement étoit tel à bord des vaisseaux, qu'il ne se trouva de place sur aucun pour le recevoir; le colonel seul partit.

Les provisions nécessaires à la traversée avoient été embarquées avec tant de précipitation, qu'on ne s'aperçut que fort tard qu'il manquoit plusieurs denrées de première nécessité, et le 28 à minuit on en cherchoit encore de tous côtés.

On estima l'émigration par les bâtimens de l'Etat, par des bâtimens étrangers et du commerce, à plus de 15,000 ames. La Reine, le Régent, son fils aîné, et le Prince d'Espagne, montèrent sur le vaisseau le *Prince Royal*, de 80 canons, le même qui transporta, en l'an 7, le roi de Naples en Sicile.

La Princesse, ses filles et son second fils, montèrent sur un autre bâtiment.

Un troisième bâtiment fut affecté aux Princesses sœurs de la Reine.

Les vents restèrent sud-ouest toute la journée du 28. Ils tournèrent subitement au nord le 29 au matin, et l'escadre mit à la voile précisément au moment d'une éclipse de soleil.

Cette escadre étoit composée des huit vaisseaux suivans :

Le *Prince Royal*, la *Reine de Portugal*, le *Prince du Brésil*, la *Méduse, don Juan de Castro, Alphonse d'Albuquerque*, le *comte don Henri*, *Martin de Freitas;* outre trois frégates et trois bricks.

L'escadre resta toute la journée du 29 en vue de la barre : le 30 au matin, les vents étant retournés au sud-ouest, on la perdit de vue : les temps affreux qui régnèrent les jours suivans, l'incommodèrent beaucoup.

Cependant le peuple étoit d'une stupeur morne, et d'un silence inquiétant.

Dès le 27 la malveillance chercha à aigrir les esprits et à les disposer à l'insurrection. La régence en fut informée et envoya chercher le comte de Novion, colonel commandant la légion de police. Elle lui fit connoître l'acte du Prince, qui lui confioit les rênes du Gouvernement pendant le temps que dureroit son absence; elle lui fit part ensuite des avis qu'elle avoit reçus, et lui recommanda de prendre les mesures qu'il jugeroit propres à assurer la tranquillité publique.

Ce chef, à la fois ferme, capable et plein de zèle, fit

sur-le-champ doubler les postes, multiplia les patrouilles à pied et à cheval, ordonna de dissiper les attroupemens, et se fit rendre compte d'heure en heure de ce qui se passoit dans la capitale, qui, au moyen de ces précautions, continua à jouir du calme.

Le 28 il monta à cheval, parcourut les quartiers les plus habités, et détruisit ainsi le bruit de son départ, que les malveillans avoient répandu à dessein.

La journée du 29 fut aussi tranquille que la précédente; les meneurs s'aperçurent qu'on étoit en mesure, et n'osèrent rien tenter.

Enfin le 30, à sept heures du matin, l'avant-garde de l'armée française arriva à Lisbonne.

N° 6.

POLICE DE LISBONNE *sous le Commissariat général de M. de La Garde* (V. p. 90, lig. 20).

INDÉPENDAMMENT de tout ce qui tenoit à la police de la capitale et du royaume, que M. de La Garde organisa avec autant de capacité que de succès, il entreprit à Lisbonne trois choses également difficiles; la destruction des chiens qui n'y ont pas de maîtres, et le nettoyement de la ville, ainsi que son repavement.

Lisbonne renferme autant de chiens que le Caire.

Ces animaux se sont partagé par centaines, les différens quartiers de cette immense ville; et l'ordre qu'ils ont établi entre eux, et la manière dont ils le maintiennent, est tel, que celui de ces chiens qui quitteroit son quartier, seroit dévoré par ceux du quartier dans lequel il paroîtroit. Ces animaux décharnés, la plupart couverts de galle, sont hideux et dégoûtans : le peuple y tient cependant, parce qu'indépendamment des idées de superstition qu'il attache à leur conservation, il les croit nécessaires pour consommer une partie des immondices dont les rues se remplissent du moment où la nuit vient, et dévorer les charognes qu'on n'enlève jamais. Une police réglée, n'ayant laissé aucun motif à l'existence de ces vilains animaux, qui de jour effarouchent les chevaux en les poursuivant avec acharnement, et qui de nuit sont aussi incommodes par leurs hurlemens, que dangereux pour tous ceux qui ont à sortir à pied, et même pour les patrouilles, on chercha les moyens de les détruire. Pour y parvenir, on fit des boulettes avec de l'arsenic; mais ces boulettes, quelque violentes qu'elles fussent, ne firent que les purger. On tâcha alors de les assommer; mais comme on ne pouvoit le faire ostensiblement, on en attrapa peu, et la presque totalité est restée en possession de Lisbonne (1).

---

(1) Un sergent de la légion de police, qui par zèle pour l'exécution de mes ordres parvint à faire tuer presque tous ceux de mon quartier, fut assassiné.

Le nèttoyement de cette ville, plus extraordinaire que celui des écuries d'Augias, et son repavement se firent avec un succès et une rapidité qui étonnèrent très-justement. On désencombra des rues et des places, où depuis le tremblement de terre de 1755, on s'étoit à peine frayé des passages : on déblaya et on porta à la mer des montagnes d'immondices et de gravois, qui existoient depuis des siècles, et à travers lesquelles on s'étoit borné à pratiquer des tranchées pour communiquer à des maisons, qui se trouvoient comme ensevelies sous leur masse.

Enfin l'on parvint à réparer les rues les plus essentielles.

On ne peut concevoir comment une ville aussi grande, aussi peuplée, aussi sale, située dans un climat aussi chaud, et qui passe chaque année de cinq mois de déluge à sept mois de desséchement, ne soit pas sujette à des épidémies affreuses : toute autre ville où l'on jetteroit ainsi toutes les immondices, où on laisseroit pourrir sur place toutes les charognes, où l'on ne nettoieroit rien, auroit bientôt la peste, en Eté sur-tout ; mais à Lisbonne, dont l'air paroît incorruptible, cet excès de malpropreté a peu d'inconvéniens, en comparaison de ceux qu'il pourroit faire craindre. Sans doute l'infection des rues est insoutenable le matin, mais en hiver, les pluies qui inondent la ville forment le long de chaque rue des torrens qui les lavent, et en Eté peu d'heures de soleil suffisent pour tout absorber ; de sorte que vers midi il n'y a plus d'odeur. Il en résulte pourtant que ces immon-

dices desséchées forment une poussière corrosive, qui attaque la vue et multiplie les cécités.

Cette salubrité de Lisbonne a même quelques effets dignes d'être remarqués ; c'est que même dans les plus grandes chaleurs, on n'y éprouve pas de soif ardente et qu'il est sans exemple qu'il y ait eu un chien enragé.

Je dois ajouter que le Duc s'attacha toujours à ménager tout ce qui pouvoit tenir à l'opinion, et surtout à convaincre les Portugais que nous partagions leur respect pour les choses saintes. Une foule de mesures de police attestèrent cette attention, et les ordres donnés aux troupes l'attestèrent également. Je me rappelle à ce sujet un fait qui, quoique étranger à la police civile, peut trouver ici sa place.

Peu de temps après notre entrée à Lisbonne, le général de Laborde passoit sur la place du Roscio une revue de toutes les troupes de la garnison. Le général en chef assistoit à cette revue : elle commençoit à peine, les régimens en colonnes, à de petites distances les unes des autres, remplissoient toute cette place, lorsqu'un prêtre, portant le Saint-Sacrement et suivi de deux ou trois personnes seulement, se présenta pour la traverser. A l'instant le Duc fit faire à toutes ses troupes à gauche et à droite en bataille ; fit mettre genou en terre à toutes les lignes ; fit battre aux champs par tous les tambours ; et fit donner au Saint-Sacrement une garde d'honneur de vingt-cinq grenadiers, qui eurent ordre de l'escorter jusqu'à ce qu'il fût rentré dans l'église, d'où il étoit sorti. Cette

conduite lui concilia beaucoup de monde : mais cette même garde d'honneur donnée au Saint-Sacrement, fit découvrir qu'en passant par la place du Roscio, le prêtre qui le portoit s'étoit entièrement écarté de la route qu'il devoit suivre; et comme il ne pouvoit y avoir à ce détour un motif louable, M. de La Garde, je crois, fut chargé de le faire punir.

---

n° 7.

Police de Lisbonne *avant notre arrivée dans cette ville* (faisant suite à la pièce n° 6).

M. le comte de Novion, en sa qualité de colonel de la légion de police, est parvenu le premier à régulariser un peu la police de Lisbonne : grace à lui, le peuple apprit à y respecter la force armée, et on a pu sortir de nuit sans être obligé de se réunir en troupe, de se charger d'armes et souvent de combattre : les assassinats sont devenus toujours plus rares, et enfin l'ordre s'est en partie établi dans cette vaste capitale.

Il y a cependant un grand nombre de ses représentations sur lesquelles, après dix ans de réclamations, il n'avoit rien pu obtenir des ministres.

De ce nombre nous citerons :

1° L'autorisation de mettre à bail l'enlèvement de toutes les boues qu'il avoit trouvé à affermer 120,000 f.

2° L'ordre aux particuliers qui font construire, de ne pas intercepter les communications par les matériaux de leur bâtisse, et de faire enlever les gravois qui restoient à perpétuité sur place, et qui de nuit sur-tout, donnoient lieu à un grand nombre d'accidens, et même à la chute des voitures.

3° Le pavement de quelques-unes des rues les plus passagères et le haussement de tout le milieu de la place du Roscio, attendu que les moindres pluies rendoient ces rues et cette place impraticables.

4° L'ordre aux artisans, tels que tonneliers etc., de ne pas occuper les rues de manière à empêcher tout passage.

5° De faire désencombrer les places, les quais, des bois, des pierres de taille et du sable, qui empêchoient le mouvement des ballots du commerce.

6° L'ordre d'ouvrir les culs-de-sac, et de fermer les fenêtres basses des maisons abandonnées, et dans lesquelles les malfaiteurs se réfugioient la nuit.

7° L'ordre de descendre dans les rues et de verser dans les ruisseaux, les immondices que l'on jette par les fenêtres.

8° L'ordre de balayer les rues deux fois par semaine, et de rassembler les boues, pour qu'on puisse les emporter plus facilement.

9° L'ordre de réparer les pavés à mesure qu'ils creusent ou se dégradent.

10° L'ordre de tuer les chiens qui n'ont pas de maître.

11° L'ordre d'empêcher les vaches et les co-

chons de parcourir la ville, pour se nourrir d'immondices.

12° L'ordre de répartir également les lanternes, qui, placées avec profusions devant les vierges et les palais, forment dans quelques endroits des illuminations, et laissent les trois quarts de la ville dans une obscurité profonde.

13° L'ordre de taxer et de numéroter les voitures publiques.

14° L'ordre d'assujettir à des lois de police, tous les étrangers arrivant à Lisbonne, tant par mer que par terre.

15° L'ordre de régler la répartition des eaux, de manière, que les gens riches n'employent pas en arrosemens de jardins et autres objets de luxe, l'eau nécessaire aux premiers besoins du peuple.

16° L'ordre d'enlever des rues les animaux morts, qu'on laisse se consommer à l'endroit où ils ont crevé.

17° L'ordre de défendre que le peuple ne tire nuit et jour des pétards, et n'empêche par cette folie, et par les incendies qu'elle fait craindre, de former à Lisbonne des approvisionnemens de paille et de bois, ce qui tient ces deux objets à des prix exhorbitans (1).

---

(1) Croiroit-on que dans un pays où le bois est si rare et si nécessaire, une des fureurs du peuple, sur la rive gauche du Tage sur-tout, est d'incendier les forêts, et que l'on n'ait pu

18° Enfin, l'autorisation de former à Lisbonne une police à la fois civile et militaire, et au moyen de laquelle la ville seroit partagée dans sa longueur, auroit pour chacune de ses parties un juge principal, deux juges secondaires, quatre écrivains et huit mouches, qui d'après le plan de M. de Novion, et avec le secours de sa légion, devoient suffire pour toute la ville.

N° 8.

TABLEAU *des rentrées à espérer sur la Contribution extraordinaire de guerre.* (V. p. 92).

Commerce.	Lisbonne.	8,554,604 f.	15,906,604 f.
	Provinces	7,352,000	

Le décret du 1er février ne demandoit au commerce que 15,000,000 de francs, les 906,604 f. imposés en sus par la Junte du commerce, avoient pour objet de couvrir les non-valeurs, et ne figurent que fictivement dans le calcul du produit présumé de la contribution.

Marchandises anglaises.	Lisbonne.	3,750,000 f.	4,800,611
	Provinces	1,050,611	

Dans cette somme se trouve confondu le

	20,707,215 f.

---

encore réprimer ces criminels et désastreux attentats, qui ruinent les forêts existantes, et empêchent de songer à faire aucune plantation nouvelle.

D'autre part. . .	20,707,215 f.
prix des marchandises saisies comme appartenant aux Anglais. On ne devoit comprendre dans ce Tableau que le produit présumé du rachat des marchandises d'origine anglaise (environ 3,000,000); les autres marchandises étant saisies sur les Anglais eux-mêmes, et non sur le Portugal.	
Argenterie des églises.	12,666,782
La Junte de la contribution évalua le marc d'argent à 37 fr. 50 cent.; cette évaluation paroît un peu forte, si l'on considère le déchet qui doit résulter des matières étrangères qui, dans le pesage de l'argenterie, n'ont pu être séparées; mais la Junte a pensé, que ce déchet se trouveroit compensé par le bénéfice résultant du droit de fabrication.	
Clergé séculier.	2,640,261
Il manquoit pour les évêchés de Bragance, de Beja et d'Algarve, des renseignemens auxquels la Junte a suppléé par des approximations.	
Clergé régulier.	4,086,528
Commanderies.	1,870,670
Les Prévoderies de Braja, de Vizeu, d'Ourique et d'Algarve, présentent une lacune relative aux Commanderies : on y a suppléé par des évaluations approximatives.	
Donataires des biens de la couronne. .	140,208
Propriétés rurales.	4,418,338
	46,530,002 f.

Ci-contre. . . .	46,530,002 f.
Propriétés urbaines.	8,688,852

Lisbonne figure dans cette somme de 8,688,852 fr., pour 5,437,890 fr., formant presque les sept douzièmes de cette somme. Ou Lisbonne possède à elle seule plus de la moitié des propriétés urbaines du Royaume, ou bien les rôles de la province ont été mal faits.

Domestiques, voitures, etc.	87,432
Gens de métier et de boutique.	723,846

Dans cette somme de 723,846 fr. se trouve comprise, celle provenante des établissemens atteints par l'article 19 du décret du 1er février.

Total.	56,030,132
Montant présumé des rôles non encore parvenus à la Secrétairerie d'Etat. . .	1,449,806
Total général.	57,479,938 f.

De ce total il faut déduire,

1° 906,604 fr. imposés pour fonds de non-valeurs, en sus des 15,000,000 du commerce;

2° 1,800,611 fr. provenant des marchandises anglaises séquestrées, qui n'appartiennent pas à l'impôt;

3° 6,000,000 fr. pour couvrir la perte résultante de l'admission du papier-monnaie.

4° 5,000,000 fr. appartenans au remboursement de l'emprunt.

Total des réductions, 13,707,215 fr. qui soustraits des 57,479,938 fr. ci-dessus, réduisent l'impôt total à 43,772,723 fr.

N° 9.

MINISTÈRE DE LA GUERRE.

(*Voyez* pag. 100, lig. 12).

On a vu par le contenu des pièces n°s 6 et 7, combien de changemens utiles marquèrent notre arrivée à Lisbonne, relativement à ce qui tenoit à la police. Elle ne fut cependant pas la seule branche du ministère où des améliorations importantes attestèrent la sollicitude du Duc, et la capacité, le zèle, et l'intégrité du plus grand nombre des chefs du Gouvernement; et certes parmi ces derniers, il seroit difficile de ne pas citer encore M. Luuyt, Secrétaire d'Etat de la guerre et de la marine.

Tous les ministères ayant été laissés de la manière la plus imprévue et la plus brusque, les hommes les plus au courant des affaires étant partis avec les Ministres, beaucoup de documens importans, de papiers essentiels ayant été emportés, déplacés ou rangés, sans que personne sût où ils se trouvoient, il étoit extrêmement difficile de se procurer les plus simples renseignemens, et de faire les moindres vérifications.

Cet embarras existoit de la manière la plus complète, pour les ministères de la guerre et de la ma-

rine; et néanmoins M. Luuyt débrouilla ce double chaos avec autant de succès que de promptitude; et embrassant en même temps ce qui tenoit aux choses et aux personnes, il s'entoura rapidement d'une masse de connoissances générales et de détail, de faits et de renseignemens, qui le mirent à même d'éclairer souvent sans préparation, les discussions relatives à ces ministères.

Mais bientôt il découvrit de graves abus.

Les régimens portugais, dans la cavalerie sur-tout, avoient toujours manqué de soldats et regorgé d'officiers : mais indépendamment de ceux de la ligne, il existoit encore en Portugal, et principalement dans les grades inférieurs, un nombre tout-à-fait extraordinaire d'officiers sans troupes.

Les fonds affectés à leur solde devinrent insuffisans; on ne put en payer qu'une très-foible partie, et il paroît que ceux qui le furent avec quelque régularité, le furent plus en raison de leurs noms et de leur crédit, que de leurs besoins et de leurs services.

Quoi qu'il en soit, un arriéré énorme se forma : la plupart des officiers qui y furent compris, ayant des années de solde à réclamer, tombèrent dans la plus affreuse misère; beaucoup d'entre eux demandèrent l'aumône dans les rues de Lisbonne; la voix publique plaida leur cause, et à différentes reprises, ils devinrent l'objet de secours, qui, par des nouveaux abus et en grande partie, ne servirent encore qu'à tromper les intentions bienfaisantes du Souverain.

Lorsque nous arrivâmes en Portugal, ces officiers ainsi que ceux des corps amalgamés et licenciés, commencèrent à être l'objet d'un oubli, qui, dans ses effets devint funeste. La plupart d'entre eux, chassés de Lisbonne par la misère, allèrent répandre dans les provinces leur juste mécontentement, et préparèrent, sur beaucoup de points, l'insurrection, qu'en partie ils finirent par diriger.

Du moment où M. Luuyt eut appris et vérifié quelle étoit leur position, il s'occupa du sort de tous les officiers portugais, et notamment de ceux qui étoient à Lisbonne; il obtint qu'ils fussent provisoirement tous conservés; il les fit assimiler aux officiers français pour les rations et la solde; il voulut leur remettre lui-même les mandats sur lesquels ils devoient être payés; et c'est par l'argent que lui présentèrent les premiers auxquels il les remit, et par les déclarations au moyen desquelles ils cherchèrent à excuser cette offre offensante, que M. Luuyt apprit qu'un grand nombre d'entre eux avoit été réduit à payer, les ordres nécessaires pour toucher leurs traitemens.

Ce ne fut même que plus tard, qu'il fut informé que cette rançon n'étoit pas la seule à laquelle ces malheureux officiers étoient condamnés; mais ce désordre étant étranger à son ministère, son autorité ne pouvoit suffire pour les en affranchir. M. Thonnelier, qui déjà l'avoit signalé à différentes reprises, toujours animé du désir de contribuer au bien, offrit de payer tous les officiers portugais qui

étoient à Lisbonne, en renonçant même au remboursement de ses frais de bureau; et à dater de cette époque, tous ceux de ces officiers qui restoient dans la Capitale, reçurent à jour fixe leurs revues; et vingt-quatre heures après les avoir reçues, et souvent dans la journée même, furent payés sans rétributions ni retenues.

Quatre cent cinquante officiers et soldats portugais, étoient détenus comme prisonniers de guerre à Alger. Un ordre du Prince Régent, portoit, que leur solde seroit payée à leurs familles, afin qu'elles pussent vivre, et leur envoyer les secours les plus indispensables. Depuis plusieurs années rien n'avoit été soldé pour cet objet. M. Luuyt fit faire le décompte de ce qui étoit dû à ces prisonniers depuis notre entrée à Lisbonne, et le fit acquitter.

Les dépenses que M. Luuyt avoit été chargé de continuer, calculées sur les fonds qu'elles avoient toujours absorbés, devoient monter à 622,000 fr. par mois : l'ordre qu'il parvint à établir, les réduisit de 103,000 fr.; ce qui prouve du reste, que l'ordre fut le seul mode d'économie employé pour arriver à cette diminution des dépenses, c'est que l'on ne fit aucune réforme, et que respectant même ce qui tenoit à l'opinion, on continua à payer au 2e régiment de ligne, la solde de Saint-Antoine de Padoue, qui, pour les services signalés rendus par lui à l'armée portugaise devant la place de Badajos, avoit été nommé au grade de capitaine dans ce corps, par décret du mois de juillet 1780; ainsi que le consta-

toit le décret de cette nomination, que M. Luuyt, trouva dans les papiers du ministère de la guerre, et que, sur la demande du duc d'Abrantès, il lui remit.

N° 10.

PROCLAMATION *du général baron de Margaron aux habitans de Leiria.*

ENVOYÉ par Son Excellence le duc d'Abrantès pour dissiper les rebelles et châtier les villes qui auroient été les foyers de l'insurrection, c'est dans vos murs que j'ai trouvé les coupables. Leiria a été le point de leur rassemblement, de leur résistance, de leur retraite; c'est enfin, secondés par vous, qu'ils ont osé se mesurer avec des troupes valeureuses, qui ne venoient que rétablir l'ordre, protéger les gens honnêtes, et faire respecter votre religion, qui est aussi la nôtre.

Désirant par-dessus tout éviter l'effusion du sang, j'ai pardonné aux premiers coupables qui m'ont été amenés, et je me suis servi d'eux pour faire porter des paroles de paix et de bienveillance, à des malheureux séduits et trompés.

J'ai fait plus que d'offrir le pardon et l'oubli des fautes commises, j'ai promis la protection de S. Exc. le

duc d'Abrantès, gouverneur général du Portugal, a tous ceux qui rentreroient dans l'ordre : mais la voix de l'humanité n'a pas été entendue, les propositions de paix ont été rejetées, et des injures, des provocations au combat, des coups de fusil, ont été la seule réponse à une démarches tout-à-fait généreuse.

Forcé à regret de tirer l'épée contre des hommes que je venois éclairer et protéger, un instant a suffi pour les disperser! Mais vous le savez, un décret ordonne que toute ville dont les habitans auroient osé faire feu sur des troupes françaises, seroit brûlée et ses habitans passés au fil de l'épée : vous étiez tous dans ce cas, mon devoir me prescrivoit de vous appliquer ces dispositions terribles ; et néanmoins j'ai empêché le meurtre, j'ai prévenu l'incendie; pas une maison, pas une chaumière n'a été la proie des flammes; j'ai défendu vos personnes, j'ai préservé vos propriétés autant que cela est possible en semblable événement; et loin de rechercher aujourd'hui les coupables, je ne vous réitère encore que des propositions de paix et d'union.

Examinez sans partialité votre conduite et la mienne, et jugez qui sert le mieux vos intérêts, qui est plus digne de votre confiance, ou de ceux qui abusant du nom sacré de la patrie, ou du saint nom de la religion, vous provoquent au meurtre et à l'insurrection, ou de celui qui, même après vos attentats, n'est sévère qu'au moment d'une juste et loyale défense, et ne vous fait connoître vos erreurs que pour vous les pardonner.

Habitans honnêtes de Leiria, habitans trop crédules

des campagnes, reconnoissez vos vrais amis, et déposez vos armes. Laissez aux soldats de la grande nation la noble tâche de vous protéger et de vous défendre. Rapportez-vous-en pour la conservation de vos personnes et de vos propriétés, à la sollicitude du duc d'Abrantès pour tous les Portugais.

Vous, Prêtres, ministres d'un Dieu de bonté et de clémence, donnez l'exemple des vertus que votre devoir est de prêcher ; soumettez-vous au pouvoir que le Ciel maintient; obéissez ainsi que moi à notre sainte Eglise, vous, en abandonnant vos projets d'extermination contre les Français, et moi, en oubliant tout ce que vous avez fait contre eux.

Le Général commandant la colonne,

Signé le Baron DE MARGARON.

N° II.

CONVENTION DÉFINITIVE *pour l'évacuation du Portugal par l'armée française* (V. p. 218).

LES Généraux, commandant en chef les armées anglaise et française en Portugal, ayant résolu de négocier et de conclure un traité pour l'évacuation du Portugal par les troupes françaises, sur les bases de l'arrangement convenu le 22 de ce mois, pour

une suspension d'armes, ont nommé les officiers ci-après désignés, à l'effet de négocier ledit traité en leur nom, savoir : Le Général en chef de l'armée anglaise, M. le lieutenant-colonel Murray, quartier-maître-général ; et le Général en chef de l'armée française, M. Kellermann, général de division ; auxquels ils ont donné pleins pouvoirs pour négocier et conclure une convention, qui sera soumise à leurs ratifications respectives, et à celle de l'Amiral commandant la flotte anglaise, à l'embouchure du Tage.

Ces deux officiers, après avoir échangé leurs pleins pouvoirs, sont convenus des articles suivans :

Art. 1[er]. Toutes les places et forts du royaume de Portugal, occupés par les troupes françaises, seront remis à l'armée anglaise dans l'état où ils se trouvent, au moment de la signature de la présente convention.

2. Les troupes françaises évacueront le Portugal avec leurs armes et bagages ; elles ne seront point considérées comme prisonnières de guerre, et, à leur arrivée en France, elles auront la liberté de servir.

3. Le Gouvernement anglais fournira des moyens de transport à l'armée française, qui sera débarquée dans un des ports de France entre Rochefort et Lorient inclusivement.

4. L'armée française emportera toute son artillerie de calibre français, ainsi que les chevaux qui en dépendent, et les caissons renfermant soixante charges

par canon. Toute autre artillerie, armes et munitions, comme aussi les arsenaux de terre et de mer, seront remis à l'armée et à la flotte anglaises, dans l'état où ils seront au moment de la ratification de la convention.

5. L'armée française emportera tout son équipement et tout ce qui est compris sous le nom de propriété de l'armée, c'est-à-dire, la caisse militaire et les voitures attachées au service des commissariats et des hôpitaux, ou il lui sera permis de disposer pour son compte de telle partie de ces effets, que le commandant en chef jugeroit inutile d'embarquer. De même, tous les individus de l'armée, auront la liberté de disposer de leurs propriétés particulières de toute espèce, et l'on garantit pleine sécurité aux acheteurs.

6. La cavalerie embarquera ses chevaux; les généraux et officiers de tout grade embarqueront aussi les leurs. Il est bien entendu cependant que les commandans anglais n'ont pour le transport de la cavalerie que des moyens très-bornés: on pourra s'en procurer quelques autres dans le port de Lisbonne. Le nombre des chevaux à embarquer par les troupes n'excédera pas six cents, et celui des chevaux à embarquer par l'état-major, n'excédera pas deux cents. Dans tous les cas, on fournira à l'armée française les facilités nécessaires pour disposer des chevaux qu'il ne sera pas possible d'embarquer.

7. Afin de faciliter l'embarquement, il aura lieu en trois divisions, la dernière desquelles sera principalement composée des garnisons des places, de la

cavalerie, de l'artillerie, des malades et des équipages de l'armée. La première division s'embarquera dans les sept jours qui suivront la date de la ratification, et plutôt si faire se peut.

8. La garnison d'Elvas et de ses forts, de Peniche et de Pamela, sera embarquée à Lisbonne; celle d'Almeida à Porto, ou dans le port le plus voisin. Elles seront accompagnées dans leur marche par des commissaires anglais, chargés de pourvoir à leur subsistance, etc.

9. Tous les malades et blessés qu'on ne peut embarquer avec les troupes, sont confiés à l'armée anglaise. Ils seront entretenus, pendant le reste de leur séjour dans ce pays, aux frais du Gouvernement anglais, sous la condition de parfait remboursement de la part de la France, lorsque l'évacuation sera pleinement effectuée. Le Gouvernement anglais pourvoira à leur retour en France, qui aura lieu par détachemens d'environ 150 ou 200 hommes à la fois. Un nombre suffisant d'officiers de santé français restera pour les soigner.

10. Aussitôt que les bâtimens employés au transport de l'armée française, l'auront débarquée dans les ports ci-dessus désignés, ou dans tout autre port de France, que la rigueur du temps pourroit obliger de toucher, on leur donnera les facilités nécessaires pour retourner en Angleterre sans délai, et des sûretés contre toute capture, jusqu'à leur entrée dans un port ami.

11. L'armée française sera concentrée à Lisbonne

et à deux lieues à la ronde. L'armée anglaise avancera jusqu'à trois lieues de la capitale, et se placera de manière à laisser entre les deux armées une distance d'environ une lieue.

12. Les forts de Saint-Julien, de Bugio et de Cascaes, seront occupés par les troupes anglaises lors de la ratification de la convention. Lisbonne et sa citadelle, ainsi que les forts et batteries, jusqu'au Lazareth ou Trafaria d'un côté, et jusqu'au fort Saint-Joseph inclusivement de l'autre, seront rendus au moment de l'embarquement de la deuxième division, de même que le port et tous les bâtimens armés de quelque espèce que ce soit, avec leurs cordages, voiles et approvisionnemens. Les forteresses d'Elvas, Almeida, Peniche et Pamela, seront rendues aussitôt que les troupes anglaises se présenteront pour les occuper. En attendant, le Général en chef de l'armée anglaise, donnera avis de la présente convention aux garnisons de ces places, ainsi qu'aux troupes qui les assiégent, afin de mettre un terme aux hostilités.

13. Des commissaires seront nommés de part et d'autre, pour régler et accélérer l'exécution des arrangemens convenus.

14. S'il s'élevoit des doutes sur le sens d'un article quelconque, il seroit expliqué en faveur de l'armée française.

15. A dater de la ratification de la présente convention, tous arrérages de contributions, réquisitions ou réclamations quelconques, du Gouvernement fran-

çais envers des sujets portugais, ou tous autres individus résidans en Portugal, fondées sur l'occupation de ce pays par l'armée française en décembre 1807, contributions ou réquisitions qui peuvent n'avoir pas été payées, sont annulées, et tout séquestre mis sur les propriétés, meubles et immeubles, est levé; lesdites propriétés seront remises à la disposition des anciens possesseurs.

16. Tous les sujets de la France ou des puissances amies ou alliées de la France, domiciliés en Portugal, ou se trouvant accidentellement dans ce pays, seront protégés; leurs propriétés de toute espèce, meubles ou immeubles, seront respectées, et ils auront la liberté, soit de suivre l'armée française, soit de rester en Portugal. Dans l'un et l'autre cas, leurs propriétés leur seront garanties, avec la liberté de les conserver ou de les aliéner, et de faire passer le produit de la vente d'icelles en France, ou dans tout autre pays qu'ils voudroient habiter : la durée d'un an leur est accordée à cet effet. Il est bien entendu que les navires sont exceptés de cet arrangement, mais seulement en ce qui concerne la sortie du port, et qu'on ne peut à la faveur des stipulations ci-dessus, faire aucunes spéculations commerciales.

17. Aucun naturel du Portugal ne sera rendu responsable de sa conduite politique pendant la durée de l'occupation de ce pays par l'armée française; et tous ceux qui ont été continués dans l'exerçice de leurs fonctions, ou qui ont accepté des places sous le Gouvernement français, sont mis sous la protec-

tion des commandans anglais : ils n'éprouveront aucune injure dans leurs personnes ou dans leurs propriétés, n'ayant pas eu le choix d'obéir ou de ne pas obéir au Gouvernement français. Ils pourront aussi profiter des stipulations contenues dans l'article 16.

18. Les troupes espagnoles détenues à bord des bâtimens dans le port de Lisbonne, seront remises au commandant en chef de l'armée anglaise, qui s'engage à obtenir des Espagnols, qu'ils rendent de leur côté, tous sujets de la France, militaires ou civils, qui peuvent être retenus en Espagne, sans avoir été pris dans une bataille, ou à la suite d'opérations militaires, mais à l'occasion des événemens du 29 mai dernier et jours suivans.

19. On échangera immédiatement, les officiers de tous grades faits prisonniers depuis le commencement des hostilités.

20. Des ôtages du rang d'officier-général seront mutuellement fournis de la part de l'armée et de la flotte anglaises, et de la part de l'armée française, pour la garantie réciproque de la présente convention. L'officier de l'armée anglaise sera rendu, lorsque les articles relatifs à l'armée seront pleinement exécutés, et l'officier de la flotte, lors du débarquement des troupes françaises dans leur pays. Il en sera de même de la part de l'armée française.

21. Il sera permis au Général en chef de l'armée française d'envoyer un officier en France avec la nouvelle de la présente convention. Un navire lui sera

fourni par l'amiral anglais, pour transporter cet officier à Bordeaux ou à Rochefort.

22. L'Amiral anglais sera invité de recevoir S. Exc. le Commandant en chef, et les autres principaux officiers de l'armée française, à bord de vaisseaux de guerre.

Fait et conclu à Lisbonne, ce 30 août 1808.

Signé GEORGES MURRAY,
Quartier-Maître général.

Signé KELLERMANN,
Général de division.

Avons ratifié et ratifions la présente convention définitive dans tous ses articles, pour être exécutée selon sa forme et teneur.

Signés, le Duc d'ABRANTÈS, DALRIMPLE, CHARLES COTTON.

Le 30 *août* 1808.

Articles additionnels de la Convention du 30 août 1808.

ART. 1er. Les employés civils de l'armée faits prisonniers, soit par les troupes anglaises, soit par les Portugais, dans quelque partie que ce soit du Portugal, seront rendus, suivant l'usage, sans échange.

2. L'armée française tirera sa nourriture de ses

propres moyens jusqu'au jour de l'embarquement ; les garnisons, jusqu'au jour de l'évacuation des places. Le reste des magasins sera remis, dans les formes accoutumées, au Gouvernement anglais, qui se charge de la subsistance des hommes et des chevaux de l'armée, à compter des époques ci-dessus désignées, jusqu'à leur arrivée en France, sous la condition d'être remboursé par le Gouvernement français, des dépenses qui excéderoient l'estimation qui sera faite par les deux parties, de la valeur des magasins remis à l'armée anglaise. Les provisions qui se trouvent à bord des vaisseaux de guerre encore au pouvoir de l'armée française, seront remises de la même manière au Gouvernement anglais, ainsi que les magasins des forteresses.

3. Le Général commandant les troupes anglaises, prendra les mesures nécessaires pour rétablir la libre circulation des moyens de subsistance, entre le pays et la capitale.

Fait et conclu à Lisbonne, ce 30 août 1808.

Signé GEORGES MURRAY.

Signé KELLERMANN.

Avons ratifié et ratifions les articles additionnels de la convention ci-contre, pour être exécutés selon leur forme et teneur.

Signé, le Duc d'ABRANTÈS, DALRIMPLE, CHARLES COTTON.

N° 12.

EXTRAIT *du Rapport du chef de bataillon du génie Girod de Novillars, commandant supérieur d'Elvas* (Voy. pag. 225).

LE colonel Miquel, blessé dans le courant de juillet 1808, en allant visiter le fort de la Lyppe, mourut de ses blessures, vers la fin du même mois. Le 4 août, le chef de bataillon du génie, Girod de Novillars, fut nommé pour le remplacer, en qualité de commandant supérieur d'Elvas, du fort de la Lyppe et du fort de Sainte-Lucie; et ce choix, provisoirement fait par le comte Loison, fut de suite confirmé par le duc d'Abrantès.

Il auroit fallu 3,000 hommes de garnison, je ne dis pas pour la défense méthodique de la ville et de ses forts, mais seulement pour y suffire à un service régulier : le commandant Girod, n'en avoit que 1400 : il les répartit en conséquence, savoir : 450 hommes dans la ville, seulement pour l'occuper; 700 dans le fort de la Lyppe, et 250 dans le fort de Sainte-Lucie.

Huit cent quarante-trois bouches à feu à desservir, avoient fait attacher à ce commandement un régiment portugais d'artillerie; mais peu de jours après

l'installation du commandant Girod, ce régiment passa tout entier aux insurgés. Un capitaine d'artillerie et 26 canonniers français restoient; ils devinrent autant d'instructeurs; et en très-peu de temps, la bonne volonté et l'intelligence des soldats du 86ᵉ régiment, eut réparé cette perte, autant qu'elle pouvoit l'être.

Dans ce moment aussi important que difficile, le commandant Girod ne se borna pas aux travaux et exercices indispensables : 260 pièces de canon enclouées se trouvoient dans la ville; il les fit désenclouer, placer dans les forts avec leurs approvisionnemens, et forma, à tout événement, des équipages de siége et de campagne.

La viande manquoit, il obligea la ville à lui en fournir, pour sa consommation et son approvisionnement.

Les insurgés s'emparoient de tout le grain qu'on conduisoit aux moulins, situés à une lieue d'Elvas : il défendit ces transports, découvrit dans la ville douze moulins à manége, qui, jusque-là, avoient été si bien cachés, que personne n'avoit supposé qu'ils existassent : il les fit réparer en deux jours, et en fit construire sur une nouvelle forme, un pour le fort la Lyppe, et un pour le fort de Sainte-Lucie.

Depuis quelque temps les troupes en garnison à Elvas et dans ses forts, ne recevoient plus de vin : il parvint à rétablir cette partie des distributions, et ranima par-là le zèle des soldats.

Les Suisses désertoient : le commandant Girod

s'informa s'ils avoient quelques sujets de mécontentement; il apprit que les retenues absorboient presque toute leur solde; il veilla à ce qu'elle leur fût exactement payée, et la désertion cessa.

Ainsi qu'il l'avoit prévu, il fut bientôt attaqué. Le général espagnol Galluzo, commandant l'armée d'Estramadure, ayant vainement cherché à ébranler le commandant Girod, par des nouvelles alarmantes, et des sommations que cet officier reçut et rejeta avec dédain, et dont par fois il fit repousser les porteurs à coups de fusil, se décida à essayer d'autres moyens.

Le 6 septembre, 7,000 hommes de troupes espagnoles vinrent camper à l'ouest d'Elvas : un grand convoi d'artillerie les suivoit d'assez loin; le commandant Girod le fit attaquer par 150 hommes choisis. L'espace qu'ils avoient à franchir pour arriver à ce convoi, les empêcha de s'en emparer, laissa à ceux qui le conduisoient le temps de le faire rétrograder à toute bride, et borna leurs pertes à quelques hommes et quelques chevaux.

Vers le soir, l'état-major de cette armée espagnole, suivant la même route, alloit donner dans une embuscade préparée depuis le matin : par malheur, elle est aperçue par un paysan; l'éveil est donné, et sous une volée de coups de fusil, tout cet état-major s'éparpille au grand galop, et s'éloigne dans toutes les directions.

Le 9, cette armée espagnole s'approche des ouvrages.

Le 10, le commandant Girod impose aux habitans d'Elvas, les conditions suivantes :

1° Mgr. l'Evêque, M. le Juiz de Fora et les principaux habitans d'Elvas, obtiendront des généraux de l'armée ennemie, qu'aucun espagnol ne paroisse dans la ville ;

2° L'on n'entrera à Elvas, et l'on n'en sortira, sous quelque prétexte que ce puisse être, ni armes, ni munitions de guerre d'aucune espèce ;

3° Les communications relatives aux intérêts des troupes et des habitans, continueront à avoir lieu entre le commandant supérieur et les autorités d'Elvas ;

4° Aucun poste des armées espagnole ou insurgée, ne pourra être établi entre la ville et les forts ;

5° La ville continuera à fournir au prix de l'estimation, et au comptant, six bœufs par semaine et deux milliers de paille, pour les besoins des garnisons des forts. Ces bœufs et paille, ne pourront être livrés que dans les forts mêmes, où ils seront conduits par les soins et aux risques des habitans ;

6° Les malades qui resteroient à l'hôpital d'Elvas, dans le cas où la ville seroit évacuée, continueroient à y être traités de la même manière qu'ils le sont en ce moment : leur dépense seroit payée chaque semaine ;

7° A la première infraction d'une des clauses et conditions ci-dessus prescrites, ou si un Français (1)

---

(1) Cet article fut enfreint et le fut impunément : je rappor-

étoit maltraité ou même insulté dans Elvas, la ville seroit bombardée.

Le 11, une nuée de tirailleurs espagnols s'approchent à la faveur des oliviers du fort de la Lyppe: 25 hommes les chargent à la baïonnette; ils se replient, et quelques coups de canon achèvent de les disperser.

Le même jour, la droite de l'armée ennemie appuie à la route d'Estremos, et le chef qui la commande fait couper l'aqueduc qui abreuve Elvas.

Le soir, l'évêque parvient à conclure un arrangement avec le général Galluzo; et un député du sénat le présente au commandant Girod, en lui remettant de la part de ce Général, la demande d'une suspension d'armes, qui est acceptée.

Le 12 au matin, la suspension d'armes obtenue

---

terai le fait, parce qu'il sert à peindre les Portugais. Le 13 octobre, deux officiers suisses, sans permission, allèrent du fort de Sainte-Lucie à Elvas, et y entraînèrent avec eux un sergent français : ces officiers s'y conduisirent mal : il y eut un mouvement, et, par fatalité, le sergent français, qui étoit innocent, fut assassiné. Afin de cacher ce fait au commandant Girod, l'Evêque fit arrêter les deux officiers et les fit mettre au cachot, d'où il les forçoit tous les deux jours d'écrire : *qu'ils étoient tous trois chez l'Evêque; qu'ils y avoient été conduits, et qu'ils y étoient gardés pour leur sûreté; mais qu'il les combloit de soins et d'attentions, et qu'ils étoient à merveille.* Cette comédie dura dix jours, *sans qu'aucun habitant révélât le secret.* La vérité ne fut connue qu'au moment où l'on évacua la place.

par les Espagnols, est violée par eux, et un feu très-vif dirigé sur le fort de la Lyppe.

Vers trois heures du soir, le feu cesse, et un officier espagnol parlementaire, se présente au commandant Girod, et au nom du général Galluzo, lui déclare que des papiers officiels viennent de l'informer que toute l'armée française est prisonnière de guerre des Anglais et des Espagnols, et renouvelle la sommation de remettre la place sur-le-champ. Cette conduite détermine la réponse, que dicte les sentimens qu'elle provoque.

Le feu de l'ennemi recommence et redouble : le commandant Girod craint une attaque de vive force sur la ville, et ordonne son évacuation. Tout ce qui se trouve encore dans l'arsenal est mis hors de service, et la garnison se retire, savoir : une compagnie au fort de Sainte-Lucie, et le reste au fort de la Lyppe.

Dans la nuit du 12 au 13, l'ennemi rapproche ses pièces, il en augmente le nombre; et à la pointe du jour, il recommence le feu avec une nouvelle vivacité.

Le même jour, un officier portugais de la garnison du fort de Sainte-Lucie, déserte, en emportant 2,600 f., qu'il avoit reçus du commandant Girod pour achat de subsistances, et une série de signaux entre les deux forts.

Une insurrection se manifeste dans Elvas, les autorités se montrent, et tout rentre dans l'ordre.

A neuf heures du soir, le feu des assiégeans cesse

tout-à-coup. Deux aides-de-camp du général Galluzo se présentent : le commandant Girod les reçoit : ils amenoient avec eux le capitaine Galbois, aide-de-camp du général Lagrange, et depuis trois mois détenu dans les prisons de Badajos. Cet officier avoit été promené dans les camps et les batteries des Espagnols; et après avoir tout fait pour lui donner une grande idée de leurs forces, on l'avoit chargé de vaincre *l'obstination du commandant d'Elvas*, et on avoit cherché à l'effrayer sur son sort futur, s'il ne parvenoit à le décider à rendre *à l'instant la place*. Pour toute réponse, le commandant Girod fait conduire les deux officiers espagnols dans son arsenal, dans ses magasins, dans ses batteries; il fait paroître devant eux les prisonniers espagnols qu'il avoit, et qui ne purent que se louer de la manière dont ils étoient traités, et les renvoie. Il veut à toute force retenir l'officier français; mais il étoit lié par sa parole d'honneur, et nouveau Régulus, il exigea qu'on le renvoyât au camp des Espagnols.

Le 14 l'ennemi redouble son feu : la nuit ne le ralentit pas, et il dure jusqu'au 16 sans discontinuation.

Ce jour, à neuf heures du matin, un major anglais se présente seul. Il annonce au commandant Girod la convention faite entre les deux armées : il ajoute, que la première division a mis à la voile le 13; que la seconde partoit au moment où il quittoit Lisbonne. Il lui remet une lettre du chef de l'état-major général de l'armée, et une du général Kellermann,

contenant l'ordre de remettre la place aux Anglais.

La ruse, la duplicité, dont on avoit usé avec le commandant Girod, le rendent soupçonneux. Quoique le caractère anglais repousse cette idée, il suppose la possibilité d'un piége nouveau. La date de la convention, celle des lettres et celle de l'arrivée des dépêches et de l'officier, lui rendent ce message suspect : l'attaque des Espagnols faite et continuée après l'époque du traité, et lorsqu'ils devoient considérer la place comme remise à l'armée anglaise, donne un poids nouveau à ses doutes; il renvoie donc le parlementaire anglais, et les soldats de sa garnison poussent des cris de joie, en voyant le feu recommencer après son départ.

Deux heures après le major anglais revient avec deux colonels espagnols, et propose au commandant Girod d'envoyer un officier français à Lisbonne pour vérifier les faits; cette idée est adoptée, et une trève de six jours conclue.

Le 22, un officier de dragons français apporte de nouveaux ordres signés du duc d'Abrantès : dès-lors le commandant Girod prépare son départ.

Quoique le traité portât qu'Elvas seroit remis aux troupes anglaises, les Espagnols insistèrent pour que la garnison française évacuât Elvas, avant que les Anglais en approchassent; mais le commandant Girod déclara qu'il ne permettroit l'entrée d'Elvas, aux Anglais eux-mêmes, et ne leur en remettroit les

forts que quand, en exécution des conventions faites avec le général Kellermann, les Espagnols auroient évacué le sol portugais, et quand les prisonniers français détenus à Elvas, lui auroient été rendus. Puissamment secondé à cet égard par M. le colonel Ross, commandant le 20e régiment d'infanterie anglaise, officier qui dans cette occasion se conduisit avec une grande noblesse, il obtint ces deux points.

L'échange des soixante prisonniers de guerre espagnols que le commandant Girod avoit, se fit donc contre quatorze Français, qui terminèrent de cette manière une des positions les plus cruelles qu'on puisse imaginer, et dans le nombre desquels se trouvèrent MM. Lacuée, auditeur au conseil d'état; Deprés, capitaine du génie; Paulin, capitaine aide-de-camp du général Bertrand; et Galbois, capitaine aide-de-camp du général Lagrange.

Le 27, les Espagnols démolirent les batteries qu'ils avoient construites autour d'Elvas, et quittèrent le Portugal.

Le même jour, les Anglais entrèrent à Elvas.

Le 29, le fort de Sainte-Lucie fut évacué, et sa garnison se réunit à celle du fort de la Lyppe.

Le 30, une des demi-lunes de ce fort fut occupée par les Anglais, et la remise des arsénaux et magasins, tous remplis de munitions et de subsistances, fut effectuée. Enfin, le 1er octobre, toute la garnison française d'Elvas et de ses forts, composée de mille

quatre cent quarante-un hommes (1), sortit du fort de la Lyppe, tambour battant, mèche allumée, aigles déployées, défila sur la route qui passe sur les glacis d'Elvas, et se dirigea sur Aldea-Gallega, où elle arriva le 6; et d'où elle s'embarqua le 7 à la pointe du jour.

De tous côtés on étoit accouru sur sa route pour la voir passer : les villes et jusqu'aux moindres villages, regorgeoient de monde : malgré cette circonstance, et quoique Estremos fût occupée par toute l'armée insurgée, et que l'état-major du général Liety s'y trouvât, ainsi que lui, aucun de nos soldats n'eut à se plaindre d'une parole offensante, et par-tout on applaudit à leur tenue, à leur discipline, à leur attitude, à leur conduite.

Je dois même ajouter, que les autorités et les habitans d'Arrayolos, d'Estremos, de Montemor et d'Aldea-Gallega, renchérirent sur tout ce qui étoit procédé. Il y a plus, le 3 octobre, un Frère de Saint-Jean vint à Montemor, remettre au commandant Girod, les blessés qui le 29 juillet avoient été laissés à Evora, et qui tous avoient été parfaitement traités et étoient entièrement rétablis. C'est avec consolation et reconnoissance que l'on consigne de tels faits.

Mais si le commandant Girod eut éminemment

---

(1) Elle s'étoit un peu augmentée par les 14 prisonniers reçus de Badajos, et quelques malades, que la division du comte Loison avoit laissés à Elvas.

à se louer des habitans de la partie de l'Alentejo qu'il traversa, et des officiers de terre de l'armée anglaise, il n'en fut pas de même de la marine.

La garnison d'Elvas, celle d'Almeida, et les hommes embarqués sur des bâtimens rejetés à Lisbonne par les tempêtes, furent entassés sur de mauvais transports avec peu d'humanité.

Les autres traitemens répondirent à ce début; on diminua les rations, on donna des vivres de mauvaise qualité, on fit parfois attendre l'eau douce jusqu'après minuit, on laissa pendant six semaines les malades mêlés aux hommes bien portant : enfin pour peu que l'on eût continué à renchérir sur de tels procédés, les transports du Tage auroient pu, sous quelque rapport, devenir comparables aux pontons de Cadix et de l'Angleterre.

Le but de cette inhumanité et de cette infraction des traités, contre laquelle le commandant Girod de Novillars réclamoit chaque jour avec autant de force que d'inutilité, étoit d'exciter, ou plutôt de forcer nos soldats, et sur-tout les Suisses, à déserter; et ce moyen ne réussissant pas, on alla jusqu'à enlever de nuit des Suisses à bord des bâtimens.

Informé de ce fait, le commandant Girod ordonna de faire feu sur les barques qui, de nuit, approcheroient de son transport.

Cette disposition si vigoureuse dans sa situation, lui valut la menace d'être coulé à fond, et fit placer son bâtiment sous le feu de trois vaisseaux de guerre.

Lorsqu'on l'eut ainsi isolé, on ordonna une répartition nouvelle des troupes sur les transports : pour exécuter cet ordre, on fit descendre tous les soldats dans des chaloupes, et dès qu'ils y furent, on les remorqua jusque près de la terre, où une foule d'hommes armés les attendoient, et employèrent la séduction et les menaces pour les faire déserter : on ne s'en tint pas là, on insulta les officiers, et par des voies de fait, on força plusieurs d'entre eux à se servir de leurs armes pour se défendre. Malgré ces odieux moyens, aucun Français ne déserta ; mais il n'en fut pas de même des Suisses, si tant est que l'on puisse nommer *déserter*, finir par céder à de telles violences.

Le 2 décembre, le colonel Lacroix, du 86e, sauvé par miracle, et lui quatrième, au moment où le bâtiment sur lequel il étoit avec l'état-major de son régiment, ses deux compagnies de grenadiers, sa musique, sa caisse, et toute sa comptabilité avoient été engloutis; ramené dans la rade de Lisbonne, où d'après son grade il avoit pris le commandement de tout ce qui s'y trouvoit, ordonna une revue générale sur tous les transports, et à l'aide d'une cotisation à laquelle tous les officiers contribuèrent, fit donner une petite gratification aux troupes.

L'enthousiasme fut au comble, et les chants, les cris, qui alors pouvoient le mieux attester l'énergie des soldats, retentirent sur le Tage, et se mêlèrent aux danses, jusque bien après minuit.

Il paroît que cette scène fit désespérer de rien

obtenir de ces troupes, et détermina à les laisser partir.

Le 8, tout ce qui restoit de Français sur le Tage, c'est-à-dire 3,850 hommes, mirent à la voile sur vingt-neuf transports.

Arrivés à la hauteur du cap Ortegal, une tempête affreuse les dispersa : enfin, le 5 janvier, vingt-quatre de ces bâtimens entrèrent à Quiberon.

On voit par ces détails combien le commandant Girod mit de fermeté et de tenue dans ce commandement, et avec quelle distinction il se conduisit dans des occurrences aussi sérieuses que difficiles. C'est un témoignage qu'il est juste de lui rendre, et que nous lui rendons avec plaisir. Quant aux officiers, qui d'après son rapport méritèrent le plus d'être distingués, parmi ceux qui se distinguèrent le plus, il cite particulièrement.....

Le capitaine d'artillerie, Collet;

Le capitaine Lamandé, du 86ᵉ de ligne;

Le lieutenant du génie, Clerget de Saint-Léger;

L'adjudant-major Bégos, du 2ᵉ régiment Suisse;

Enfin, il nomme également au nombre des militaires que leur conduite recommanda le plus pendant cette époque, le maréchal-des-logis Thibault, du 5ᵉ régiment provisoire de dragons.

N° 13.

Reconnoissance militaire *de la frontière du Beira, et Examen des opérations d'un corps de 25,000 hommes, qui entreprendroit d'en forcer le passage* (1).

A l'exception d'*Almeida*, la frontière du *Beira* est entièrement dépourvue de villes de guerre (2); en-

(1) Cette reconnoissance a été rédigée sur des matériaux qui ont laissé des incertitudes, qu'il a été impossible de lever.

Malgré cette circonstance, elle a paru essentielle à conserver, et nécessaire pour compléter cet ouvrage, autant que sous ce rapport il peut l'être.

C'est, au résumé, ce que des recherches faites avec soin, ont fourni de mieux sur cette partie importante et si mal connue des frontières du Portugal.

Nous regrettons de ne pouvoir joindre une carte détaillée à cette reconnoissance, mais aucune n'accompagnoit les mémoires et notes, assez informes, sur lesquels elle a été faite, et Mentelle ou Lopes sont loin de pouvoir y suppléer : il en est de même de la carte routière qui accompagne cet ouvrage.

(2) Cette frontière étoit hérissée de places de guerre et de forts : tous ont été détruits dans la campagne de 1762, et l'on chercheroit en vain quelques documens, qui pussent faire connoître quel étoit leur objet, ou donner quelques notions sur le pays où ils étoient situés.

core est-il à observer, qu'indépendamment de la position de cette place, qui est mauvaise, son tracé est défectueux, ses remparts totalement en relief, et les approches sur deux de ses fronts, d'un défilement facile.

Mais si de ce côté, aucun système de places fortes ne garantit la sûreté de la frontière du *Portugal*, la nature y a suppléé, en lui donnant un boulevart presqu'inexpugnable : les obstacles dont il est hérissé sont immenses; ce sont de doubles chaînes de montagnes de la plus grande aspérité; et à chaque pas, des rochers escarpés, des précipices affreux, des ravins, des torrens, des fleuves, des rivières.

Après cette observation générale sur la frontière du *Beira*, nous allons examiner,

1° La division de cette Province;

2° Les chaînes de montagnes qui la coupent;

3° Les rivières ou torrens qui y naissent et la traversent;

4° Les principales positions militaires qu'elle renferme;

Et 5° quelles seroient les difficultés ou les risques d'un corps d'armée, qui voudroit pénétrer en *Portugal* par la province du *Beira*.

De la division du Beira.

La province de *Beira* se divise en trois parties, savoir : *la Beira-Alta*, *la Beira-Baxa* et *la Cova de Beira*.

La Beira-Alta, est la partie Nord de la province. Elle est comprise entre *le Douero*, *le Turon*, les montagnes de *Pennamacor* et de *Caramela*, et celles qui passent par *Celorico*, et aboutissent à *Viseu*.

La Beira-Baxa, est la partie Sud de la province. Elle est circonscrite par les montagnes de *Pennamacor* et de *Caramela*, par l'*Erja*, par le *Tage* et par les montagnes de *Sobreira-Formosa* et de *Saint-Vicente*.

La Cova de Beira, dont il sera d'ailleurs peu question dans ce travail, est toute la partie occidentale de cette province. C'est la plaine comprise entre la Sierra de *l'Estrella*, les montagnes qui en partent et aboutissent à *Leiria*, celle de *Sobreira-Formosa*, etc. Cette plaine a la forme d'un trapèze, dont la grande base seroit appuyée sur le *Tage*.

Elle est traversée par *le Zezere*, et dans tous les sens par une foule de rivières et de ruisseaux qui coulent des flancs des montagnes qui l'entourent.

Cette plaine renferme *Abrantès*, *Thomar*, et beaucoup de bourgs et de villages.

Des chaînes de montagnes.

De la Sierra de *l'Estrella*, considérée comme centre des montagnes du *Beira*, partent les quatre grandes chaînes qui coupent cette province.

La première se dirige au S. O., tourne *Celorico* dans un rayon de deux lieues environ, passe ensuite à *Francoso*, et se termine à *Viseu*. Du point de

Francoso, partent deux chaînes secondaires, dont l'une va mourir sur *Lamego*, et l'autre sur *Saint-Jean de Pesquiera*.

La seconde grande chaîne prend une direction N. O., et va joindre près de *Leiria*, les montagnes qui longent l'*Océan*, depuis le mont *Junio* à *Lurical*.

La troisième grande chaîne, qui se rattache à la quatrième par le vallon de *Pennamacor*, se profile parallèlement à *l'Estrella* jusqu'à *Saint-Vicente de Beira*, longe ensuite *le Zezere*, va jusqu'au *Tage* et enveloppe la position de *Villa-Velha*. Cette montagne se divise en plusieurs autres : les deux plus importantes, sont la Sierra de *Sobreira-Formosa*, et la Sierra de *Saint-Vicente* : celle-ci commence au *Muradel*, et la première s'étend des rives du *Tage* à *Saint-Simon*, qui est au pied du *Muradel*.

Enfin, la quatrième grande chaîne, qui n'est que le prolongement de *l'Estrella* jusqu'à *Sortelha*, se dirige au N. E. jusqu'à *Penagarcia*, et se rattache à la Sierra de *Gata* (en Espagne), dont elle n'est séparée que par la rivière de *l'Erja*.

La Sierra de *Mureirinha*, celle de *Valdelide* et la Cabeça de *Galama*, sont des masses intégrantes de cette chaîne, qui divise en deux parties, à peu près égales, l'espace compris entre la frontière du Portugal et les montagnes qui en forment le boulevart.

Des Fleuves et des Rivières.

Vers le sommet de *l'Estrella*, dans le voisinage de *Guarda*, à l'endroit nommé *Los Cantaros*, naissent à la fois trois rivières, *le Mondego*, *le Zezere* et *l'Alva* : Les deux premières, commencent à couler presque parallèlement de l'Ouest à l'Est, l'espace de six lieues; alors elles changent de direction : *le Mondego* qui, entre sa source et *Misarella* se nomme *Mondeguinho*, tourne au Nord à *Misarella*, tourne de nouveau à l'Ouest à *Celorico*, pour couler parallèlement à sa première direction, jusqu'à *Coimbre* et *Figuiera*, où il se jette dans *l'Océan*. *Le Zezere* tourne au Sud vis-à-vis *Belmonte*, gagne peu à peu vers l'Ouest entre *Covilhao* et *Silvarès*, de là à *Pedrogao*, il coule de l'Est à l'Ouest : le reste de son cours jusqu'à *Punhette* est Sud. *L'Alva* naît sur le revers de la même montagne où *le Zezere* et *le Mondego* prennent leur source : il se forme de plusieurs ruisseaux qui se réunissent au-dessous de *Sandomil* : de là il coule à l'Ouest-Nord-Ouest, et se jette dans *le Mondego* au-dessous de *Punte de Murcella*.

Le Mondego est séparé *du Douero* par la première des quatre grandes chaînes de montagnes qui partent de *l'Estrella*, et *le Zezere* est séparé *du Mondego* par *l'Estrella* et la seconde grande chaîne.

La Beira-Alta est traversée dans sa longueur par quatre rivières; *l'Alva*, dont nous venons de parler, *le Pinhel*, *la Coa* et *le Turon*.

Elle l'est de plus dans sa partie Ouest, entre *Saint-Jean de Pesquiera* et *Lamego*, par *la Tavora:* cette rivière qui se décharge dans *le Douero*, n'est qu'une suite de cascades, à travers une multitude de ravins et de précipices.

Le Pinhel, prend sa source au-dessus de *Jurmello*, et *la Coa* auprès du *Sabugal*.

Le Turon a sa source principale dans la Sierra de *Gatos*; il limite la frontière depuis le *Douero* jusqu'au-delà du fort de *la Conception*.

Ces rivières coulent circulairement et à des distances parallèles à la position de *Guarda*, et se déchargent toutes dans le *Douero*.

Le vallon de *la Coa* est peu enfoncé au *Sabugal*, mais il se creuse en s'en éloignant, et à son embouchure, c'est un ravin d'une profondeur effrayante. Cette remarque est plus ou moins applicable aux autres rivières de cette partie du *Beira*, et même à presque tous les ruisseaux qu'elles reçoivent.

Les principales rivières qui traversent *la Beira-Baxa*, sont; 1° *la Veraza* : elle prend sa source dans *le Muradel*, passe par *Castel-Branco*, se dessine au pied de *la Sobreira*, et vient tomber dans *le Tage*, entre cette montagne et la position de *Villa-Velha*.

2° *Le Ponsul;* il naît dans la Sierra de *Mureirinha*, baigne les murs *d'Idanha-a-Nova*, et se jette dans *le Tage*, vis-à-vis de *Montalvao*.

3° *L'Erja*, qui sillonne la frontière jusqu'au-delà

de *Pennamacor*, et dont l'embouchure est voisine de *Rosmanina* ou *Rosmaninal*.

La Cova de Beira, est traversée par le Zezere; mais indépendamment de cette rivière, et de celles que nous avons nommées en parlant de *la Beira-Baxa*, ces deux parties du Beira sont arrosées d'une manière très-irrégulière, par une infinité de ruisseaux et de rivières, dont les unes versent leurs eaux dans les rivières principales, et les autres dans *le Tage*.

Tel est l'aperçu topographique de la frontière du *Beira*. Nous nous bornerons à lui, observant cependant qu'en général, rien n'est comparable à l'affreuse aspérité de ces lieux, à cette multitude d'écueils, de précipices et de torrens, dont le pays est couvert, et qui en automne et en hiver arrêteroient à chaque pas le voyageur même.

Des Positions militaires.

Les chaînes de montagnes qui ferment la province du *Beira*, du côté de sa frontière d'Espagne, présentent, dans leur développement, un tracé naturel dont les points principaux, et comme les bastions et ouvrages avancés, sont très-heureusement situés.

Au Nord, et quoique détachée de la masse principale, s'élève la montagne de *Morofa* : elle est sur la rivière de *Coa*, et se termine à une lieue et demie de son centre, par trois sommets très-élevés. Les Espagnols détruisirent en 1762, le château de *Rodrigo*,

qui la couronnoit à l'Est, et qui n'avoit point encore été rétabli en 1807. Ce point, extrêmement important, a d'ailleurs toutes ses communications libres et sûres par le pont de *Cinco-Villas* et le gué de *Lide.*

Au Sud, la position retranchée de *Villa-Velha*, est appuyée sur la rive droite du *Tage*. Ses débouchés sont faciles, et elle devient doublement intéressante, quand on considère l'influence qu'elle exerce sur les deux rives du fleuve.

Au centre de la frontière du *Beira*, se trouve la position de *Guarda*.

Cette position est très-importante. Elle commande les avancées de *la Beira-Alta*, et communique à la plaine ou grand plateau, qui à l'Ouest domine cette position, et avec *la Beira-Baxa*, par des chemins encaissés dans les croupes qui se rattachent à son nœud. Ces croupes forment à leur base, autant de débouchés connus sous les noms de *Cabeça de Caramela*, *Cabeça de Fragoas*, *Cabeça de Saint-Cornelio*, *Cabeça de Las Mariannas*, etc. Tous les passages qu'ils comprennent ont cela de particulier, que du côté de *la Beira-Alta*, ils sont d'un accès facile et qu'on passe aisément de l'un à l'autre; tandis que du côté opposé, ce sont de longs défilés dans des gorges profondes, et qui n'ont entre eux aucune espèce de communication.

Malgré les avantages de la position de *Guarda*, les Portugais ne peuvent faire de cette ville qu'un poste avancé couvert de quelques flèches; mais bien certainement ils ne la fortifieront pas : 1° parce qu'une

fois maître des hauteurs de *Cova-d'Oura*, *d'Argendinha* ou *d'Argendrinha*, on pourroit aisément isoler cette place de *l'Estrella* et en faire le siége, quelle que fût la position de l'armée portugaise dans ces montagnes; 2° parce que du moment où *Guarda* fortifiée seroit au pouvoir de l'armée d'invasion, les Portugais ne pourroient la reprendre, sans avoir un corps d'observation dans la plaine qui est au-dessus, ce qui les forceroit à courir les chances d'une bataille; 3° parce qu'un projet de fortification bien adapté aux convenances locales de cette ville, est d'une exécution difficile, qu'il entraîneroit des frais considérables, et la démolition d'un grand nombre de maisons; 4° parce que maître de la place de guerre qu'on y auroit construite, l'ennemi menaceroit à la fois *le Mondego* et *le Tage*, et pourroit observer tous les mouvemens des troupes portugaises réparties dans la Beira-Alta et Baxa.

Toutes ces raisons, et le besoin de remplacer *Almeida*, dont le rôle est presque nul, après l'occupation de la plaine où cette place se trouve placée, ont déterminé les Portugais à retrancher une position qui a le double avantage d'être adossée à la montagne de l'Estrella, et d'avoir des communications toujours assurées. Les avantages que sous ce rapport et beaucoup d'autres, offre la hauteur de *Porcas*, justifie la préférence, que les ingénieurs portugais lui ont donnée. Elle présente du côté de *Guarda*, un front de montagnes escarpées, et sillonnées de ravins; front qui par lui-même est d'une

excellente défense, et qui est devenu presque inexpugnable, depuis qu'on a élevé vers son sommet un fort qui assure les débouchés de cette position sur *Guarda* et *le Mondego*.

Il existe cependant une autre position, qui doit être regardée comme la véritable clef de *l'Estrella* et des montagnes qui s'y rattachent : elle est connue sous le nom *d'Argenteria.* C'est un plateau très-élevé au pied de *Los Cantaros,* plateau qui couronne le sommet du reste de *l'Estrella,* sur lequel s'élèvent les rochers qui portent ce nom, et auquel on n'arrive, et qui ne communique avec les villes qui sont au pied de l'Estrella, que par des défilés très-longs, très-étroits et très-difficiles, et dont l'accès est par conséquent très-aisé à défendre.

De ce plateau se dirigent trois grandes croupes sur la position de *Porcas :* leur revers intérieur offre, avec cette position, des communications hors de toute insulte, et des relations immédiates avec l'intérieur du Portugal.

La position de *l'Argenteria* soutient celle de *Porcas*, et donneroit aux Portugais les moyens d'attaquer cette dernière par *la Caramela*, si après s'en être emparée, l'ennemi négligeoit d'y laisser des forces suffisantes. Par sa gauche elle menace la vallée du *Mondego*, et se lie par sa droite, avec les montagnes qui bordent la plaine de *Castel-Branco,* et avec le point connu sous le nom de *Cabeça de Acer,* point par lequel débouche, dans *la Cova de Beira* et par la gorge *d'Enchabarda*, le chemin qui couronne

toutes les chaînes de *la Beira-Baxa;* en sorte qu'en très-peu de temps, on peut se porter du fond de *l'Estrella* sur tous les points de ces montagnes, et menacer à une hauteur immense, les flancs d'un corps qui entreprendroit l'attaque de *Sobreira-Formosa.*

Cette montagne de *Sobreira-Formosa,* qui, comme nous avons déjà eu occasion de le dire, a sa droite appuyée sur *le Tage*, et sur la position de *Villa-Velha*, s'étend de l'autre côté et sur un développement de six lieues, jusqu'au pied du *Muradel:* Elle ne communique de *la Beira-Baxa* à *la Cova de Beira*, que par trois chemins extraordinairement difficiles : son occupation est d'une importance évidente, et il n'est pas douteux qu'elle seroit défendue.

Le Muradel, position intermédiaire, entre *Sobreira-Formosa* et *l'Estrella,* est encore une de celles dont les communications sont faciles, et où il est, pour ainsi dire, impossible d'être forcé.

L'entrée Sud de la *Beira-Alta*, et celle du côté de la rivière *d'Erja*, limitrophe de sa frontière, sont garnies de points très-militaires. Les plus remarquables sont :

1° *Sortelha :* conjointement avec *Porcas*, cette position défend tous les passages des montagnes, depuis *Guarda* jusqu'à *Sabugal.* Elle a des communications faciles avec les principales positions de ces montagnes. Cependant on ne peut l'occuper que circonstanciellement, attendu qu'elle est commandée par une hauteur voisine;

2° *Pennamacor :* cette ville est dans une des situations les plus heureuses. Ses fortifications auront sans doute été relevées ; elle est sur le débouché de toutes les routes de *la Beira-Alta* à *la Beira-Baxa*, par la vallée de *Memoa* et l'ouverture du *Castró ;*

3° *Mon-Santo :* la nature a fait tous les frais de sa fortification : sa situation dans la Sierra de *Mureirinha*, soutient cette montagne, et assure les débouchés de *Pennamacor* sur *Zibreira*, *Salvaterra*, et le chemin qui vient de *Porto de Pérales*, par la vallée de *l'Erja :* cette place se lie avec toute la masse des montagnes, à travers lesquelles les Portugais se trouvent avoir par elle, la facilité de se porter à couvert, depuis *Guarda* jusqu'à *Fuente-Santa*, et *Zibreira.*

Mon-Santo, fortifiée, approvisionnée et bien défendue, est une de ces places qu'on ne prend jamais.

La Beira-Baxa, indépendamment des chaînes qui la limitent à l'Est, au Nord et à l'Ouest, et des positions qu'elles offrent, est capricieusement couverte d'autres montagnes, qui s'étendent sur une très-grande base, et parallèlement à sa limite riveraine de *l'Erja* et *du Tage*. Les extrémités de ces montagnes s'appuyent d'un côté sur *Castel-Branco*, et de l'autre sur *Salvaterra :* elles offrent des positions, qui, quoique moins importantes, peuvent être avantageusement défendues par les levées du pays.

Difficultés attachées au passage de la frontière du Beira.

Pour présenter et discuter, avec quelque ordre, la série des principales difficultés attachées au passage de cette province du Portugal, nous supposerons un corps d'armée de 25,000 hommes (1), cherchant à y pénétrer en se portant :

1° De Rodrigo sur Lamego et Oporto, par Almeida et les bords du Douero;

2° De Fuente-Guinaldo, sur Thomar et Santarem, par Alfayates et la vallée du Zezere;

Et, 3° de Piedras-Alvas, ou de Zarza-el-Major, sur Castel-Branco, par Segura et Rosmaninal, Sobreira ou Sabugal; et de Castel-Branco sur Abrantès, par Perdigao ou Sobreira-Formosa.

Marche de Rodrigo sur Lamego et Oporto, par les bords du Douero.

Pour pénétrer sur Lamego et Oporto, par les bords du Douero, il faut commencer par prendre Almeida.

---

(1) Ce corps ne doit être considéré, sans doute, que comme destiné à opérer une diversion, et à se réunir aux corps qui auroient pénétré par d'autres points. Ce n'est certes pas avec 25,000 hommes que l'on pourroit songer à conquérir le Portugal.

Cette place, toute défectueuse qu'elle est, soutiendra cependant vingt-cinq jours de tranchée ouverte ; temps qui suffira aux Portugais, pour achever de connoître les forces et les projets de l'armée d'invasion, et régler et préparer, en conséquence, leurs moyens de défense.

Almeida rendu, que fera cette armée ?...

Renonçant à toute espèce de communications, compromettant jusqu'aux bagages et convois, qui marcheroient à sa suite, s'exposant à des fatigues et à des privations incalculables, et se résignant à abandonner et à sacrifier ses malades et ses blessés, se bornera-t-elle à forcer tous les passages et à se porter en avant ; ou bien, n'avancera-t-elle qu'en faisant une guerre régulière, c'est-à-dire, en s'assurant de ses flancs et de ses derrières ?...

Dans le premier cas, les suppositions que nous allons suivre auroient sans doute peu d'applications, parce qu'une guerre de cette nature, réduit l'art à la seule science des attaques et des combats ; mais dans le second, elles sont de nature à jeter trop de clarté sur un des pays du monde où la guerre présente le plus de difficultés, pour ne pas les examiner sous leurs principaux rapports.

Je préviens du reste, que ce n'est pas mon opinion que je discute ici. — Selon moi, une guerre régulière est impossible dans un pays aussi irrégulier ; et malgré tous les inconvéniens attachés à une invasion proprement dite, l'invasion est, à mon avis, le seul

moyen d'attaque contre le Portugal (1) : mais je le répète, ce n'est pas cette question que j'approfondis, ce sont des matériaux rassemblés par un général Portugais distingué, par le marquis d'Alorne, que je cherche à débrouiller, et que je crois utile de conserver : je reprends donc mon thème, ou plutôt le sien, c'est-à-dire, la manière d'opérer avec une armée de 25,000 hommes, qui auroit à se diriger d'Almeida sur Lamego et Oporto.

Le marquis d'Alorne, qui n'aborde pas même l'idée d'une invasion, présente à cet égard deux moyens : le premier consistant à attaquer et à enlever les positions qui menaceroient le plus les flancs et les derrières d'une armée d'attaque; et le deuxième, à faire observer par des corps de troupes, qu'on détacheroit de l'armée d'attaque, les troupes qui occuperoient ces positions.

Ce dernier moyen ne me paroît pas valoir la peine d'être examiné : dans un pays semblable, où la population entière prendroit part à la guerre, de foibles détachemens seroient perdus sans profit comme sans

---

(1) C'est celui que le maréchal prince d'Essling préféra, en entrant en 1810 en Portugal : il avoit du reste d'autant moins le choix, que le duc de Wellington n'occupa aucune des positions de ces montagnes; enfin, le Maréchal qui n'avoit pas assez de forces pour arriver à Lisbonne, en avoit assez pour être toujours sûr de ses mouvemens. Il renonça donc à toute espèce de communication, et se borna à suivre le Général anglais.

ressources ; et de forts détachemens affoibliroient l'armée, au point de la mettre hors d'état de rien entreprendre avec succès, ou seulement de se tirer d'une situation critique, et feroit dépendre son sort du sort de ses détachemens, ce qui seroit extravagant : il faut donc que l'armée entière traverse ce pays sans s'y arrêter, ou bien agisse toute entière pour soumettre le Beira (si tant est qu'il puisse être soumis, avant que Lisbonne ne soit pris, et que le sort du royaume ne soit entièrement décidé), et que cette armée ne laisse derrière elle, que de foibles garnisons qui, en tout état de cause, lui assureroient les positions et les postes les plus importans.

D'après cela, l'opinion du marquis d'Alorne est, qu'en débouchant d'Almeida, la première opération de l'armée d'attaque, doit avoir pour objet de s'emparer de Guarda.

On suppose que les assaillans connoîtroient le terrain dans lequel ils auroient à agir, et qu'au lieu de se jeter dans la vallée de la Seirra de Coa, de la Sierra de Murcella, etc. ils passeroient la Coa, entre Serdeira et Almeida, et tâcheroient de gagner Jurmello par les hauteurs : mais on devroit s'attendre aussi que les Portugais occuperoient ce dernier point, et le disputeroient après avoir disputé le passage de la Coa : or, vainqueurs dans une de ces affaires, ils arrêteroient les assaillans, et vaincus ils se replieroient sur Guarda.

Ici l'attaque de Guarda s'exécuteroit : mais que d'obstacles, de dangers même, ne présenteroit-elle

pas contre un ennemi qui, indépendamment des forces qui résisteroient à Guarda, ou en avant de cette place, pourroit prendre les assaillans en flanc et à dos en débouchant des positions de Porcas et de l'Argenteria, et des montagnes de Guardasaus, de Sabugal, des hauteurs de Sortelha, et enfin de Sortelha même, et de Belmonte (1), c'est-à-dire, de positions, de forts et de postes, que les rivières, les torrens, les ravins, les rochers, les forêts, les montagnes qui les forment, hérissent de difficultés dont il est impossible de donner une idée.

On admet cependant que le succès couronne l'entreprise; mais à quelle opération se décideroit cette armée après s'être emparé de Guarda ?.. Assureroit-elle ses flancs en chassant les Portugais des positions de Guardasaus, de Sabugal, de Sortelha, de Belmonte ?.. Le marquis d'Alorne regarde ces opérations préliminaires comme nécessaires pour oser se porter

---

(1) Ces montagnes couvrent la Beira-Baxa, et ferment l'entrée de la Zarza-el-Major : elles sont hérissées de positions terribles, et appuyées par Sortelha, Pennamacor et Monte-Santo, qui à lui seul assure le débouché de Pennamacor sur Zibreira et Salvaterra, par la route d'Aranhus, Salvador et Penna-Garcia, sur Zarza, Silheras, ou sur le chemin qui, par la vallée de l'Erja, vient de Porto de Pérales. Monte-Santo se lie de plus par Pennamacor et Sortelha, avec toute la masse des autres montagnes, à travers lesquelles les Portugais auroient toujours la facilité de se porter à couvert jusqu'à Guarda, par Zibreira, et Fuenta-Santa.

en avant ; quant à moi qui, d'après les assertions et les raisonnemens mêmes dont il tire ses conséquences, pense, que chasser les Portugais de ces places et positions sans les occuper seroit ne rien faire, et les occuper, seroit achever de se disséminer, je crois que Guarda pris, il faudroit fortifier à la hâte un couvent ou autres bâtimens solidement construits, afin d'empêcher les Portugais de le reprendre par un coup de main, alors même qu'on le tiendroit avec peu de monde ; et après avoir menacé les positions et points ci-dessus nommés, attaquer brusquement et enlever la position de Porcas, s'emparer à tout prix du fort de ce nom, et ne s'arrêter, que lorsqu'on seroit maître de la position de l'Argenteria, sans laquelle toutes les autres positions de ces montagnes sont insignifiantes.

Du reste, quel que soit le dévouement et la valeur des troupes d'attaque, quelques efforts qu'elles fassent, à quelques pertes qu'elles se résignent, rien ne peut garantir le succès d'une telle entreprise : la moindre proportion dans les moyens le rendroit impossible : pour concevoir à quel degré cela est vrai, il faut connoître ces montagnes : encore aucune des positions qu'elles renferment (le point de Monte-Santo excepté) n'est-elle de la force de cette position de l'Argenteria, qui adossée aux dernières crêtes de l'Estrella, défendues par des escarpemens réellement énormes ; à peine accessible sur quelques points, ayant sur ses derrières des communications certaines pour tous les mouvemens de troupes qu'on

voudroit opérer, dominant le reste de ces montagnes à une hauteur immense, est réellement hors des calculs des positions les plus formidables.

Enfin, maître de Guarda, de Porcas, et de l'Argenteria, la prise de Pennamacor, paroît encore indispensable au marquis d'Alorne, pour se porter en avant. Je ne partage pas davantage cette opinion ; et je pense que pour couvrir seulement la marche des corps qui se dirigeroient sur Lamego, il seroit préférable de construire sur l'Argenteria un fort, qui seroit nécessaire alors même qu'on occuperoit Pennamacor, et qui me semble en rendre l'occupation inutile.

On peut conclure de ce qui précède, qu'avec quelque génie et quelque bonheur que l'on agisse, on aura perdu dans cette série d'attaques et dans les combats auxquels ils auront donné lieu, beaucoup de monde et de temps; que les troupes auront beaucoup souffert dans ces montagnes; qu'on aura été obligé de laisser des garnisons à Guarda, à Porcas et sur l'Argenteria; que l'on aura donné aux Portugais le temps de compléter tous leurs moyens de défense, et que ce sera avec une armée affoiblie et fatiguée, contre un ennemi tout-à-fait en mesure, que l'on aura à se porter en avant, et que d'après le marquis d'Alorne, on devra reprendre, je ne sais à quelle hauteur, les bords du Douero, et les suivre, pour déboucher dans la Cova de Beira.

Ici un nouveau genre d'obstacles attendroit les assaillans, et certes cette foule de rivières et de tor-

rens qui, de la Beira-Alta, se précipitent dans le Douero, et dont les principaux sont *l'Adja, le Lamegal, la Pega* et *le Macoéme*, les renouvelleroient sous chacun de leurs pas. — D'autant plus encaissés qu'ils se rapprochent de leur embouchure, on les franchiroit avec d'autant plus de peine, qu'ils finissent par former des ravins d'une profondeur effrayante, et lorsqu'enfin on seroit au pied des montagnes de Trancoso, il faudroit encore s'engager dans de nouveaux défilés, et cheminer dans un pays qui n'a pas de débouchés ou qui n'en a que d'extrêmement mauvais; marcher par des chemins affreux, compter que l'on ne trouvera aucune espèce de ressources, et continuer à courir le risque d'être au moins harcelé dans toute cette route par ses flancs et sur ses derrières, après qu'on auroit dépassé les hautes crêtes de l'Estrella dont on se seroit assuré à tant de frais. Il est même à observer, que les Portugais auroient d'autant plus d'avantages dans ce genre de guerre, que ces montagnes, d'un accès si difficile de l'est à l'ouest, offrent moins d'obstacles de l'ouest à l'est, attendu que le terrain s'élevant toujours en allant vers l'ouest, les escarpemens s'adoucissent naturellement en se dirigeant vers l'est.

Je ne conçois pas du reste pourquoi une armée maîtresse des hautes crêtes de l'Estrella, c'est-à-dire de l'Argenteria et par conséquent de Porcas et de Guarda, redescendroit jusques sur le Douero, pour avancer sur Lamego.

Depuis Guarda il règne une chaîne de montagnes

qui aboutissent à Trancoso et communiquent à toutes celles qui sont entre le Douero et le Mondego, et une autre qui conduit sur Jurmello. — C'est sur le revers de cette dernière que naissent *le Macoéme*, *la Pega*, *le Lamegal* et le ruisseau de *Los Gateiros*; et par conséquent autant de croupes qui, se dirigeant de Guarda sur Trancoso et Jurmello, sur la Coa et le Douero, donnent autant de communications sûres et faciles, et presque toujours, en allant de terrains dominans en terrains dominés, et c'est évidemment par l'une de ces croupes qu'il faudroit marcher, pour se diriger sur Lamego, en passant par Moïmenta de Beira.

Marche sur Thomar et Santarem, par la vallée du Zezere.

De quelque point que l'on parte pour exécuter ce mouvement, on ne peut le faire que par les hautes crêtes de l'Estrella, auxquelles on ne peut arriver que par les positions de Guarda, de Porcas et de l'Argenteria : ainsi, si leur occupation a paru indispensable pour assurer la marche de l'armée destinée à suivre la vallée du Douero, elle l'est d'autant plus évidemment pour arriver à la vallée du Zezere, qu'il faut, pour ainsi dire, passer au milieu de ces positions pour s'y rendre.

Ce que nous avons dit à ce sujet, ne laisse donc rien à ajouter : en effet, l'occupation des principales positions de l'Estrella, rend également le maître de se porter à Oporto, à Coimbre ou à Thomar, et sans

elle, ces premiers mouvemens sont aussi dangereux que ces derniers sont impossibles.

Il est à remarquer du reste, que les chemins qui pourroient conduire à travers l'Estrélla sur Thomar, sont sur quelques points extrêmement difficiles, même pour des gens de pied, et entièrement impraticables pour des voitures, c'est-à-dire pour l'artillerie; et qu'il seroit également chimérique d'espérer y trouver les moindres ressources en vivres ou en fourrages. Tout ce qui seroit possible, se borneroit donc à faire suivre cette direction à quelques détachemens ou corps de flanqueurs.

Des mouvemens de cette nature ne pouvant avoir lieu, que lorsqu'on est maître de la campagne, ayant peu d'importance par eux-mêmes, et ne pouvant présenter que des difficultés de détail, nous ne nous arrêterons pas davantage à ce qui pourroit avoir rapport aux marches auxquelles cet article est consacré.

Marche sur Abrantès, par Castel-Branco.

On peut arriver à Castel-Branco, en venant du nord et de l'est, par Salvaterra et Figuiera, par Sabugal, par Zibreira et par Rosmaninal.

Les routes qui passent par ces deux premiers endroits sont beaucoup plus difficiles, que celles qui passent par les deux derniers : elles facilitent la résistance dans une proportion beaucoup plus grande; il n'y a donc aucun doute dans le choix. Celle par Sabugal obligeroit à prendre Pennamacor : cette place

est inattaquable par la vallée qui se trouve entre Guardhuna et entre Monte-Santo, et par celle de Rosayda. Elle ne l'est que par la Beira-Alta, et par l'occupation de Valdelide et de las Marianas; mais ces montagnes sont couvertes de bois et sillonnées de ravins, qui en rendent la défense extrêmement facile; c'est donc des deux dernières routes seulement, que nous nous occuperons, comme des seules que l'on pourroit se déterminer à suivre.

En se portant de la Moraleja ou de Piedras-Alvas, sur Castel-Branco, par Zibreira ou Rosmaninal, on a à effectuer le passage de l'Erja, et par suite, de quelques autres torrens: on auroit également à forcer plusieurs positions assez belles; mais ces obstacles, qui seroient dignes d'une attention sérieuse en parlant de tout autre pays, sont si peu de chose en comparaison de ceux dont nous avons parlé, ou dont il nous reste à parler, que nous ne croyons pas même devoir nous y arrêter. Nous supposons donc que ces obstacles ont été franchis, et que l'armée d'invasion est arrivée à Castel-Branco.

Dans cette position, marchera-t-elle en avant, sans assurer ses flancs, ou les assurera-t-elle avant de se porter sur les formidables positions qui lui feront face?

Dans la première supposition, nous revenons à la nécessité de s'emparer des hautes crêtes de l'Estrella, et de faire pour couvrir son flanc droit, ce qu'en parlant de la marche d'Almeida à Lamego, nous avons dit qu'une armée d'invasion devroit faire

pour couvrir son flanc gauche : encore y auroit-il cette double différence ; 1° que ces opérations si difficiles, en partant de Guarda, sont pour ainsi dire impossibles en partant de Castel-Branco, parce que les distances sont plus grandes, les chemins plus affreux, les escarpemens beaucoup plus considérables ; et 2° que la prise de Quadrasaus, de Sabugal, de Sortelha, de Belmonte, de Pennamacor, qui ne nous ont pas paru indispensables, le deviendroient, si l'on vouloit couvrir la Beira-Baxa : on ne pourroit donc y songer : mieux vaudroit cent fois marcher à ces positions en passant par Almeida et Guarda, et se diriger par les hautes crêtes de l'Estrella, sur la position de Sobreira-Formosa, autrement dite de las Tailladas ; mais ne l'ayant pas fait, n'ayant pu le faire à cause du manque de routes et de toute espèce de ressources, se trouvant à Castel-Branco, il n'y resteroit, selon moi, qu'à s'abandonner à la fortune, se réunir, ne rien laisser en arrière de soi, et marcher sur las Tailladas ; en tourner les retranchemens autant qu'on le pourroit ; tâcher de gagner les hautes crêtes ; s'y rassembler ; et dédaignant tout ce que l'ennemi pourroit entreprendre sur les derrières, se hâter d'arriver à Abrantès, et s'établir sur les deux rives du Zezère, pour suivre de là son mouvement sur Lisbonne.

Ce parti seroit évidemment le meilleur, et j'en suis convaincu, quoique ce soit celui que dans leurs Mémoires, le maréchal de la Lyppe et le marquis d'Alorne, aient évité d'examiner.

Le premier en effet, dit positivement, que dans la guerre de 62, il se détermina à laisser peu de monde à las Tailladas; que son désir étoit que les armées espagnole et française s'en emparassent, parce que du moment où elles auroient été engagées dans ces montagnes, *il se seroit porté dans la plaine de Castel-Branco et même en Espagne, et que de cette manière il auroit forcé l'armée des Alliés à abandonner les positions qu'elles auroient conquises à grands frais pour rétablir ses communications et revenir au secours de l'Espagne.*

Quant au marquis d'Alorne, il supposoit que l'armée d'invasion arrivée à Castel-Branco, effrayée des obstacles et des risques qu'elle auroit à surmonter et à courir pour arriver à Abrantès par la rive droite du Tage, se décideroit à passer le Tage à Villa-Velha, pour se porter par la rive gauche sur Abrantès ou Santarem, dont elle chercheroit à s'emparer, en repassant le Tage. Mais cette supposition ne mérite aucun examen : quoique très-peu connu, le Beira l'est assez pour savoir d'avance ce que l'on veut faire; et si l'on étoit venu jusqu'à Castel-Branco, on attaqueroit las Tailladas, et si l'on échouoit devant cette position, on ne seroit plus en mesure d'entreprendre une nouvelle série d'opérations, et sur-tout d'exécuter un double passage du Tage. Une guerre en Portugal est une cause qui est perdue, si elle ne peut être gagnée séance tenante.

L'auteur des *Mémoires sur le Portugal*, dont, avant de le connoître, je partageois l'opinion sur

l'indispensable nécessité de brusquer la guerre en Portugal, se prononce pour l'attaque de Sobreira-Formosa; mais il pense que pendant qu'une partie de l'armée s'avanceroit sur las Tailladas, par Zibreira ou Rosmaninal et Castel-Branco, l'autre devroit y arriver en passant le Tage à Villa-Velha. Tout morcellement de troupes est trop dangereux dans le genre de guerre que l'on seroit obligé de faire en Portugal, pour que cette idée doive être adoptée: mais celle qui doit rallier toutes les opinions et fixer toutes les idées, c'est que de quelque côté que l'on entre en Portugal, on ne doit y faire qu'une guerre d'invasion, et que si l'on s'étoit porté sur Castel-Branco, il n'y auroit pas, ainsi que je le répète, à hésiter à marcher aussitôt en avant, avec tous ses moyens et toutes ses forces. Bien entendu, qu'il faudroit que l'armée fût assez nombreuse pour pouvoir se faire jour en tout état de cause. Quant à l'idée du maréchal de la Lyppe, de faire une diversion en Espagne, plût à Dieu qu'en pareil cas le Général portugais l'exécutât: l'insurrection des Espagnols, que sans doute on auroit organisée d'avance, suffiroit pour l'en faire promptement repentir; et au pis-aller, il ne compenseroit la perte de Lisbonne, c'est-à-dire du Portugal entier, que par les ravages qu'il exerceroit un moment dans l'Estramadure d'Espagne, la plus pauvre des provinces de ce royaume.

Je reviens au marquis d'Alorne, ou plutôt à la réflexion par laquelle il termine ce Mémoire.

« Dans toute cette discussion, dit-il, nous avons

» supposé que les Portugais se borneroient à faire
» une guerre purement défensive, et qu'ils n'oppo-
» seroient, pour ainsi dire, à l'armée d'invasion, que
» des milices et des troupes d'insurrection. — Il reste
» maintenant à calculer ce que deviendroit le corps
» d'invasion, si alors qu'il seroit sérieusement en-
» gagé dans les montagnes, et auroit déjà perdu
» beaucoup de monde, il se trouvoit occupé sur son
« front par des milices, harcelé sur les flancs par
» des insurgés, et tourné par une colonne de 15 à
» 20 mille hommes de troupes régulières, débou-
» chant à l'improviste par un des nombreux points
» dont il aura été impossible de s'assurer. »

Je conviens que dans cette supposition, la situation d'une armée d'invasion peu nombreuse, ou composée de troupes mal aguerries, pourroit être très-critique : je conviens qu'elle le seroit d'autant plus, que les Portugais sont belliqueux, comme les habitans des montagnes et des côtes; comme les populations maritimes; comme les hommes qui, pour ainsi dire, sont sans communications avec le reste de la terre, et sur quelques points presque sauvages; comme les nations, qui, ayant conquis leur indépendance dans une lutte inégale, toujours menacés par leurs anciens oppresseurs, et en contact continuel avec eux, ne maintiennent cette indépendance, que par les moyens de la haine et de la méfiance; comme un peuple constamment et sur tous les points organisé pour la guerre, frugal, patient, soumis, et facile à fanatiser; comme toutes les races en partie mauresques:

mais plus cela est exact, plus il devient évident que lorsqu'on voudra les envahir, il ne faudra laisser aux Portugais, ni le temps de préparer leur défense, ni le temps de se rassembler; qu'il faudra commencer la guerre avant de paroître songer à la faire, c'est-à-dire, les attaquer à l'improviste; qu'il faudra arriver à Lisbonne, et si on le peut à Lisbonne et à Oporto, avant qu'ils aient pu couvrir leurs frontières; qu'il faudra, en exécutant ces marches avec toute la célérité possible, se faire suivre par des corps qui, en occupant les points principaux sur le Tage et le Douero, empêchent toute communication d'une des rives de ces fleuves à l'autre; qu'en marchant sur Oporto et sur Lisbonne, par le Douero et le Tage, il faudra feindre des mouvemens hostiles sur les Algarves et les bords du Minho; et qu'enfin, il faudra menacer sur le plus de points possibles, mais n'agir que sur deux, et suivant les circonstances que sur un seul, qui naturellement sera Lisbonne.

N° 14.

PLAN *d'une nouvelle campagne en Portugal.*

Burgos, le 12 janvier 1810.

LA prise de la capitale est nécessairement l'objet principal de la conquête d'un pays; c'est toujours là que sont les grands intérêts et les grandes ressources. Tant que la capitale d'un Etat n'est pas prise, sa conquête paroît aussi précaire qu'elle est incomplète; tandis que par l'effet moral qui en résulte, cette conquête est faite dans l'opinion, du moment où la capitale est tombée.

Si cette observation est vraie par-tout, elle l'est sur-tout en Portugal, où les circonstances donnent la plus haute importance à tout ce qui tient à l'opinion, et où, indépendamment de cette considération, Lisbonne renferme le huitième de la population, et les deux tiers des fortunes du royaume, tous les établissemens de la guerre, de la marine et du commerce, les grands tribunaux, tous les ministères, le siége du Gouvernement, etc., etc.

Il est donc évident que la prise de Lisbonne doit être le principal but de la conquête du Portugal.

Mais aucune Capitale du monde, n'est mieux dé-

fendue par la nature, et peu de Capitales peuvent l'être, par une plus grande masse d'habitans, et par des hommes qui se dévoueront avec plus de fureur.

Renfermant une population de 350,000 ames, située à l'extrémité de l'Europe, et placée au fond d'une langue de terre, que baignent et la mer et le Tage, elle est couverte du côté de terre, par deux positions successives, très-militaires, et qui se resserrent à mesure qu'elles se rapprochent de la ville (1) : positions à la force desquelles l'art peut facilement ajouter, et auxquelles on ne peut arriver qu'en passant un grand fleuve, ou en traversant les affreuses montagnes du Beira, montagnes qui, indépendamment des moyens de défense qu'elles multiplient, présentent des obstacles presque insurmontables par leur élévation et leur aridité; par la rareté et la difficulté des sentiers qu'on y rencontre; par le nombre et la force des torrens qui les coupent en hiver; par le manque presque total d'eau en été, et par l'impossibilité d'y trouver aucun moyen de nourrir une armée.

Outre les difficultés qu'oppose le pays, les habitans en offriront. Braves, sobres, faciles à exalter, sûrs d'être secourus par les Anglais, depuis que ces derniers ont achevé de faire du Portugal une de

(1) Ces deux positions sont : 1° celle de Santarem, Rio-Major, Obidos et Peniche; 2° celle de Saccavem, Montachique et Cintra.

leurs colonies; faits d'ailleurs au maniement des armes, ils mettront en campagne 25 à 30 mille hommes de troupes réglées, autant de miliciens, 10 mille insurgés propres au service des troupes légères. Les Anglais pourront y joindre 25 à 30 mille hommes; il faut donc compter sur la nécessité de vaincre, outre les obstacles successifs des lieux, et des nuées d'insurgés qui ne seront chargés que d'assassiner, mais qui s'en acquitteront bien, une armée de 95,000 hommes qui, si elle entend le genre de guerre qu'elle aura à faire, s'abstiendra de toutes manœuvres autant qu'elle le pourra, ne se divisera pas pour disputer des provinces dont elle n'aura besoin, ni pour son système de guerre, ni pour sa subsistance (1), et qu'une armée assaillante n'ose guères laisser derrière elle; provinces qu'au surplus leurs propres habitans pourront garder, et que même on saura ne pas devoir être attaquées. Instruite de notre mouvement, elle commencera donc par nous faire harceler par les levées en masse, et elle cherchera à se ménager l'avantage de ne faire aucun faux mouvement, de pouvoir défendre pied à pied le seul point qu'il lui importe éminemment de conserver, et de nous attendre sans fatigues, ni manque d'aucun genre, et même sans risques, du moins pour les Anglais, qui dirigeant les opérations, s'attacheront essentiellement à

---

(1) C'est précisément ce qu'a fait, en 1810, le duc de Wellington.

se ménager les moyens de diminuer leurs pertes, et d'assurer au besoin leur réembarquement.

Ces faits, qui ne me paroissent pas de nature à être révoqués en doute, et l'extrême difficulté de concerter des mouvemens en partant de points éloignés et à travers un pays qui n'offrira aucun moyen de communication, semblent établir, comme conséquence irrécusable, que l'armée qui, en ce moment, agira contre le Portugal, pour ne rien compromettre, doit arriver avec une masse imposante devant celle qui lui sera opposée, et que, d'après cela, elle ne doit agir qu'en deux corps (1) forts ensemble de 100,000 hommes (2).

Celui de gauche, qui me paroît devoir être de

(1) Une armée qui n'agit que sur un corps, n'attaque pas l'opinion, et tout ce qui peut influer sur l'opinion, doit concourir à cette expédition, qui présente réellement toutes les difficultés de la guerre, et dont le plan ne peut, d'après cela, être trop simple.

(2) Cette force peut paroître trop considérable; mais le caractère des Portugais, leur acharnement contre tout ce qui est étranger, et notamment contre nous; le nombre d'hommes qu'ils nous opposeront, en masse ou successivement; les bandes espagnoles qui peuvent se joindre à eux; les obstacles que le pays multiplie; les secours que l'Angleterre fournira en hommes, en argent, en armes et en munitions, la justifient, ainsi que la nécessité de ne pas échouer dans cette entreprise, qui doit être plutôt une expédition qu'une campagne, et qui coûtera toujours moins de monde, à mesure qu'on en emploiera

70,000 hommes, et avec lequel marcheroient les trois quarts de l'artillerie et de la cavalerie, un grand approvisionnement de biscuit, des troupeaux de bœufs, devroit déboucher de Valencia, laisser Elvas sur la gauche, pour ne pas perdre des jours précieux à un siége, que la conquête du pays doit rendre inutile, et qui ne peut que la retarder; se porter par Portalègre sur Ourem; marcher aussitôt sur le Tage, que des corps de flanqueurs auront suivi; y réünir tous les bateaux

---

davantage. Il faut donc la faire avec de grands moyens, ou ne pas y songer.

D'ailleurs, le succès assuré et les Anglais réembarqués, on pourra de suite en retirer tout ce qui y sera de trop, c'est-à-dire, 50 à 60,000 hommes.

J'ajouterai que si 24,000 français et 22,000 espagnols ont été jugés nécessaires en 1807, pour attaquer le Portugal lorsqu'il n'y avoit ni armée rassemblée, ni insurrection organisée, ni habitude de la guerre, ni exaspération contre nous, ni Anglais, et où toute l'Espagne étoit pour nous, il est évident qu'aujourd'hui où les moyens de ce pays (qui prépare sa défense depuis deux ans) sont plus que triplés, il faut 100,000 hommes pour le conquérir: d'ailleurs, au moment de commencer cette opération, les derniers renseignemens reçus en décideroient.

J'observerai cependant, qu'il est délicat de se prononcer sur le nombre des forces nécessaires à la réussite d'une opération de guerre, attendu que ceux qui aspirent à en être chargés, et ceux qui n'y aspirent pas, exagèrent également sa facilité; ces derniers pour diminuer d'avance le mérite de celui qui l'exécutera, les premiers pour obtenir la préférence, à cause de la modicité de leurs demandes.

dont on aura pu s'emparer, y établir des batteries, et faire faire à la hâte le plus de radeaux possible (1).

Pendant que ce mouvement s'exécuteroit, le corps de droite, fort de 30,000 hommes (c'est-à-dire en état d'agir seul et de se soutenir en tout état de cause), marchant avec les mêmes précautions, et de plus avec de nombreuses compagnies d'ouvriers, se porteroit sur Oporto et s'en empareroit: maître de cette place, il en occuperoit les forts, y laisseroit 6,000 hommes

(1) Je n'ai pas supposé que l'ennemi défendît l'Alentejo, malgré les avantages qu'il pourroit retirer pour cette défense, des montagnes de Portalegre, et des places d'Elvas, de Jurumenha, etc., parce qu'il n'y auroit pour lui dans cette hypothèse, aucune chance heureuse. En effet, il doit, pour conserver ses hommes, éviter d'agir dans un terrain humide, brûlant et mal sain, et leur faire faire le moins de chemin possible avant de combattre; et pour nous faire perdre plus d'hommes, nous forcer de faire plus de chemin pour le joindre : il ne doit pas combattre dans un terrain où le moindre désavantage seroit suivi pour lui d'une défaite entière, et pourroit même lui ôter les moyens de repasser le Tage, quand la nature lui en offre un, où trois affaires malheureuses lui laissent encore une retraite; enfin il ne doit pas se mettre le Tage à dos, quand il peut, sans rien compromettre, nous forcer à ce désavantage, et conserver tous ses moyens pour nous défendre le passage de ce fleuve. Il ne peut douter d'ailleurs que l'Alentejo ne soit pour nous qu'un lieu de passage; nous sommes loin des temps où les armées françaises faisoient une campagne pour conquérir une province, et en quelque lieu qu'il se place, il doit être bien sûr que nous marcherons à lui.

de garnison, et porteroit à Coimbre (1) (qui ne peut être que foiblement défendue du côté du Nord), 24,000 hommes qui pousseroient des reconnoissances sur Condeixa, et tiendroient la ligne du Mondégo (2). Ce mouvement devant être terminé au moment où le corps de gauche seroit en mesure de passer le Tage (3)

---

(1) Il faudroit que le bruit de notre attaque arrivât à Lisbonne et dans les principales villes du Portugal, de tous les côtés à la fois, et que pour cela, et pendant ce mouvement, une des divisions de l'armée de Galice se portât à Amarhante, et à Vimioso, et même à Mirandela, si cela étoit possible, ne fût-ce que momentanément, et qu'un autre corps parût à Guarda, menaçant les vallées du Zezere et du Mondego.

(2) Il faudroit sans doute que ce corps eût toujours sa retraite assurée sur Oporto, et que pour cela il éclairât sa gauche le plus loin possible; mais comme son objet seroit de forcer l'ennemi à se diviser, ou de se ménager les moyens de se réunir à l'armée principale, il faudroit qu'il se gardât de se retirer devant des forces qui ne seroient pas très-supérieures, et que toujours il tînt les deux rives du Douero.

(3) J'avois songé à envoyer une colonne sur les hauteurs d'Almada, mais ses risques ne seroient pas compensés : elle ne trouveroit, en effet, aucune pièce ni mortier dans les batteries de la rive gauche du Tage; il seroit trop long, trop difficile et trop hasardeux qu'elle en portât : des bombes même n'atteindroient pas les vaisseaux mouillés au milieu du golfe, et ne pourroient brûler que quelques maisons à Lisbonne, ce qui seroit compté pour rien par l'armée, par les insurgés, par les Anglais, et peut-être même par les habitans : les circonstances décideroient d'ailleurs ce qu'il y auroit à faire à cet égard, et mettroient en état de juger s'il ne seroit pas préférable de ne laisser en arrière que les hommes nécessaires pour y garder, sur un point quelconque, les magasins, hôpitaux et dépôts de l'armée.

(ce qui d'avance doit être calculé et déterminé), ce corps, laissant 5,000 hommes à Ourem, effectueroit son passage au gué qui est entre Golgoa et Santarem, ou sur un autre point à l'aide de ses radeaux et de son pont volant, si ce gué étoit trop fortement défendu, et seroit en mesure, suivant la force, la position et la conduite de l'ennemi, de se réunir au corps qui seroit à Coimbre, de lui faire suivre son mouvement ou de marcher sans lui sur Lisbonne (1).

Maître de cette ville, maître d'Opôrto, et l'armée anglaise une fois réembarquée, on le seroit de toutes les opérations subséquentes, attendu que, connoissant la situation entière du Portugal, et n'ayant plus à agir que du centre à la circonférence, on ne risqueroit plus de compromettre aucun corps, ni de faire un faux mouvement. On pourroit donc dissiper les corps ennemis qui existeroient encore dans le pays, régler l'attaque des places de guerre, répartir l'armée dans les différentes provinces, s'emparer de celles qu'on ne posséderoit pas encore, et établir les lignes de communication (2).

---

(1) Il est présumable que les Anglais battus à Santarem, à Montachique, et sur les hauteurs qui règnent de Cintra à Saccavem, se replieront sur Saint-Julien et Cascaes, où ils auront préparé un camp retranché, et d'où ils se réembarqueront sous la protection de leur camp, des forts et de leur flotte.

(2) Tout pour la principale armée se borne, d'après ce plan, aux opérations ordinaires de la guerre; puisque la première ne consiste que dans une marche, qui ne sera pénible que par

J'avois songé, pour inquiéter l'ennemi sur plus de points, et faciliter le passage du Tage au corps de gauche, à proposer d'y mettre 12,000 hommes de moins,

---

la chaleur, difficile que pour les subsistances : mais d'une part, il aura fallu se résigner à ce qui tient au climat, et on aura pu se mettre en mesure pour les vivres; et de l'autre, il ne s'agira que d'une expédition qui doit être rapide : la seconde opération, enfin, ne consiste que dans un passage de rivière, sur un espace de plus de douze lieues, tandis que de tout autre côté, il est impossible de prévoir les obstacles, les privations, les embarras et les pertes de temps et d'hommes que chaque pas peut multiplier.

Quant à l'attaque des dernières positions *défendables*, elles seront les mêmes, de quelque côté qu'on y arrive; l'important est d'avoir assez de forces pour ne pas hésiter, et d'éviter toutes les attaques de ce genre qui ne sont pas indispensables, et c'est là le point de la question.

Quant à l'effet successif que l'exécution de ce plan fera sur l'ennemi, il est facile à prévoir.

La première nouvelle qui annoncera notre attaque à l'ennemi, sera celle de la marche de la principale armée sur le Tage : il sentira dès-lors que c'est contre elle qu'il doit réunir ses moyens, et il se résoudra à se rassembler dans la position de Santarem, pour défendre le passage du Tage et couvrir Lisbonne.

Pendant que ces dispositions s'exécuteront, il apprendra que l'armée secondaire, et dont la force lui sera exagérée, envahit la province d'Oporto, attaque et prend cette ville, passe le Douero, et il la jugera secondée par les corps qui auront paru à Amarhante, Vimioso et Guarda; il est également indubitable qu'il fera de suite un fort détachement contre elle, dans le double but de défendre le passage du Mondego, et d'éviter d'être attaqué à la fois, et par son front, et par ses derrières.

et de les faire marcher de Ciudad-Rodrigo sur Thomar, ou sur le Zezere par Castel-Branco, ou par Guarda, conduisant avec eux 1,000,000 de cartouches, 500,000 rations de biscuit et 500 bœufs; mais, d'une part, ce corps auroit d'incalculables difficultés à vaincre; de l'autre, si, comme cela est présumable, l'ennemi rassemble toutes ses forces entre Santarem et Thomar, ce corps qui, en suivant la première direction sur-tout, seroit isolé pendant plusieurs jours, pourroit être compromis : il faut d'ailleurs observer que, dans un pays disposé à la révolte, on se déplace moins pour marcher contre un ennemi

---

Or, c'est au temps où ce second mouvement sera censé fait, que le passage du Tage devra être exécuté : passage que la marche sur Lisbonne devra suivre immédiatement, et avec la plus grande vigueur.

On ne suppose pas que le Tage passé, l'ennemi en retraite se porte en masse sur Coimbre, pour menacer le flanc de l'armée, qu'il supposeroit devoir se porter sur Lisbonne, attendu que le manque de vivres et la crainte d'être mis entre deux feux, lui rendroit ce mouvement impossible et trop dangereux, et lui ôteroit les ressources de Lisbonne, qu'il doit se ménager le plus long-temps possible.

En effet, s'il se portoit sur Coimbre, il le feroit avant que nous n'eussions passé le Tage, et il ne le feroit que parce qu'il ne voudroit pas risquer une affaire générale, et parce que la crainte de la populace de Lisbonne l'auroit déterminé à choisir Figuières pour le lieu de son réembarquement; mais cette supposition n'offre, en théorie, rien de vraisemblable. Cependant si elle se réalisoit, 15,000 hommes contiendroient Lisbonne, et le reste marcheroit à la suite de l'ennemi.

éloigné, qu'on ne se réunit contre celui qui nous menace: d'où il résulte que, plus on multiplie les colonnes d'attaque dans une semblable guerre, plus on augmente l'insurrection. Je pense donc que le plan que je présente est celui qui offre le moins d'inconvéniens et le plus d'avantages.

Je n'ai point parlé des siéges de Badajos, de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida, 1° parce que les deux premiers appartiennent à la guerre d'Espagne, et que la prise de ces places, ainsi que l'occupation de la Galice, doivent nécessairement précéder toute opération contre le Portugal; et 2° parce que la troisième de ces places ne peut offrir une grande résistance, et est de plus, par sa position, inutile à la conquête du Portugal : elle pourroit d'ailleurs être assiégée par une partie de la garnison de Ciudad-Rodrigo et des troupes françaises qui resteroient dans ces parages, et qui même, pendant l'attaque du Portugal, pourroient feindre un mouvement offensif sur Thomar ou Coimbre, par les vallées du Zezere et du Mondego.

Mais je ne dois pas omettre d'appeler l'attention la plus sérieuse sur les subsistances de l'armée et du pays, après la conquête du Portugal.

Lorsque l'armée du duc d'Abrantès s'en empara, la disette du pain et de la viande fut le sujet des plus grands embarras, dès son arrivée et pendant tout son séjour; et cependant l'Espagne, pendant huit mois, a fourni beaucoup de farines à l'armée; une domination étrangère n'avoit pas été intéressée à empêcher les approvisionnemens; les semailles et les moissons

s'étoient faites par-tout; des levées extraordinaires et de grandes pertes d'hommes, n'avoient pas attaqué l'agriculture dans ses bases; le pays n'avoit pas été ravagé; il n'avoit pas eu à nourrir de nombreuses armées, étrangères et nationales; l'émigration, ainsi que l'exportation du numéraire, n'avoient pas été ce qu'elles seroient aujourd'hui; enfin, les Anglais n'avoient pas organisé, dans ce pays, le système barbare de ne pas ensemencer les terres, de fuir en masse devant l'ennemi, et de brûler tout ce qui pourroit lui servir. Il faut donc s'attendre à une pénurie extrême, et contre laquelle le pays n'offrira pas de moyens.

Voilà du reste quelques bases que je crois certaines:

La province d'Oporto et l'Alentejo pourront nourrir les troupes qu'on y placera, si les habitans, comme ils l'ont déjà fait, ne détruisent pas eux-mêmes leurs subsistances; mais, dans aucun état de cause, les troupes placées dans le Beira, l'Estramadure, les Algarves et le Tras-los-Montes ne pourront se passer de secours étrangers. En effet, la province d'Oporto a 700,000 habitans, et produit, dans les temps tranquilles, de quoi en nourrir un quart de plus; l'Alentejo, qui, bien cultivé, pourroit nourrir presque tout le Portugal, ne récolte guère qu'un cinquième ou sixième au-dessus de ses besoins; les autres provinces ne récoltent jamais plus des deux tiers de ce qu'il leur faut, et Lisbonne n'offre que d'énormes consommations, sans autre produit, que celui du commerce, que les circonstances annuleront entièrement.

Tel est l'exposé de mes idées sur la manière la plus sûre et la plus prompte de reconquérir en ce moment le Portugal; et de mes craintes sur ce qui tiendra aux subsistances.

Le général de division, Gouverneur de la Vieille-Castille, THIÉBAULT.

J'ÉCRIVIS ce plan de campagne à Burgos, dans les premiers jours de janvier 1810. Vers la même époque, S. Exc. le ministre de la guerre demanda à M. le lieutenant-général Dulong des notes sur le même sujet, et cet officier-général, alors colonel, les rédigea aussitôt et les lui remit. J'ignorois entièrement ce fait: le hasard vient de me le faire connoître. Ayant été à même d'apprécier le mérite du général Dulong, il étoit naturel que je désirasse lire son travail. Je le reçois en ce moment, où le mien est déjà imprimé; et certes j'ai été aussi surpris que flatté de voir, que, sans avoir été à même de nous communiquer nos pensées sur ce sujet, nous ayons coïncidé d'idées, au point que les deux plans semblent calqués l'un sur l'autre. En effet, comme moi:

Il a pensé qu'il falloit marcher à la fois sur Lisbonne et sur Oporto, et que le corps de gauche devoit s'avancer par l'Alentejo, et effectuer son passage du Tage au-dessous d'Abrantès.

Il a abordé l'idée de faire marcher un corps intermédiaire par le Beira; et en parlant de l'impossibi-

lité d'avoir des espions dans ce pays, de la rareté des guides, même de l'ignorance des Portugais, en tout ce qui tient à la connoissance de leur pays, il a prouvé que d'un corps à un autre on ne pourroit, avant de s'être réuni, établir aucune communication et concerter aucun mouvement.

Il a évalué à 100,000 hommes les forces régulières qui nous seroient opposées, et il a prévu qu'elles seroient concentrées sous Lisbonne.

Il a jugé que 92,000 à 100,000 hommes *de bonnes troupes*, devoient alors être employés à cette opération, sauf à en retirer la moitié, ou même plus, lorsqu'elle seroit terminée.

Il a reconnu qu'elle réunissoit toutes les difficultés de la guerre, au degré le plus imminent.

Il a établi que cette guerre, dans laquelle il falloit attaquer en même temps le pays et l'opinion, devoit être brusquement entreprise, et *faite à grandes marches de troupes.*

Il a fait pressentir les embarras que le manque de subsistances feroit naître, alors même que la conquête de ce Royaume seroit entièrement achevée.

Enfin, il a partagé l'opinion, que malgré ce que les grandes chaleurs pourroient faire souffrir aux troupes, cette expédition devoit être faite à l'époque où les eaux sont les plus basses, c'est-à-dire, en juin, juillet ou août, afin de trouver les rivières guéables, et d'éviter ces inondations, et ces innombrables torrens, que les pluies diluviales de ce pays forment et entretiennent, du moment où elles commencent.

Je termine cette série de rapprochemens, que je pourrois étendre beaucoup plus.

Si j'avois connu et possédé plutôt ce plan de campagne, je l'aurois imprimé en regard du mien, à cause de leur coïncidence et des bonnes choses que le plan du général Dulong contient (1) : mais tout ce que je puis aujourd'hui, se borne à consigner à la suite de mon plan, ce fait, qui pour moi renferme une véritable justification des idées que, très-inutilement du reste, je rédigeai et communiquai à une époque où elles pouvoient être utilement adoptées, mais que je regardai comme le complément de mes devoirs, comme chef de l'état-major général de la seule armée française, qui ait mérité de porter le nom d'Armée de Portugal.

---

(1) Je ne puis résister au désir de placer ici un alinéa d'une des notes de ce morceau, parce qu'il est caractéristique : « Le » Français, dit le général Dulong, se regarde, agissant en corps » d'armée, chez son ennemi comme appelé à une affaire d'hon- » neur, après laquelle on s'embrasse. Le combat terminé, il » se croit en sûreté ; et incapable de trahison, comptant sur le » droit des gens, et se confiant dans une réciprocité de loyauté, » il sort sans armes et se promène sans défiance. » Cela est vrai à la lettre, et la mort d'un nombre énorme de nos malheureux soldats, a été, dans la péninsule, le prix de cette honorable confiance.

N° 15.

CHRONOLOGIE *des Epoques et Faits notables relatifs à l'Expédition du Portugal faite en 1807 et 1808, avec l'indication des pages où ils se trouvent relatés.*

PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

Noms *et* **grades** *de Messieurs les Chefs des régimens et bataillons isolés de l'armée de Portugal* (1).

NOMS DES CHEFS.	GRADES.	NOMS DES CORPS QU'ILS COMMANDENT.
	Infanterie légère.	
MM.		
Meslier......	Major	1er régiment provisoire.
Petit.........	Major.........	2e régiment provisoire.
Dulong.......	Major.........	3e régiment provisoire.
	Infanterie de ligne.	
Recouvreur ..	Chef de bataill.	3e bataill. du 15e régiment.
Drin.........	Chef de bataill.	2e bataill. du 26e régiment.
De La Chatre.	Colonel.......	2e bataill. du 47e régiment.
Bertrand.....	Major.........	1er régiment provisoire.
Cresté.......	Chef de bataill.	3e bataill. du 66e régiment.
Rouyer.......	Colonel.......	70e régiment.
Petavy.......	Chef de bataill.	3e bataill. du 82e régiment.
Lacroix......	Colonel.......	86e de ligne.

(1) C'est par oubli que cet Etat n'a pas été placé à la suite du n° 1er des Pièces justificatives.

NOMS DES CHEFS.	GRADES.	NOMS DES CORPS QU'ILS COMMANDENT.
	Suisses.	
MM.		
SEGRESSER....	Colonel.......	2e bataillon du 2e régiment.
FELBERT......	Chef de bataill.	1er bataill. du 4e régiment.
	Légions,	
MARANSIN.....	Colonel.......	Légion du Midi.
STRIFFLER.....	Colonel.......	Légion hanovrienne.
	Cavalerie.	
WEISS........	Major..........	4e régiment provisoire de chasseurs à cheval.
CONTANT......	Major..........	3e régim. prov. de dragons.
THÉRON.......	Major..........	4e régim. prov. de dragons.
LECLERC......	Major..........	5e régim. prov. de dragons.
	Train d'artillerie.	
VÉRON........	Capitaine......	12e bataillon du train.

Table alphabétique *des Personnes nommées dans cet Ouvrage, avec indication des pages où il est question d'elles.*

Famille Royale de Portugal.

(1) On mettra à la suite de l'indication des pages, ce que l'on sait du sort actuel des personnes qui sont nommées dans cet ouvrage.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

J.

K.

L.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

---

(1) Le même qui, dans la nuit qui suivit la seconde bataille de Rivoli, prit, avec cinquante hommes de la 18e demi-brigade de ligne, 2,000 Autrichiens et un drapeau.

T.

V.

Z.

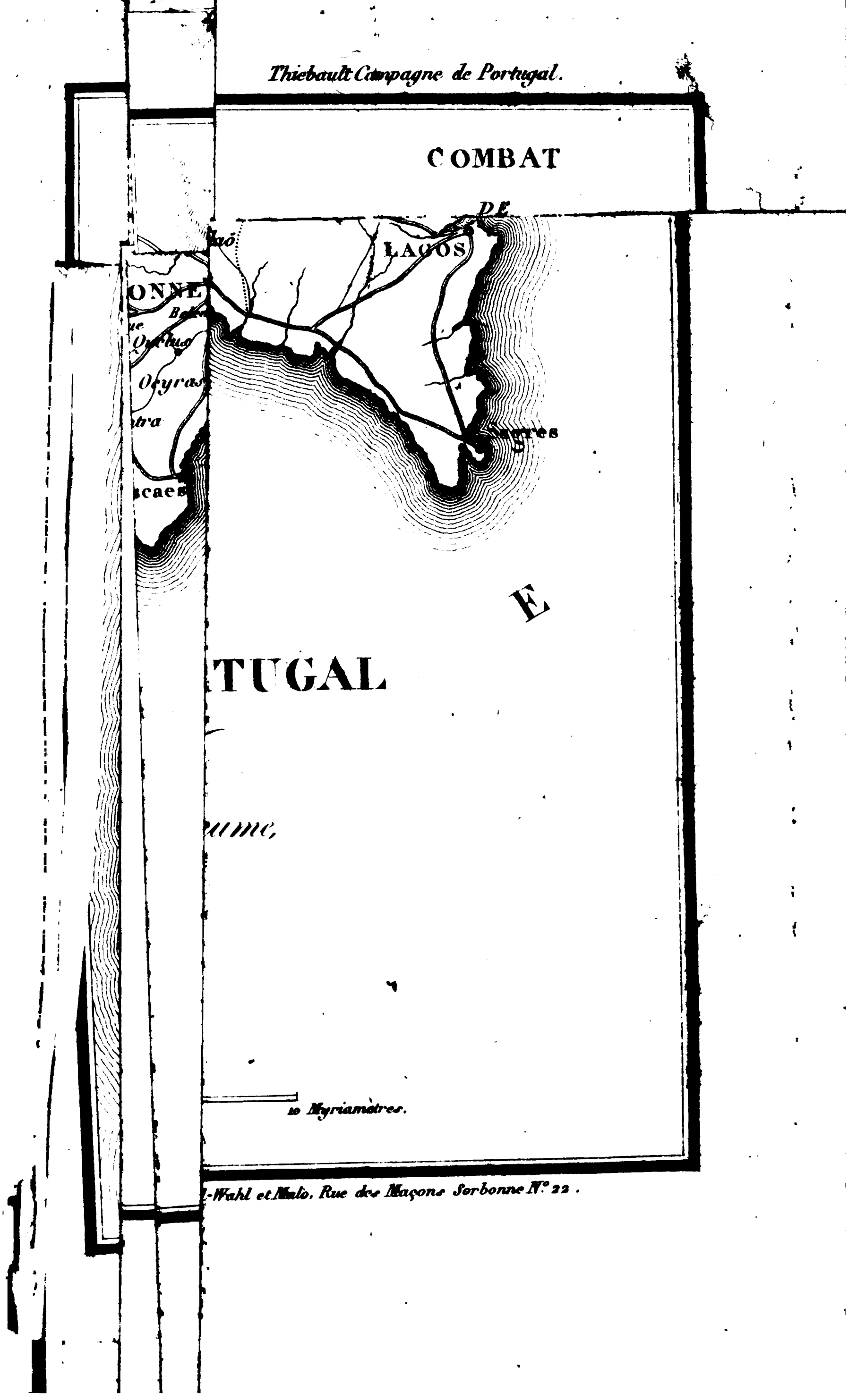
FIN.

TABLE DES MATIERÈS.

PIECES JUSTIFICATIVES.

FIN DE LA TABLE.

De l'Imprimerie de DEMONVILLE, rue Christine n° 2.



Thiebault Campagne de Portugal.
COMBAT
DE
LAGOS
Sagres
ONNE
Oeyras
scaes
E
TUGAL
10 Myriamètres.
-Wahl et Malo, Rue des Maçons Sorbonne N.° 22.

